

Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



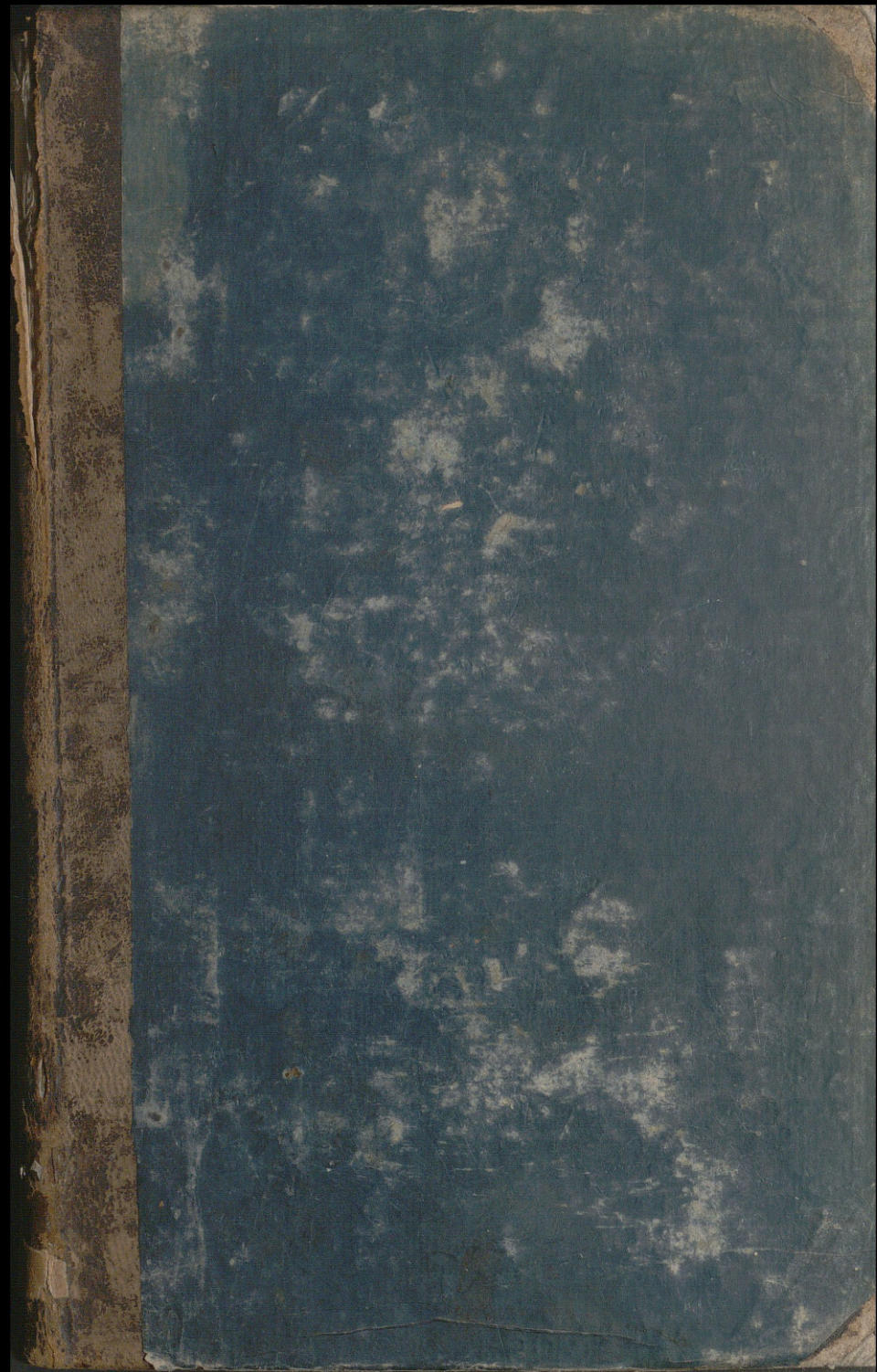
Colour Chart #13

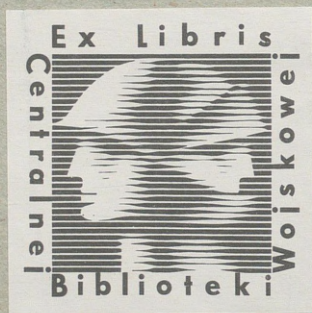
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Centimetres

Inches







051

1702
В

(2)

БИБЛИОТЕКА
Штаба
Кавказского Военного

III-2-6
1762

Воен. Истор.

1762

III

29 3 eqz

HISTOIRE
DE LA GUERRE
DE LA PÉNINSULE,
DE 1807 À 1814.

TOME II.

On trouve aux mêmes adresses :

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES, ou Essais historiques sur les campagnes de 1799 à 1814, avec cartes et plans; par M. le lieutenant-général comte Mathieu Dumas. — Campagne de 1799, nouvelle édition, entièrement refondue. 2 vol. in-8 et un atlas in-fol. oblong, 1817..... 21 fr.

— Campagne de 1800, 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. obl., 1816.. 30 fr.

— Campagne de 1801, 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. obl., 1817... 24 fr.

— Campagne de 1802, 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. obl., 1819... 24 fr.

— Campagne de 1803 et 4, 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. obl. 1820. 24 fr.

— Campagne de 1805, 4 vol. in 8. et un atlas in-fol. obl., 1822... 48 fr.

— Campagne de 1806, tomes 1 et 2, in 8. et un atlas in-fol. oblong, 1824.... 30 fr.

— Campagne de 1806, suite et 1807, 3 vol. in-8. et un atlas in-fol. 1826..... 39 fr.

La collection des 19 vol. in-8. avec atlas in-fol..... 240 fr.

— La même, en papier vélin..... 480 fr.

TABLEAU HISTORIQUE DE LA GUERRE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, depuis son commencement en 1792 jusqu'à la fin de 1794, précédé d'une introduction générale contenant l'exposé des moyens défensifs et offensifs sur les frontières du royaume en 1792, et des Recherches sur la force de l'armée française depuis Henri IV jusqu'à la fin de 1806; accompagné d'un atlas militaire, contenant 19 cartes et plans enluminés, 3 vol. in-4, 1808. 60 fr.

— Le même, sur papier vélin..... 120 fr.

HISTOIRE DE FRANCE, DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires, par F. E. Toulangeon, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, avec des cartes et plans, 7 vol. in-8., de l'imprimerie de Didot jeune, 1801 à 1810, ouvrage terminé..... 45 fr.

MÉMOIRES SUR LA DERNIÈRE GUERRE (1801) ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE, dans les Pyrénées occidentales; par B***, avec une carte militaire, an x, 1801..... 4 fr.

LETTRE SUR LA CAMPAGNE DU GÉNÉRAL MACDONALD DANS LES GRISONS, en 1800 et 1801; par Ph. de Ségur, in-8, an x..... 1 fr. 50 c.

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE DES OPÉRATIONS SECONDAIRES DE LA GUERRE, accompagné d'un atlas in-4. contenant 44 plans topographiques, avec sommaires et légendes pour servir à l'intelligence des mouvemens; une instruction sur le figuré du terrain, tables, tableaux, etc.; par A. Lallemant, chef de bataillon au corps royal d'état-major, etc., 2 vol. in-8. et un atlas in-4. 48 fr.

PRÉCIS SUR LA DÉFENSE RELATIVE AU SERVICE DE CAMPAGNE, à l'usage de l'officier d'infanterie; par M. Fossé, in-18, 1801..... 75 c.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE L'ART DE LA GUERRE; par le comte de La Roche-Aymon, 4 vol. in-8 et 3 cahiers de cartes et plans, gr. in-fol. 1804. 66 fr.

III - 2 - 6 Jm

HISTOIRE
DE LA GUERRE
DANS LA PÉNINSULE

ET DANS LE MIDI DE LA FRANCE,
DEPUIS L'ANNÉE 1807 JUSQU'À L'ANNÉE 1814;

PUBLIÉE A LONDRES

PAR W. F. P. NAPIER,

LIEUTENANT-COLONEL.

TRADUCTION REVUE, CORRIGÉE, ET ENRICHIE DE NOTES

PAR M. LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL C^{TE}. MATHIEU DUMAS,

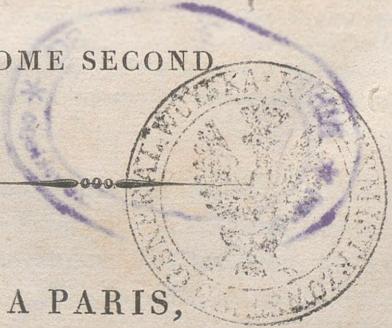
Auteur de *Précis des Événemens militaires.*

TOME SECOND

A PARIS,

CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, RUE DE BOURBON, N° 17;
à STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1828.





~~92945~~^{T.2}

9490^{T.2}



CRW

355.48(44) 1807/1514 4896

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DE LA PÉNINSULE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

Napoléon arrive à Bayonne. — Blake s'avance sur Bilbao. — Le comte de Belvédère entre dans Burgos. — Le premier et le quatrième corps se mettent en marche. — Combat de Guenès. — Retraite de Blake. — Napoléon à Vittoria ; son plan. — Soult prend le commandement du second corps. — Bataille de Gamonal. — Prise de Burgos. — Bataille d'Espinosa. — Fuite de Reynosa. — Soult envahit Montagna de Santander, et secourt Léon. — Napoléon fixe son quartier-général à Burgos, etc., etc. — Les maréchaux Lannes et Ney sont envoyés contre Castanos. — Folie de la junte centrale. — Le général Saint-Jean occupe la passe de la Somo-Sierra. — Bataille de Tudela.

Aussitôt après l'ouverture des sessions législatives, l'Empereur quitta Paris pour se rendre à Bayonne : il y arriva le 3 novembre. Son intention avait été que la présomption des généraux espagnols fût encouragée par un rigoureux système de défense, jusqu'au moment où le coup qu'il se préparait à por-

ter pût produire le plus d'effet. L'attaque précipitée de Zornosa lui déplut, ainsi que les mesures prises ensuite par le Roi. Il pensait que la sûreté de la division Mouton était compromise entre les armées de Blake et du comte de Belvédère (1). Afin de prévenir tout accident, il jugeait nécessaire que Bessières s'avancât sur Burgos avec tout le deuxième corps; que le maréchal Victor marchât par Amurio jusqu'à Valmaceda; et que le maréchal Lefebvre renouvelât immédiatement l'attaque de cette position du côté de Bilbao. Ces dispositions furent exécutées; ainsi, au moment même où Blake conduisait ses troupes fatiguées et mourant de faim en arrière de Bilbao, deux corps d'armées, forts de cinquante mille hommes, étaient en marche pour le rencontrer; et un tiers avait déjà tourné son flanc droit, et était sur ses derrières.

Le général espagnol s'avança de Valmaceda le 7, et, croyant qu'il n'y avait que quinze cents hommes dans Guenès, se prépara à les y cerner (2). Deux divisions, faisant un circuit par la gauche, passèrent à travers Abellana et Sopoerte, afin de gagner le pont de Sodupe, en arrière de Guenès, tandis que deux autres divisions attaqueraient cette position en front; le reste de l'armée suivait à quelque distance. L'avant-garde du 4^e corps était dans Guenès; et, après deux heures de combat, les Espagnols fu-

(1) Journal des opérations du Roi.

(2) Correspondance du capitaine Carrol.

rent repoussés en désordre; la nuit seule les sauva d'une entière déroute. Le même jour, une de leurs divisions de flanc fut rencontrée et battue près de Sopoerte; et, la retraite de l'autre ayant été interceptée du côté d'Abellana, elle fut forcée de se diriger vers Portagaleta, situé sur la côte, et de là à Santander (1). Blake commença alors à entrevoir un peu le péril de sa situation; il résolut de se retirer sur Espinosa de los Monteros, forte position dans les montagnes, à deux jours de marche en arrière: son intention était d'y faire reposer ses troupes, et de faire venir des provisions des magasins de Reynosa. Il se replia dans la nuit sur Valmaceda, gagna Nava le 8, et arriva à Espinosa le 9. Le reste de l'infanterie de la Romana le rejoignit pendant sa retraite; et toute l'armée, à l'exception de la division coupée à Abellana, fut concentrée dans une forte position qui couvrait l'intersection des chemins de Santander, Villarcayo et Reynosa.

Napoléon, suivi des ducs de Dalmatie et de Montebello; quitta Bayonne dans la matinée du 8, et arriva le soir à Vittoria. Les autorités civiles et militaires vinrent le trouver aux portes de la ville. Il refusa d'occuper la maison qu'on lui avait préparée; et, descendant de cheval, il entra dans la première auberge qu'il vit, demanda ses cartes, un rapport de la situation des armées espagnoles et françaises, et se mit à étudier le plan de campagne à suivre.

(1) Correspondance du général Leith.

Le 1^{er} et le 4^e corps, après s'être réunis à Valmaceda, s'étaient séparés de nouveau à Nava le 9, Victor poursuivant les traces de Blake, et Lefebvre marchant sur Villarcayo par Medina. Le 2^e était concentré à Briviesca; le 3^e occupait Tafalla, Peraltes, Caparoso et Estella; le 6^e corps, la garde impériale et la réserve étaient échelonnés depuis Vittoria jusqu'à Miranda; et une division, sous le commandement du général La Grange, était à Guardia, liant ainsi les positions du 3^e et du 6^e corps. Le 5^e corps n'avait pas encore dépassé la frontière; et le 8^e, étant composé des troupes qui avaient quitté le Portugal en vertu de la convention de Cintra, arrivait des ports de mer de la France, où les troupes avaient été débarquées.

Du côté des Espagnols, le comte de Belvédère était à Burgos; Castaños et Palafox, ignorant leur danger, concertaient toujours de couper l'armée française; et Blake fuyait à Espinosa. L'armée anglaise était disséminée depuis la Corogne jusqu'à Talavera de la Reyna.

En deux heures, l'Empereur traça son plan. Moucey dut laisser une division devant Pampelune, observer les Espagnols sur la rivière d'Aragon, concentrer le reste du 3^e corps à Lodosa, et rester sur la défensive jusqu'à nouvel ordre. La Grange fut renforcé par la brigade de Colbert (cavalerie légère du 6^e corps), et envoyé à Logroño. Le 1^{er} et le 4^e corps durent poursuivre Blake sans relâche; le 6^e, marcher sur Aranda de Duero. Le duc de Dalmatie

fut nommé pour commander le 2^e corps, et eut ordre de tomber sur le comte de Belvédère. L'Empereur, avec la garde et la réserve, suivait les opérations du 2^e corps. (1)

Ces instructions ayant été données, l'énorme masse de l'armée française fut mise en mouvement avec une célérité qui montrait la vigueur du commandement de Napoléon. Le maréchal Soult, étant parti à l'instant pour Briviesca, y arriva le 9 au point du jour, reçut le 2^e corps des mains de Bessières; et, quelques heures après, les divisions qui le composaient étaient en marche vers la terrasse de Monasterio, qui domine les plaines de Burgos. Le quartier général y fut établi; et, pendant la nuit, la brigade de cavalerie légère du général Franceschi prit le chemin de Zaldueno à Arlenzon, ayant reçu l'ordre de traverser la rivière de ce nom, d'en redescendre la rive gauche, de couper la communication des Espagnols avec Madrid, et de les empêcher de se rallier dans le couvent des Chartreux, s'ils étaient défaits près de Burgos.

Le 10, à quatre heures du matin, les Français quittèrent Monasterio; et, à six heures, la cavalerie du général Lasalle atteignit Villa Fria. Instruit de leur approche, le comte de Belvédère posta l'armée espagnole à Gamonal, et, prenant quatre mille baïonnettes, huit pièces de canon et toute sa cavalerie, tomba sur Lasalle. Celui-ci escarmoucha un moment,

(1) Opérations du maréchal Soult.

et ensuite se retira lentement à Rio Bena, ainsi qu'il en avait eu l'ordre. A huit heures, l'infanterie française, qui avait débouché par deux chemins, se réunit dans cette ville, et s'avança aussitôt sur Villa Fria. Belvédère fut promptement repoussé sur Gamonal, où toute l'armée espagnole était en ligne. La droite de cette armée occupait un bois, laissant un assez grand espace de libre entre ce bois et la rivière Arlenzon. La gauche était postée dans le parc muré de Vellimer. Trente pièces d'artillerie protégeaient son front; et sept ou huit mille paysans armés étaient rangés sur les hauteurs, immédiatement derrière les troupes réglées. Celles-ci, suivant un état de situation trouvé sur le champ de bataille, montaient à onze mille cent cinquante hommes d'infanterie, et onze cent cinquante chevaux. C'était, à cette époque, la meilleure armée d'Espagne : elle était composée des gardes wallones et espagnoles, des régimens de Mayorque, de Zafra, et de Valence d'Alcantara; des hussards de Valence, et de quelques volontaires de bonne famille (1). Elle était complètement équipée : ses armes avaient été fournies par l'Angleterre; mais sa résistance fut encore plus faible que celle des paysans à demi affamés qui formaient l'armée de Blake.

Combat de Gamonal.

Le général Lasalle mena la cavalerie légère sur la

(1) Journal des opérations.

droite des Espagnols, et occupa la plaine entre la rivière et le bois. Au même moment, l'artillerie espagnole ouvrit son feu sur toute sa ligne; et l'infanterie française arriva formée en colonnes. La division Mouton, composée de vieux soldats, s'élança dans le bois au pas de charge. Le général Bonnet suivit de près; mais l'attaque des vétérans du général Mouton fut si rapide et si décisive que les troupes de Bonnet ne tirèrent pas un coup de fusil. Les Espagnols s'enfuirent en désordre; l'aile gauche, bien qu'elle n'eût pas été attaquée, suivit l'exemple de la droite; et, vainqueurs et vaincus, tous se précipitèrent dans Burgos avec une violence et un tumulte extraordinaires. Au même instant, Bessières, qui avait le commandement de toute la grosse cavalerie, courut au grand galop vers le chemin de Madrid, à l'endroit où il traverse l'Arlenzon, sabrant les fugitifs, et s'emparant de toute l'artillerie qui avait échappé à la chaude attaque de Mouton. Franceschi fut envoyé de l'autre côté de la rivière pour tailler en pièces quelques troupes légères catalanes qui y étaient postées, et enlever aux Espagnols tout espoir de fuite. Il n'y eut jamais de défaite aussi prompte et aussi complète. Deux mille cinq cents Espagnols furent tués; vingt pièces de canon, trente fourgons de munitions, douze drapeaux et neuf cents hommes, furent pris sur le champ de bataille. On trouva quatre mille bons fusils; les fugitifs s'enfuirent le plus loin qu'ils purent. Belvédère s'échappa et se rendit à Lerma, où il arriva dans la soirée du

même jour. Remontant plusieurs bataillons composés principalement de volontaires, qui se dirigeaient vers l'armée, il se retira avec eux pendant la nuit à Aranda de Duero; mais, auparavant, il écrivit avec une exagération tout espagnole une dépêche dans laquelle il affirmait que les Français avaient été repoussés dans deux attaques désespérées, et qu'après treize heures d'un combat opiniâtre une troisième attaque avait réussi. (1)

Toutes les munitions et les approvisionnements de l'armée espagnole furent pris dans Burgos. L'infatigable maréchal Soult, qui n'était pas encore descendu de cheval depuis Briviesca, non content d'avoir couru de Bayonne à Burgos, d'avoir pris cette dernière ville, et remporté une victoire décisive dans l'espace de cinquante heures, rallia son corps d'armée, en détacha une colonne à la poursuite de l'ennemi du côté de Lerma, une autre vers Valence et Valladolid, et en mena lui-même une troisième, le jour même de la bataille, vers Reynosa, où il espérait intercepter la ligne de retraite de Blake dans les plaines de Léon.

Ainsi que nous l'avons vu, ce général avait atteint Espinosa dans la soirée du 9 avec six divisions, y compris l'infanterie de la Romana, qui traînait avec elle six pièces de petit calibre (2). La séparation de la quatrième division à Abellana, les désertions, les

(1) *Appendice*, n° 15.

(2) Correspondance du capitaine Carrol.

pertes sur le champ de bataille, avaient réduit l'armée au-dessous de vingt-cinq mille hommes. Le parc de munitions et l'artillerie, gardés par deux mille hommes d'infanterie, étaient derrière Reynosa, à Aguilar del Campo, sur la route de Léon. La position de Blake était forte; et ce général espérait y rester quelques jours sans être inquiété. Son aile gauche, composée des Asturiens et de la première division, occupait quelques hauteurs qui dominent le chemin de Santander. Son centre, formé de la troisième division et de la réserve, était rangé en travers de la route de Reynosa, qui, passant par Espinosa, conduit directement sur les derrières de cette position. La seconde division était établie sur une sommité un peu à droite de la ville, l'infanterie de la Romana postée dans un bois à deux milles en avant de la droite; et l'avant-garde, avec six pièces de canon, formait une réserve derrière le centre de la position.

Combat d'Espinosa.

A deux heures après midi de la journée du 10, les têtes des colonnes du maréchal Victor repoussèrent l'infanterie de la Romana (1), et s'emparèrent

(1) Dans l'hiver de 1812, le capitaine Hill, de la marine royale, fut envoyé à Cronstadt pour recevoir les prisonniers espagnols pris par les Russes. De cinq mille qui lui furent remis, il y en avait plus de quatre mille de ceux qui s'étaient échappés, avec la Romana, des îles danoises, en 1808. Faits prisonniers à Espinosa, ils étaient entrés dans les rangs français.

du bois. Les Espagnols, ayant été renforcés par la troisième division, engagèrent de nouveau le combat. Une seconde colonne française ouvrit son feu sur le centre de l'armée espagnole, ainsi affaibli par le mouvement de sa troisième division; en même temps, quelques troupes légères descendirent des hauteurs sur la gauche, et menacèrent l'autre aile de l'armée de Blake. La droite se défendit avec vigueur; et, soutenue par le feu des six pièces de canon du centre, elle paraissait gagner du terrain,

avaient servi sous Napoléon dans ses guerres continentales; et, ayant été pris par les Russes pendant la retraite de Moscou, ils furent encore une fois ramenés en Espagne sur des bâtimens anglais. Ceci est un singulier commentaire des histoires débitées sur la défense désespérée de l'armée de Blake, et sur le courage intrépide avec lequel les soldats de *la Romana*, semblables aux *Spartiates*, tombèrent jusqu'au dernier sur le champ de bataille.

	hommes.
Débarqués à Gijon, 9 octobre 1808.....	9,404
Déduction de la cavalerie qui ne rejoignit jamais	
l'armée de Blake.....	1,404
	8,000
Prisonniers ramenés par le capitaine Hill.....	4,500
	3,500

Maintenant, si nous comptons, 1°. les morts naturelles ou violentes pendant quatre années de service sous Napoléon; 2°. ceux qui peuvent ne pas avoir été pris par les Russes; et si nous croyons que quelques uns *aient pu échapper vivans d'Es-pinosa*, le nombre de ces *Spartiates* se trouvera probablement au nombre de *trois cents*.

lorsque la nuit vint mettre fin au combat, laissant les Français en possession du bois et d'une chaîne de montagnes, laquelle, à la distance d'une portée de canon, se dirige parallèlement au centre de la position. Les Espagnols eurent ce jour-là deux généraux blessés mortellement, Saint-Roman et Riquielme.

Le lendemain, au point du jour, Victor, qui avait fait venir des troupes fraîches pendant la nuit pour remplacer celles de sa gauche, retourna à l'attaque. Le général Maison poussa des nuées de tirailleurs sur le centre et la gauche des Espagnols, les mit à couvert du feu, passa rapidement à la droite des Français, et tomba sur les Asturiens et la première division. Blake, observant ce mouvement, détacha une colonne de grenadiers pour renforcer la division, et s'avança en personne avec trois régimens pour prendre Maison en flanc pendant sa marche : il était trop tard. Trois généraux asturiens tombèrent à la première décharge; et leurs soldats s'enfuirent sans attendre l'ennemi. Ils furent bientôt suivis de la première division; et Maison, continuant sa course sans être arrêté, intercepta la ligne de retraite par Santander, ainsi que celle par Espinosa. En même temps, les troupes françaises, postées sur la chaîne dont nous avons parlé, attaquèrent le centre; la division qui occupait le bois s'avança sur la droite des Espagnols; et ceux-ci, cédant de toutes parts dans la plus grande confusion, se portèrent en foule vers la rivière Trueba, qui

ceignait les derrières de leur position. Les uns essayèrent de la passer à la nage, d'autres se précipitèrent dans la ville, la plupart s'enfuirent vers les chemins à droite et à gauche; mais le temps était mauvais, le pays difficile et sauvage : la déroute fut désastreuse. Ceux qui échappèrent se rendirent dans leurs provinces, portant ainsi l'effroi dans les parties les plus reculées de la Galice, des Asturies, du Léon et de la Castille. L'artillerie, les bagages, les munitions tombèrent entre les mains des Français. Blake atteignit Reynosa le 12, et y rallia environ sept mille fugitifs, mais sans armes, sans courage et sans espoir.

La ligne de retraite par Aguilar del Campo, où l'artillerie était restée, était encore ouverte à Blake. Il se proposa de rester à Reynosa tant que l'ennemi le lui permettrait, afin de rétablir l'ordre parmi ses troupes, et ensuite de se retirer à travers le Léon pour rejoindre la division de sir David Baird, dont l'avant-garde était alors près d'Astorga; mais l'ignorance complète dans laquelle il était sur la force et les opérations des Français le trompa encore une fois. Il ne regardait que du côté d'Espinosa; et déjà la cavalerie de Soult était sur sa ligne de retraite; déjà le duc de Dantzick marchait à pas précipités par la vallée de Villarcayo, dans la direction de Reynosa (1). Le 13, il fut attaqué par l'avant-garde du 2^e corps; et, tout-à-fait consterné de trouver l'en-

(1) Journal des opérations.

nemi de ce côté, il s'enfuit avec quatre ou cinq mille hommes à travers la vallée de Cabuerniga, et se réfugia dans Arnedo, au cœur des montagnes de l'Asturie. Le marquis de la Romana l'y rejoignit, et prit le commandement de tout ce qui restait de cette malheureuse armée de la gauche.

Blake n'étant plus à craindre, le 4^e corps, après une halte de quelques jours pour rafraîchir les troupes, prit le chemin de Carrion et de Valladolid; mais Soult, rappelant ses détachemens, concentra le 2^e corps à Reynosa, s'empara de Santander et d'une grande quantité d'objets d'équipement envoyés par l'Angleterre. Il y laissa la division du général Bonnet, étendit ensuite ses colonnes sur tout le district de Montagna, poursuivant, attaquant et dispersant les Espagnols, qui étaient encore réunis en petites masses, prenant leurs bagages, et remplissant d'effroi tous les lieux qu'il parcourait. Après quelques actions partielles, les patriotes ne se défendirent plus en corps de troupes qu'au-delà des sommets neigeux des montagnes des Asturies. Soult laissa un détachement à Saint-Vincent de Barqueira, nettoya les rives de la Deba, prit la ville de Potes, et inonda Léon de sa cavalerie jusqu'à Sahagun et Saldana (1). Pendant ce temps, le duc de Bellune quittait Espinosa, et allait rejoindre l'Empereur, qui avait établi son quartier-général à Burgos, après la défaite de Belvédère.

(1) Journal des opérations.

Les combats d'Espinosa et de Gamonal et les opérations subséquentes du maréchal Soult soumettaient le nord de l'Espagne, et assuraient aux Français la possession de toute la côte, depuis Saint-Sébastien jusqu'à la frontière des Asturies. Par une judicieuse disposition de petites garnisons et de colonnes mobiles, les provinces de Guipuscoa, de Navarre, de Biscaye et le Baston de Laredo, étaient comme enchaînées. L'armée ne pouvait plus redouter qu'une insurrection coupât derrière elle ses communications avec la France. Les plaines immenses et fertiles de la Vieille-Castille lui étaient ouvertes, tandis que les divisions de l'armée anglaise n'y pouvaient pénétrer. Ces grands avantages, résultats des admirables combinaisons de Napoléon, fruits de dix jours d'efforts soutenus, obtenus si facilement et pourtant si décisifs, prouvent la faiblesse du système sur lequel les gouvernemens espagnol et anglais agissaient à cette époque; si, toutefois, on peut appeler système un mode d'opérations dans lequel un général ignorait ce qu'un autre avait fait, faisait, ou avait l'intention de faire.

Burgos avait remplacé Vittoria comme pivot des opérations. La droite de l'armée étant assurée, l'Empereur se disposa à changer son front, et à se porter contre les armées de Castaños et de Palafox avec une égale impétuosité; toutefois, il était nécessaire de vérifier l'exacte situation des forces anglaises. Napoléon les croyait concentrées à Valladolid; il détacha trois divisions de cavalerie et vingt-quatre

pièces d'artillerie, par Lerma et Palencia, avec ordre de traverser le Duero, de tourner le flanc des Anglais, de menacer leurs communications avec le Portugal, et de les forcer ainsi à se retirer. On sut bientôt que la tête de leurs colonnes n'avait pas dépassé Salamanque et Astorga; que plusieurs jours devaient s'écouler avant que les troupes pussent être concentrées et en état d'agir offensivement. Certain de ce fait, l'Empereur ordonna aux trois divisions de cavalerie de balayer les plaines; et huit mille chevaux ravagèrent ainsi le Léon et la Castille. Les autorités ne montrèrent aucune fermeté; le capitaine-général Pignatelli s'enfuit épouvanté. Le peuple, soumis et craintif, ne montra aucun enthousiasme, et, déconcerté par les rapides mouvemens des Français, répandit mille bruits absurdes et contradictoires. La cavalerie étendit ses excursions jusque dans les environs d'Astorga, à Benevente, Zamora, Toro, Tordesillas, et même auprès de Salamanque. La crainte ou l'apathie des habitans était telle que trente dragons suffisaient pour lever des contributions aux portes des plus grandes villes; et, lorsque la défaite d'Espinosa fut connue, une escouade pouvait sans danger traverser le pays dans toutes les directions. (1)

Le front de l'armée étant changé, le 2^e corps, jusqu'ici colonne d'attaque, devint un corps d'observation, couvrant le flanc gauche, et protégeant le point important de Burgos, où l'on avait établi de

(1) Papiers de sir John Moore.

vastes magasins, et où se rendaient les renforts qui arrivaient continuellement de France. La situation des autres corps était ainsi qu'il suit : le 1^{er} corps, la garde impériale et une partie de la réserve à Burgos. Ney occupait Aranda de Duero avec le 6^e; il avait quitté l'Èbre dans le but d'intercepter l'armée d'Estramadure du côté de Madrid ; mais, la prompte destruction de ce corps de troupes ayant rendu cette précaution inutile, Ney se trouvait également bien placé pour couper la communication de Castaños avec la capitale. Le général La Grange occupait Logroño ; Moncey était à Lodosa avec trois divisions d'infanterie et sa cavalerie légère. L'armée espagnole du centre était conséquemment tournée, et n'avait plus de communications avec Madrid avant que Castaños se fût aperçu que la campagne était commencée.

En traversant les montagnes de Tolosa, le maréchal Lannes, duc de Montebello, tomba de cheval, et fut laissé à Vittoria. Ses blessures étaient dangereuses ; un moyen simple et prompt le mit bientôt en état de suivre l'armée : on l'enveloppa dans la peau d'un mouton fraîchement tué (1). L'Empereur lui fit prendre le commandement de la division La Grange et de la cavalerie légère de Colbert, qu'il réunit avec le 3^e corps à Lodosa, pour tomber sur le front de Castaños. En même temps, il ordonna à Ney de remonter le cours du Duero

(1) Campagnes chirurgicales du baron Larrey.

avec la cavalerie légère et deux divisions du 6^e corps pour lier sa gauche avec la droite de Lannes, et gagner Agreda par la route d'Osma et de Soria, d'où il pourrait intercepter la retraite de Castaños, et se placer sur les derrières de l'armée espagnole. Afin de soutenir cette opération, le 1^{er} corps et la division de grosse cavalerie de Latour-Maubourg, retirés de la réserve, se dirigèrent par Lerma et Aranda, et de là suivirent lentement la marche de Ney. L'Empereur resta à Burgos avec sa garde et le surplus de la réserve. La citadelle fut réparée et armée; des magasins furent formés; et l'on prit toutes les dispositions nécessaires pour en faire le grand dépôt de l'armée. Tous les renforts venant de France y furent envoyés. Des proclamations assurèrent les habitans des campagnes de la protection des Français, s'ils restaient tranquilles chez eux.

Dix jours s'étaient écoulés depuis que Napoléon avait quitté Vittoria, et inondé le pays de ses troupes; chacun de ces jours avait été marqué par quelque avantage remporté sur les Espagnols. A Tudela, on ignorait les revers que ceux-ci avaient essuyés; on les méprisait dans la capitale. Les débris de l'armée de Belvédère s'étant ralliés dans le défilé de la Somo-Sierra et du côté de Ségovie, les troupes qui appartenaient à l'armée du centre, et qui avaient été retenues dans Madrid, furent dirigées sur le premier de ces points; et celles des levées de Cuesta, qui n'avaient pas encore rejoint, se rendirent sur le se-

cond (1). Le général Saint-Jean, officier d'une grande réputation, prit le commandement des troupes de la Somo-Sierra; et le général Heredia se rendit à Ségovie : ils formèrent avec leurs détachemens un camp intermédiaire à Sepulveda; et la force qu'ils y réunirent fut regardée par la junte comme une armée considérable et en état de protéger Madrid. (2)

La junte centrale attribuait la position de l'aile droite de l'armée française sur l'Èbre, non pas à la force de l'ennemi, mais bien à la lenteur de Castaños : elle lui ôta le commandement, et le donna à la Romana, précisément au moment où il était impossible à celui-ci de rejoindre l'armée qu'il devait conduire. La junte voulait une bataille : peu corrigée par la destruction de Blake, elle ne doutait pas de la victoire (3). La conduite que l'on tenait à Tudela était digne de l'époque; l'extravagance des généraux et du député s'était encore accrue. Les caprices de Francisco Palafox, et leur ridicule issue le 12 novembre, nous sont connus. Quelques jours suffirent pour donner naissance à des plans également absurdes, mais plus dangereux puisque la crise approchait. Cette fois, ce fut Castaños qui s'en chargea. Il sut, le 10, que l'armée d'Estramadure était à Burgos, et que les Français marchaient sur cette ville (4) : dès ce moment, désespérant d'opérer

(1) M. Stuart. — Lord W. Bentinck.

(2) *Ibid.* (3) *Ibid.*

(4) Justification de Castaños.

sa jonction avec l'armée anglaise, ainsi qu'avec sa première et troisième division, qui étaient dans Madrid, il envoya l'ordre à Belvédère de se réunir à Blake. Ses lettres ne parvinrent pas à cet officier : il était battu avant qu'elles ne fussent écrites. Castaños, trouvant qu'il était dans une position dangereuse, et qu'il fallait prendre une mesure décisive pour en sortir, conçut un plan si extraordinaire qu'on y ajouterait difficilement foi si son propre témoignage ne venait à l'appui. Il proposa de porter vers Burgos, par le Concha de Haro et Soria, l'armée du centre, réduite en petit nombre et mal disciplinée, et de tomber sur l'arrière-garde de l'Empereur; et, comme mesure préliminaire, il résolut de battre l'ennemi qui était devant lui (1); mais Palafox avait aussi un plan, celui d'attaquer Moncey du côté de Sangüessa; et la première chose nécessaire était de concilier ces deux opérations. Castaños et lui convinrent que l'on mettrait une garnison de quatre mille hommes d'infanterie dans Caparoso; que la tête de pont serait fortifiée; et que O'Neil serait renforcé à Sangüessa par des détachemens du centre, jusqu'à ce que ses forces fussent portées à dix-neuf mille baïonnettes et douze cents chevaux (2). Il fallait donc abattre le pont, placer des gardes à tous les gués de l'Aragon; et, par une marche de flanc, gagner Caparoso, traverser la rivière, menacer Peral-

(1) Justification de Castaños.

(2) Correspondance du colonel Graham.

tes et Olite le 17 ; et, dès le 18, tourner subitement à gauche pour arriver sur les derrières de Lodosa, pendant que les généraux La Pena et Coupigny, débouchant de Centruenigo, attaqueraient Moncey en front.

On parla ouvertement au quartier-général des Espagnols de ce grand mouvement plusieurs jours avant son exécution ; et ces chefs extraordinaires, ignorant les désastres de Blake, annonçaient l'intention de marcher ensuite sur Vittoria, pour soulager cet officier s'il était dans l'embarras, ou, si, comme ses dépêches du 5 l'affirmaient, il était victorieux, pour se mettre à la poursuite de l'ennemi (1). Toutefois, Castaños cachait son vrai projet, qui était de se diriger par le Concha de Haro sur Burgos.

Il fut impossible de se procurer assez de bateaux pour construire un pont sur l'Èbre à Alfaro : les renforts destinés à O'Neil furent obligés de faire un détour par Tudela, et perdirent ainsi trois ou quatre jours (2). O'Neil arriva à Caparoso le 14, après avoir rompu le pont de Sanguessa ; les renforts le rejoignirent le 15. Le 17, jour nommé pour l'exécution du grand mouvement, Castaños reçut l'avis que son commandement lui était ôté ; il n'en persévéra pas moins dans son projet. La Pena et Coupigny se mirent en marche pour passer les ponts de Logroño et de Lodosa, et les gués qui sont entre eux ; mais

(1) Correspondance du colonel Graham.

(2) *Ibid.*

le général O'Neil, au lieu d'exécuter ce dont on l'avait chargé, refusa d'agir sans un ordre de Joseph Palafox, alors à Saragosse; et, ensuite, changeant de thème, il se plaignit de manquer de pain (1). Castaños le supplia de se remettre en route le 18, appuyant sur la nécessité de cette mesure et le danger de perdre du temps; mais le député Palafox, qui avait jusqu'alors approuvé le projet, quitta tout à coup le quartier-général, et se rendit à Caparoso, où, de concert avec O'Neil, il écrivit pour demander un renfort de six mille baïonnettes et quelques chevaux, sans lesquels, affirmait-il, il était dangereux de passer la rivière d'Aragon. Castaños ne s'émut pas : il invita le député à retourner sur la rive de l'Èbre, et objecta à cette demande de troupes que leur envoi serait cause d'un nouveau retard. Le capitaine-général Palafox, cessant alors de s'entendre avec eux, proposa un autre plan. Il est difficile de dire combien de temps ces disputes auraient duré, si un tiers, dont la sentence était trop fortement soutenue pour être méprisée, ne fût intervenu dans la querelle.

(2) Castaños était à Calahorra avec les deux divisions Coupigny et La Pena, lorsqu'il apprit, le 19, qu'un corps de troupes françaises s'avancait sur Logroño. C'étaient les troupes de Lannes, de La Grange et de Colbert; mais il conclut que ce devait être celles

(1) Justification de Castaños.

(2) *Ibid.*

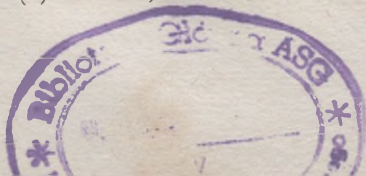


de Ney, car il ignorait les changemens qui avaient eu lieu depuis le 8. On disait aussi que Moncey, dont il estimait les forces à douze mille hommes quand il en avait plus de vingt mille, était concentré à Lodosa; et, en même temps, l'évêque d'Osma annonçait que douze mille hommes, conduits par Dessolles, venaient du côté d'Aranda de Duero (1). Le 21, la nouvelle que Dessolles avait dépassé Almazan, et que Moncey était en mouvement, se confirma; alors, Castaños, abandonnant ses projets offensifs, se prépara à se retirer. Il était temps, car le maréchal Ney, qui avait quitté Aranda le 19, et traversé Almazan le 20, après avoir dispersé plusieurs petites bandes d'insurgens, entra dans Soria le 21, de façon que, lorsque Castaños songea à se replier, son flanc était déjà tourné, et sa ligne de retraite sur Madrid au pouvoir de l'ennemi. Son artillerie était à Centruenigo, et un fort détachement de son armée à Caparoso avec O'Neil.

(2) Castaños se retira dans la nuit du 21 au 22 sur les hauteurs qui s'étendent depuis Tudela, Cascante, Novellas, Tarazona jusqu'à Monteguda. L'avant-garde de Lannes était en vue de l'arrière-garde espagnole à Calahorra dans la matinée du 22. Le seul secours d'argent que la junte eût consenti jusqu'alors à envoyer à l'armée du centre arriva en ce moment. O'Neil refusa de se replier sur Caparoso, sans un

(1) Récit de la bataille de Tudela, par Castaños.

(2) Castaños, détail officiel du combat de Tudela.



ordre du capitaine-général; heureusement, celui-ci vint à Tudela; et, dans une conférence qu'il eut avec Castaños, ils convinrent que l'armée aragonaise traverserait l'Èbre, et occuperait les hauteurs au-delà de Tudela, tandis que le reste des troupes s'étendrait jusqu'à Tarazona. Malgré les ordres, les prières, les raisonnemens, O'Neil s'obstina à rester, toute la nuit du 22, dans un bois d'oliviers, sur la rive gauche du fleuve, laissant ainsi la position ouverte à l'ennemi.

On tint un conseil de guerre; et la discussion y fut orageuse, car les opinions étaient fort opposées (1). Palafox insistait sur la défense de l'Aragon, comme étant l'objet principal et même le seul qu'on dût se proposer; il voulait que l'armée entière passât sur la rive gauche du fleuve, et bornât ses opérations à protéger Saragosse de ce côté: cette proposition suffisait pour montrer son entière incapacité. Castaños s'y opposa avec raison; mais ces inutiles discussions consumèrent un temps précieux, et les généraux ne terminèrent rien.

Pendant ces entrefaites, le maréchal Lannes, amenant avec lui une division du 6^e corps (celle de Maurice Mathieu, qui arrivait de France), concentra à Lodosa, le 22, plus de trente mille hommes d'infanterie, quatre à cinq mille chevaux; et, marchant par Alfaro, il parut le 23, à huit heures du matin, devant

(1) Castaños, détail officiel du combat de Tudela, et sa justification.

les avant-postes espagnols, tout près de Tudela, justement au moment où les Aragonais passaient le pont, et prenaient leur position. Quarante à cinquante pièces de canon étaient distribuées sur le front de l'armée espagnole, laquelle, forte de quarante-cinq mille combattans, s'étendait sur une chaîne de montagnes d'un accès facile, et sur une longueur de plus de dix milles depuis Tudela jusqu'à Tarazona. Deux divisions de l'armée du centre liaient les Aragonais avec la quatrième division, qui occupait Cascante. Trois divisions étaient dans Tarazona; aucun poste intermédiaire ne liait ces corps détachés. Le maréchal Lannes vit d'un seul coup d'œil toute la faiblesse d'une telle disposition, et se hâta d'en profiter. Il était alors neuf heures du matin.

Combat de Tudela.

Le général Morlot attaqua avec une division les hauteurs qui dominant la ville. Maurice Mathieu, soutenu par la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes, assaillit le centre; et le général La Grange marcha sur Cascante. Toute l'artillerie suivait les colonnes d'attaque. Les Aragonais résistèrent vigoureusement à Morlot; ils le pressaient même dans la plaine, au pied des montagnes, lorsque celui-ci s'empara d'un bois d'oliviers, et d'une colline qui tenait au centre de la position espagnole. Après un rude combat, il parvint à percer la ligne; et Lefebvre, se précipitant avec sa cavalerie à travers cette trouée, culbuta entièrement l'aile gauche. Les troupes qui la formaient

s'enfuirent vers le pont de Tudela, toujours poursuivies par la cavalerie victorieuse. Au même moment, La Pena, débouchant de Cascante avec la quatrième division, se porta vivement contre l'avant-garde de Lefebvre; mais l'infanterie française, marchant sur lui au pas de charge, le força de se replier en désordre sur Tarazona, où trois divisions restèrent pendant toute l'action qui, à bien dire, se passa sur les hauteurs de Tudela. Palafox s'enfuit à Saragosse avec l'aile droite et le centre, et si précipitamment que quelques uns des fugitifs y arrivèrent, dit-on, le même soir.

Lorsque La Pena eut été repoussé sur Tarazona, les quatre divisions de l'aile gauche commençaient à se retirer en bon ordre vers Borja, quand la cavalerie de Ney parut du côté de Soria. Le désordre se mit dans les rangs espagnols; un magasin à poudre sauta; on entendit crier à la trahison : alors les colonnes se dispersèrent, et la route de Borja fut couverte d'une multitude désorganisée. Ainsi se termina ce fameux combat de Tudela, dans lequel quarante mille hommes furent battus et dispersés par un effort qui n'était ni vigoureux ni soutenu, mais suffisant puisqu'il réussit, et qui démontra l'incapacité des chefs espagnols et le manque de fermeté des soldats.

(1) Plusieurs milliers de prisonniers, trente pièces d'artillerie, toutes les munitions et les bagages, tom-

(1) Neuvième Bulletin. — Victoires et Conquêtes.

bèrent au pouvoir des Français, qui portèrent à un nombre considérable les Espagnols tués ou blessés dans cette affaire. La perte totale peut être estimée à huit ou neuf mille hommes. Quinze mille se réfugièrent à Saragosse; un détachement de deux mille hommes, sous les ordres du comte de Cartoajal et du général Lilli, avait été laissé dans les montagnes de Nalda : sa retraite fut coupée. On rallia à Calatayud, le 25, deux divisions entières et un assez grand nombre de fuyards; mais tous mouraient de faim, et étaient disposés à se mutiner.

(1) Castaños reçut à Calatayud deux dépêches de la junte centrale, qui lui rendaient virtuellement son commandement. La première lui donnait le pouvoir de réunir l'armée d'Aragon à la sienne; la seconde l'informait que Saint-Jean était dans la Somo-Sierra, et demandait qu'il coopérât avec ce général, afin de protéger la capitale. Le combat de Tudela rendait la première dépêche inutile; la seconde décida Castaños à marcher par Siguenza sur Madrid.

Pendant ce temps, Napoléon avait rappelé la plus grande partie de sa cavalerie qui était dans la Castille, avait laissé sept ou huit mille hommes dans Burgos, et fixé son quartier-général à Aranda de Duero (2). La difficulté de faire passer des dépêches dans un pays insurgé empêcha qu'il ne reçût avant

(1) Récit du combat de Tudela, par Castanos. Sa justification, *ibid.*

(2) Journal des opérations.

le 26 la nouvelle de la victoire de Tudela. Il fut très mécontent que Castaños eût échappé à Ney (1) : ce maréchal avait eu l'ordre d'atteindre Soria le 21, d'y rester jusqu'à ce que Lannes fût arrivé devant les Espagnols, et ensuite de passer par Agreda, et d'intercepter la retraite de Castaños.

Dans la soirée du 21, le général Jomini et le colonel d'Esmenard, officiers d'état-major du 6^e corps, arrivèrent à Soria avec une escorte de quatre-vingts chevaux. Cette ville est située sur une roche élevée; elle a un faubourg, qu'elle domine entièrement. Le comte de Cartoajal, qui se retirait de la montagne de Nalda, se trouvant en ce moment dans la partie supérieure de la ville, les magistrats essayèrent de prendre les officiers français dans un piège : ils allèrent au-devant d'eux, et avec une apparente cordialité, les invitèrent d'entrer dans la ville. L'obscurité empêchait qu'on n'y pût rien découvrir; mais les soupçons des Français avaient été excités; et le plan fut manqué. Cartoajal marcha pendant la nuit; et, le lendemain, le 6^e corps occupa la place.

Le général Jomini, dont la profonde connaissance de la théorie de la guerre le mettait à même de juger avec exactitude les événemens qui allaient avoir lieu, pressa le maréchal Ney de continuer sa marche par Calatayud sans prendre aucun repos; mais le maréchal, soit qu'il fût offensé de la chaleur avec laquelle Jomini le pressait, soit toute autre cause, voulut

(1) Neuvième Bulletin.

suivre la lettre de ses instructions, et resta à Soria le 23 et le 24, se contentant d'envoyer quelque cavalerie légère du côté de Medina-Celi et d'Agreda. Le 25, il marcha sur cette dernière ville; le 26, il traversa le champ de bataille, en allant au-delà de Cascante; et, le 27, il arriva avec une division à Mallen, ville située entre Tudela et Saragosse; son avant-garde était à Arlenzon sur le Zilo. (1)

Ce fut à la mauvaise direction et à la lenteur de ces mouvemens que Castaños dut la sûreté de ses troupes rassemblées à Calatayud. Ney devait avoir été informé le 25 de l'issue du combat; et il est étonnant qu'il ait continué sa route par Agreda, quand une seule marche par Medina-Celi l'aurait amené sur la ligne de retraite de Calatayud à Si-guenza. Quelques écrivains ont attribué ces erreurs à la jalousie de Ney pour le maréchal Lannes; d'autres ont prétendu que le pillage de Soria l'avait retenu.

La fausseté de cette dernière accusation est prouvée par ce fait que, à l'exception d'une réquisition de chaussures et de redingotes pour les soldats, Soria ne fut frappé d'aucune contribution, et qu'il n'y eut pas de pillage. Quant à la première, elle n'est sûrement pas plus vraie; on trouverait plutôt l'explication de la conduite de Ney dans le caractère tout particulier de cet homme extraordinaire, qui était d'une indolence reconnue de tous, et qui n'avait pas été instruit dans la partie abstraite de l'art de la

(1) Journal des opérations.

guerre. Il fallait qu'il vît pour agir; il restait comme endormi jusqu'à ce que quelque danger imminent réveillât ce courage et cette merveilleuse énergie dont la nature l'avait doué.

Le succès obtenu à Tudela n'était pas tel que Napoléon avait droit de s'y attendre d'après les dispositions qu'il avait prises pour le rendre complet; mais il suffisait pour abattre la force espagnole de ce côté, et soumettre à la volonté du vainqueur les provinces d'Aragon, de Navarre et de la Nouvelle-Castille, comme la victoire d'Espinosa avait soumis le nord de l'Espagne. Depuis les frontières de France jusqu'à celles du Portugal, depuis la côte jusqu'au Tage, le pays était accablé. Madrid, Saragosse et l'armée anglaise élevaient, il est vrai, encore un peu leur tête au-dessus de cette prodigieuse inondation; mais l'œil cherchait en vain une digue assez forte pour lui être opposée, et arrêter la fureur de ses progrès. La séparation des troupes anglaises, leur faiblesse, firent croire à l'Empereur que sir John Moore se retirerait à l'instant en Portugal. Napoléon ordonna à Lannes de poursuivre Palafox, de s'emparer de l'importante position de Monte-Torreno, de sommer Saragosse de se rendre, et d'offrir à ses habitans une entière amnistie en témoignage de leur héroïque défense (1). Son attention se fixait sur Madrid. Cette capitale étant le point de ralliement de tous les Espagnols, le but des efforts des

(1) Journal des opérations.

divisions françaises, le centre de tous les intérêts, c'était de là que devaient découler les bienfaits d'une sage politique, ou les ravages d'une guerre cruelle pour diminuer ou pour éteindre le feu de l'insurrection.

CHAPITRE II.

Napoléon marche contre Madrid, et force le passage de la Somo-Sierra. Saint-Jean est assassiné par ses propres soldats. — Tumultes à Madrid. — Arrivée de l'armée française dans cette ville. — Madrid capitule. — Les restes de l'armée de Castaños sont forcés de passer le Tage. — Ils se retirent à Cuença. — Napoléon expose ses principes politiques aux nobles, au clergé, aux tribunaux de Madrid. — Étendue de ses plans. — Sa force prodigieuse. — Situation critique de l'Espagne.

LES éclaireurs de l'armée française, envoyés vers la Somo-Sierra, vérifièrent le 21 que plus de six mille hommes s'étaient retranchés dans les gorges des montagnes; qu'un petit camp, formé à Sepulveda, bloquait le chemin qui conduit vers Ségovie; et que le général Heredia se préparait à assurer les défilés du Guadarama. Toutefois, Napoléon, ayant résolu de forcer la Somo-Sierra, et d'atteindre la capitale avant que Castaños pût y arriver, ordonna à Ney de poursuivre sans relâche l'armée du centre, et fit marcher le 4^e corps par Carrion, Palencia, Valladolid, Olmedo et Ségovie.

Les mouvemens de ce corps d'armée méritent de fixer l'attention des militaires. Il mit en défaut les espions et les habitans des campagnes; domina le pays plat de Léon et de Castille; protégea le flanc droit de l'armée; menaça la Galice et Salamanque; empêcha les colonnes de Moore et de Baird d'avanc-

cer; dispersa le corps d'Heredia, et enfin, tourna la passe de la Somo-Sierra, sans cesser, pour cela, d'être lié au mouvement concentrique de la grande armée sur Madrid.

(1) Le temps que l'on perdit à faire parvenir à l'Empereur les détails du combat de Tudela eut de fâcheuses conséquences. L'officier envoyé avec de nouvelles instructions auprès des maréchaux trouva Ney et Moncey (Lannes était resté malade à Tudela) à deux jours de marche en avant de la route qu'ils devaient suivre.

Le premier, ainsi que nous l'avons vu, était à Mallen, se disposant à attaquer Saragosse. Le second était à Almunio, près Calatayud, occupé à poursuivre Castaños. La contre-marche qu'ils furent obligés de faire donna le temps aux habitans de Saragosse de revenir de la consternation dans laquelle l'arrivée des troupes fuyant du champ de bataille les avait plongés; ils se préparèrent à opposer une défense vigoureuse. A Sigüenza, Castaños parvint à échapper à l'ennemi sans nul autre dommage qu'un léger engagement entre son arrière-garde et la division du général Maurice Mathieu.

L'Empereur quitta Aranda le 28 avec sa garde, le 1^{er} corps et la réserve, et marcha vers la Somo-Sierra. Son avant-garde était à Boucequillas le 29. Le détachement qui fut envoyé pour attaquer le camp de Sepulveda échoua, et perdit cinquante ou soixante

(1) Journal des opérations.

hommes; mais les Espagnols, frappés, après l'action, d'une terreur panique, quittèrent leur position, qui était très forte, et s'enfuirent en désordre vers Ségovie. Le 30, l'avant-garde française arriva au pied de la Somo-Sierra. Le général Saint-Jean, dont les forces montaient à dix ou douze mille hommes, avait bien choisi son poste : seize pièces d'artillerie, rangées dans le col du défilé, balayaient tout l'escarpement de la montagne, dont la roideur était extrêmement favorable pour la défense. L'infanterie était avantageusement placée, sur la droite et sur la gauche, en lignes, et l'une au-dessus de l'autre ; quelques retranchemens dans les parties les plus ouvertes de la position lui donnaient une grande force.

Passage de la Somo-Sierra.

Au point du jour, trois bataillons français attaquèrent la droite de Saint-Jean, et trois autres sa gauche, pendant qu'un même nombre marchait, le long de la chaussée, vers le centre; six pièces de canon soutenaient la dernière colonne. Les ailes françaises se déployèrent promptement sur l'escarpement de la montagne, et firent un feu des plus vifs. Dans ce moment, Napoléon arriva; il parcourut à cheval l'entrée du défilé, et examina attentivement la scène qui s'offrait à ses regards. L'infanterie ne faisait aucun progrès; un brouillard épais se mêlait à la fumée de l'artillerie; tout à coup, comme par inspiration, l'Empereur ordonna aux lanciers polonais de sa garde de monter la chaussée, et, par une

charge vigoureuse, d'enlever les batteries espagnoles. Un feu meurtrier mit le premier escadron en désordre. Le général Krazinski rallia ses Polonais en un moment; et tout le régiment, masqué par la fumée et les épaisses vapeurs du matin, gravit la montagne avec une nouvelle impétuosité et le sabre à la main. L'infanterie espagnole fit feu sur ces braves, et quitta ses retranchemens pour courir vers la partie supérieure de la chaussée, de sorte que, lorsque les Polonais tombèrent sur les artilleurs, et enlevèrent leurs batteries, toute l'armée espagnole fuyait déjà, abandonnant ses armes, ses munitions, ses bagages et un grand nombre de prisonniers.

Les annales de la guerre n'offrent rien qui puisse être comparé à cet exploit, aussi surprenant par la gloire dont il couvre l'un des deux partis que par la honte qu'il déverse sur l'autre. Il est presque incroyable, même pour ceux qui connaissent ce que valent les armées espagnoles, qu'une position presque inexpugnable et défendue par douze mille hommes ait été abandonnée de sang-froid à l'idée seule du danger, et parce qu'elle était attaquée par quelques escadrons que deux compagnies de bonne infanterie eussent aisément repoussés. Cependant, quelques uns des régimens espagnols, si honteusement battus ici, avaient été victorieux à Baylen quelques mois auparavant; et les dispositions du général Saint-Jean pour défendre la Somo-Sierra étaient bien meilleures que celles de Reding; mais c'est ainsi que la fortune décide de tout à la guerre.

Considérée comme une simple opération militaire, la charge de la cavalerie polonaise était extravagante; mais, prise comme résultat de la juste idée qu'avait Napoléon de la valeur des troupes espagnoles, et de sa promptitude à saisir l'avantage que lui offraient en ce moment les épaisses vapeurs qui couvraient la montagne, c'est une heureuse inspiration de son génie.

Les troupes espagnoles furent poursuivies par la cavalerie française vers Buitrago. Saint-Jean se fit jour à travers les Français du côté de Sepulveda, et se rendit dans le camp d'Heredia sous Ségovie; mais, comme la cavalerie du 4^e corps d'armée approchait, ces deux généraux traversèrent la Guadarama, réunirent dans les montagnes qui bornent Madrid quelques uns des fugitifs de la Somo-Sierra, et cherchèrent à entrer dans la capitale. La vue d'une patrouille française épouvanta les lâches qui les suivaient: ils s'enfuirent à Talavera de la Reyna, où ils mirent le comble à leur ignominieuse conduite en massacrant leur malheureux général, et en l'attachant à un arbre (1). Ils se dispersèrent ensuite, et portèrent leur déshonneur et l'épouvante dans leurs provinces respectives.

Le passage de la Somo-Sierra étant forcé, l'armée impériale descendit les montagnes; le 6^e corps précipita sa marche sur Alcalá et Guadalaxara; la junte centrale s'enfuit d'Aranjuez; le reste des forces sous

(1) Correspondance du colonel Graham.

Castaños, n'ayant plus de chemin ouvert du côté de Madrid, et étant pressé par Ney sur ses derrières, tourna vers le Tage. La junte, en même temps qu'elle s'enfuyait d'Aranjuez avec une indécente précipitation, répandait mille bruits faux, et cherchait à tromper l'Angleterre et sir John Moore. M. Freire, plénipotentiaire anglais, accompagna la junte dans sa fuite à Badajoz; et sa crédulité seconda puissamment les déceptions de celle-ci. Plus prudent et plus ferme, M. Stuart resta à Madrid jusqu'à ce que les Français eussent commencé l'investissement de cette ville.

Après le combat de Tudela, l'armée du centre avait continué sa retraite, sans être inquiétée par Ney. Le temps qu'avait fait perdre le faux mouvement sur Mallen ne fut jamais réparé. Les Espagnols échappaient à l'épée de leurs ennemis, et, cependant, leurs rangs s'éclaircissaient chaque jour; leurs souffrances devenaient plus pénibles, et l'insubordination croissait en raison des privations qui leur étaient imposées (1). Arrivé à Alcazar del Rey, Castaños remit le commandement au général La Pena, et se rendit à Truxillo, escorté de trente hommes d'infanterie et de quinze dragons, nombre à peine suffisant pour le protéger contre la férocité du peuple, que les mensonges de la junte et des déserteurs avaient excitée contre lui.

On vit rarement une anarchie pareille à celle à la-

(1) Justification de Castaños.

quelle Madrid était en proie. On forma une junte locale et militaire pour conduire la défense. Les habitans prirent les armes, et des multitudes de paysans entrèrent dans la place. Les troupes réglées, commandées par le marquis de Castellar, étaient au nombre de six mille hommes, et avaient seize pièces d'artillerie. La ville fut dépavée; les rues furent barricadées, les maisons crénelées; et le Retiro, ouvrage irrégulier et assez faible, fut occupé par une garnison considérable. Don Thomas Morla et le prince de Castelfranco étaient les personnages les plus influens. Le peuple demandait des cartouches, et trouva ou prétendit qu'elles étaient mêlées de sable. Quelqu'un en accusa le marquis de Peralès, vieux général très respectable : aussitôt, la populace courut à sa maison, le massacra, et traîna son corps dans les rues. Plusieurs autres personnes furent victimes de cette fureur : nul n'était en sûreté contre elle; nul n'osait prendre assez d'autorité pour la maîtriser, ni même pour donner quelque avis modéré. Les maisons furent enfoncées; les cloches des églises et des couvens sonnèrent nuit et jour; des bandes d'hommes féroces et armés couraient çà et là dans les rues, en se livrant à tous les désordres d'une insurrection populaire.

Une semaine s'était écoulée depuis que les premiers préparatifs de défense avaient été faits. Chaque jour l'effervescence du peuple prenait plus d'intensité; la populace faisait mieux sentir sa domination; sa violence ne connaissait plus de frein;

et la confusion était extrême, lorsque, le 2 décembre au matin, trois fortes divisions de cavalerie française parurent tout à coup sur les sommités au nord-ouest, comme un nuage épais prêt à fondre sur Madrid.

(1) A midi, l'Empereur arriva; et le duc d'Istrie, par son ordre, somma la ville de se rendre. L'officier parlementaire était sur le point d'être massacré, lorsqu'il fut sauvé par les soldats espagnols, honteux d'une telle conduite. Toutefois, malgré la féroce hardiesse que l'on avait montrée aux portes de la ville, cette résolution de la défendre ne convenait guère au plus grand nombre des habitans : la plupart d'entre eux s'enfuirent; d'autres vinrent trouver les Français; et Napoléon, pendant qu'il attendait son infanterie, examinait tous les points faibles de la ville.

Plusieurs causes s'opposaient à la défense de Madrid. Cette ville n'a pas de remparts; les maisons, quoique solidement construites, n'y sont pas, comme dans la plupart des villes espagnoles, à l'abri de la bombe; il n'y a pas d'ouvrages extérieurs; et les hauteurs, occupées alors par la cavalerie française, ainsi que le palais et le Retiro, commandent entièrement la ville. De plus, le pays ouvert dont elle est entourée aurait laissé à la cavalerie française la facilité de découvrir et d'intercepter tous les convois; et l'on n'avait pris aucune précaution pour assurer

(1) Quatorzième Bulletin.

la subsistance des cent cinquante mille individus qu'elle renfermait.

En exposant cette métropole à toutes les horreurs d'un siège, la junte centrale se montrait à la fois sottement crédule et barbare. Sa coupable apathie avait privé Madrid des moyens de prolonger sa défense jusqu'à ce que l'armée vînt secourir cette ville, et en faire lever le siège; car il n'y avait aucune analogie entre la situation de Saragosse et celle de cette capitale. Napoléon le savait bien : il n'était pas homme à se précipiter tête baissée dans les rues d'une grande cité, au milieu d'une population fortement excitée et armée; il se doutait bien que d'adroites négociations, un peu de patience, et un judicieux emploi de son artillerie, réduiraient les plus mutins; et il ne voulait pas détruire la capitale du royaume de son frère. (1)

L'artillerie et l'infanterie arrivèrent dans la soirée : elles furent postées sur les points les plus favorables. La nuit était belle; le plus grand silence régnait dans le camp français, tandis qu'on entendait dans toute la ville un bruit semblable à celui que ferait une énorme fauve se débattant dans les filets du chasseur.

(2) A minuit, on fit porter une seconde sommation par un prisonnier espagnol. Le capitaine-général Castellar chercha vainement à gagner du temps

(1) *Appendice*, n° 3.

(2) Quatorzième Bulletin.

par une réponse équivoque : les troupes légères françaises donnèrent l'assaut à quelques maisons ; et une batterie de trente pièces de canon fut dirigée contre le Retiro, tandis qu'une autre lança des bombes du côté opposé pour détourner l'attention des habitans.

Situé sur une éminence, le Retiro se liait avec plusieurs édifices construits sur le Prado, promenade publique, qui enceint la ville presque de tous côtés. Quelques unes des rues principales aboutissaient dans le Prado, précisément en face de ces édifices. Dès le matin, une brèche considérable fut ouverte dans le Retiro ; on vit alors quelle différence il y a entre le courage militaire et la férocité, car la division Villatte, pénétrant aisément dans le Retiro, mit la garnison en déroute, s'empara des édifices publics, traversa le Prado, renversa les barrières élevées à l'extrémité des rues, et prit possession de l'immense palais du duc de Medina-Celi, palais qui était par lui-même l'une des clefs de la ville. Ce début vigoureux donna de l'effroi ; la ville fut sommée une troisième fois de se rendre.

Dans l'après-midi, Morla et un autre officier vinrent demander une suspension d'armes, nécessaire, disaient-ils, pour donner le temps de persuader au peuple de se rendre : ils furent introduits auprès de l'Empereur, qui, parlant à Morla avec une grande sévérité, lui reprocha sa conduite scandaleuse envers l'armée de Dupont. « L'injustice et « la mauvaise foi, lui dit-il, retombent toujours sur

« ceux qui en sont coupables. » L'application était juste pour cet Espagnol ; et Napoléon lui-même a confirmé plus tard cette vérité philosophique. « L'ulcère de l'Espagne me détruit ! » s'écriait-il avec l'expression d'un profond chagrin, lorsque l'heure de l'infortune fut arrivée pour lui.

Morla rentra dans la ville. Il eut bientôt rendu compte de sa mission : avant six heures du lendemain matin, Madrid devait se rendre, ou ne plus exister. L'opinion se divisa : le peuple était bien moins animé qu'il n'avait été, mais les paysans armés et les plus pauvres habitans demandaient à être conduits à l'ennemi. Un feu très vif fut entretenu dans les maisons voisines du Prado ; le général Maison fut blessé, le général Bruyères fut tué ; cependant, l'ardeur de combattre diminuait de plus en plus ; Morla et Castelfranco préparèrent une capitulation. Le capitaine-général Castellar refusa de la signer ; et, comme la ville n'était pas complètement investie, il effectua sa sortie pendant la nuit, emmenant avec lui les troupes réglées et seize pièces d'artillerie. Le peuple devint tout à coup tranquille ; et, à huit heures du matin, la ville était rendue.

Il n'y a aucun doute que Morla ne fût à la fois un traître et un poltron ; mais Castelfranco fut plutôt faible et ignorant ; et la reddition de Madrid ne prouve rien contre lui, car elle était inévitable. Les bruyantes fanfaronnades et l'ostentation de la multitude, alors qu'il lui est permis de dominer, ne sont pas de l'enthousiasme. La retraite de Castellar avec

les troupes de ligne, pendant la négociation, était ce qu'il y avait de plus sage à faire ; c'était aussi une preuve qu'il convenait de la nécessité de capituler. Il est évident que le peuple ne voulait ni ne pouvait défendre la ville, car Morla et Castelfranco n'auraient pas été capables de faire accepter une capitulation en un aussi court espace de temps, si les généraux, les troupes réglées, les paysans armés et les habitans, eussent été déterminés à résister.

Attentif à ne pas donner le moindre sujet d'offense à une population si récemment et si violemment excitée, l'Empereur fit observer la discipline la plus sévère, et pourvut à tout ce qui pouvait empêcher une réaction subite. Un soldat de la garde avait en sa possession une montre qu'il avait volée : il fut fusillé au milieu des carrés. L'infanterie fut logée dans des barraques et dans les couvens ; et la cavalerie se tint prête à balayer les rues à la première alarme. Les Espagnols furent désarmés. Napoléon fixa son quartier-général à Chamartin, maison de campagne à quatre milles de Madrid. Peu de jours suffirent pour rétablir la tranquillité ; les boutiques s'ouvrirent, les amusemens publics furent offerts de nouveau à l'oisiveté, les théâtres furent fréquentés. Les habitans des grandes villes sont facilement remués et facilement calmés : l'intérêt personnel et l'habitude des plaisirs les rendent incapables d'efforts nobles et soutenus. Ils peuvent être violens, féroces, cruels ; mais ils ont rarement de la constance et de la fermeté.

C'est pendant cette transaction que La Pena, après avoir échappé au 6^e corps, arriva à Guadaluaxara avec environ cinq mille hommes. Les ducs de l'Infantado et d'Albuquerque, qui avaient quitté Madrid, le rejoignirent le 2; et le 4, Venegas vint lui amener deux mille hommes. Ces généraux hésitaient sur la marche qu'ils avaient à suivre, lorsque Napoléon, les sachant si près de lui, envoya Bessières avec seize escadrons sur Guadaluaxara, et le fit soutenir par la division Ruffin du 1^{er} corps. Dès que les Espagnols aperçurent la cavalerie française, le gros de l'armée se retira à travers les montagnes vers Aranjuez; et l'artillerie passa le Tage à Sacedon. La division Ruffin, changeant immédiatement de direction, coupa la ligne d'Ocaña, pour que les Espagnols ne pussent plus entrer dans la province de la Manche. Une révolte des troupes ayant forcé La Pena de résigner son commandement, le duc de l'Infantado fut choisi à sa place. L'armée traversa le Tage sur plusieurs points; et, après quelques légers engagemens avec l'avant-garde de la cavalerie française, ce misérable corps de troupes se sauva finalement à Cuença. Plusieurs déserteurs, des fugitifs, les brigades de Cartoajal et de Lilli, qui avaient échappé aux différentes colonnes françaises, y arrivèrent aussi; et le duc commença à organiser une autre armée.

Pendant ce temps, le 4^e corps atteignait Ségovie, passait le Guadarama, dispersait quelques bandes de paysans armés rassemblées à l'Escorial, et marchait

ensuite vers Almazaz pour attaquer le général Galuzzo, qui, après avoir réuni cinq ou six mille hommes pour défendre la rive gauche du Tage, occupait, avec l'habileté ordinaire d'un général espagnol, une ligne de quarante milles de longueur (1). Le 1^{er} corps entra dans la Manche : Tolède ferma aussitôt ses portes, et sa junte fit connaître publiquement sa résolution de s'ensevelir sous les ruines de la ville; mais, à l'approche d'une division française, elle montra la plus méprisable lâcheté.

Ainsi, six semaines avaient suffi pour dissiper les armées espagnoles; les brillantes illusions avaient disparu, il ne restait plus qu'une terrible réalité. Depuis Saint-Sébastien jusqu'aux Asturies, des Asturies à Talavera de la Reyna, de Talavera aux portes de la noble cité de Saragosse, tout était soumis; au-delà de ces limites, on ne voyait que crainte ou apathie. Dix mille soldats français pouvaient alors (eu égard aux seuls Espagnols) marcher librement d'une extrémité à l'autre de la Péninsule.

Après la reddition de Madrid, le roi Joseph resta à Burgos, faisant des proclamations, et conduisant une espèce de contre-révolution par l'entremise des ministres français qu'il avait auprès de lui. Ceux-ci considéraient les intérêts de l'Espagne comme distincts de ceux de la France, et ce fut une source de malheurs pour Joseph; car ce monarque, voulant plaire à ses sujets, et les réconcilier à son joug, cessa

(1) Papiers de sir John Moore.

d'être français sans pouvoir devenir espagnol. Napoléon exerçait alors tous les droits de conquête; et l'on découvre à travers ses discours, ses proclamations et ses décrets, qu'il s'occupait d'un projet où les intérêts personnels du Roi n'entraient pour rien. On est porté à croire qu'il désirait que les Espagnols lui offrissent une seconde fois la couronne, afin qu'il eût une excuse plausible pour adopter une nouvelle politique qui lui attachât le peuple, ou du moins qui adoucît son orgueil, seul obstacle maintenant qui s'opposât à ses succès.

Une députation de la noblesse, du clergé, des corporations et des tribunaux de Madrid, vint trouver l'Empereur à Chamartin, et lui présenta une adresse qui exprimait le désir que le roi Joseph revînt dans sa capitale (1). La réponse de Napoléon fut une exposition des principes par lesquels l'Espagne devait être gouvernée. Ce discours offre un champ vaste de réflexions sur la violence de ces passions qui portent les hommes à résister à des biens réels pour courir avidement vers les dangers, la misère et la mort, plutôt que de renoncer à leurs préjugés.

« J'accepte, dit-il, les sentimens de la ville de Madrid. Je déplore les malheurs qui lui sont arrivés, et je considère comme une faveur de la fortune d'être en état, dans les circonstances présentes, d'épargner cette ville, et de lui éviter de plus grandes infortunes.

(1) Moniteur.

« Je me suis hâté de prendre les mesures propres
« à tranquilliser toutes les classes de citoyens, sa-
« chant bien que, pour tous les peuples, pour tous
« les hommes, l'incertitude est insupportable.

« J'ai conservé les ordres religieux ; mais j'ai res-
« treint le nombre des moines. Aucune personne
« douée de son bon sens ne saurait douter qu'ils ne
« fussent trop nombreux. Ceux qui sont véritable-
« ment appelés à cette vocation par la grâce de Dieu
« resteront dans leurs couvens ; ceux qui l'ont suivie
« trop légèrement, ou par des motifs mondains, au-
« ront leur existence assurée parmi les ecclésiasti-
« ques séculiers : l'excédant des couvens sera ap-
« plicqué à cet effet. J'ai pourvu aux besoins de la
« portion du clergé la plus utile et la plus intéres-
« sante, les prêtres de paroisses.

« J'ai aboli ce tribunal contre lequel réclamait et
« l'Europe et le siècle où nous sommes. Les prêtres
« doivent guider les consciences ; mais ils ne doi-
« vent exercer aucune juridiction extérieure ni cor-
« porelle sur les hommes.

« J'ai pris la satisfaction qui était due à moi,
« ainsi qu'à ma nation ; et la part de la vengeance
« est faite. Dix (1) des principaux criminels courbe-

(1) Les ducs de l'Infantado, d'Hijar, de Medina-Celi et d'Os-
suña ; le marquis Santa-Cruz ; les comtes Fernand Minez et
Altamira ; le prince de Castello Franco, Pedro Cevallos et
l'évêque de Santander, furent proscrits, corps et biens, comme
traîtres à la France et à l'Espagne.

« ront leur tête devant elle ; pour tous les autres , il
« y a pardon entier et absolu.

« J'ai supprimé les droits que les nobles avaient
« usurpés pendant la guerre civile , alors que les rois
« ont été trop souvent obligés d'abandonner leurs
« propres droits pour acheter la tranquillité et le
« repos de leurs peuples.

« J'ai supprimé les droits féodaux ; tout individu
« peut maintenant établir des auberges , des mou-
« lins , des fours , des pêcheries , et donner un libre
« cours à son industrie , en observant seulement
« les lois et les usages de l'endroit. L'égoïsme , les
« richesses et la prospérité d'un petit nombre d'hom-
« mes furent plus nuisibles à votre agriculture que
« les chaleurs caniculaires.

« Ainsi qu'il n'y a qu'un Dieu , il ne doit y avoir
« dans un État qu'une seule justice : par conséquent ,
« toutes les juridictions particulières ayant été usur-
« pées , et étant contraires aux droits nationaux , je
« les ai détruites. J'ai fait aussi connaître à tous et à
« chacun ce qu'ils ont à craindre , et ce qu'ils peu-
« vent espérer.

« Je repousserai de la Péninsule les armées an-
« glaises. Saragosse , Valence , Séville , seront rédui-
« tes par la persuasion ou par la force des armes.

« Il n'y a pas d'obstacle qui puisse retarder long-
« temps l'exécution de ma volonté ; mais ce qui est
« au-dessus de mon pouvoir , c'est de constituer les
« Espagnols en un corps de nation sous les ordres
« du Roi , s'ils continuent à être imbus de ces prin-

« cipes de divisions et de haine envers la France ;
« principes que les partisans anglais et les ennemis
« du continent leur ont donnés. Je ne puis établir
« une nation , un roi et l'indépendance espagnole ,
« si le roi n'est pas sûr de l'affection et de la fidé-
« lité de ses sujets.

« Les Bourbons ne peuvent plus jamais régner
« en Europe. Les divisions de la famille royale fu-
« rent concertées par les Anglais ; ce n'est ni le roi
« Charles , ni son favori , mais le duc de l'Infantado ,
« instrument de l'Angleterre , qui fut sur le point de
« renverser le trône. Les papiers trouvés récemment
« chez lui prouvent que c'était la prépondérance
« de l'Angleterre qu'il voulait établir en Espagne ;
« projet insensé ! qui aurait amené une guerre in-
« terminable , et fait répandre des flots de sang.

« Aucune puissance ne peut exister sur le conti-
« nent , si elle est influencée par l'Angleterre. S'il en
« est qui le désirent , ce désir est une folie , et , tôt
« ou tard , causera leur perte. Je serai obligé de
« gouverner l'Espagne ; et il m'est aisé de le faire
« en nommant un vice-roi dans chaque province.
« Cependant , je ne refuserai pas de résigner mes
« droits de conquête au Roi , et de l'établir dans Ma-
« drid , lorsque les trente mille citoyens assemblés
« dans les églises jureront sur le saint-sacrement ,
« non pas de bouche , mais de cœur , et sans aucune
« restriction jésuitique , d'être sincères envers le
« Roi , de l'aimer et de le soutenir. Que les prêtres
« se servent de la chaire et du confessionnal pour

« inculquer ces sentimens au peuple ; que les négoc-
« cians y fassent servir leur correspondance et leurs
« discours : alors, je céderai mes droits de conquête,
« je placerai le Roi sur le trône, et je prendrai plai-
« sir à me montrer l'ami fidèle des Espagnols.

« La génération présente peut différer d'opinion
« là-dessus : trop de passions violentes ont été exci-
« tées ; mais vos descendants me béniront comme
« régénérateur de la nation. Mon séjour parmi vous
« sera marqué parmi les jours mémorables, et ce
« sera de lui que datera la prospérité de l'Espagne.
« Voilà mes sentimens. Allez consulter vos conci-
« toyens, choisissez le parti que vous voulez prendre ;
« mais agissez franchement, et montrez seulement
« le drapeau qui vous convient. »

Les dispositions que prenait Napoléon indiquaient un vaste plan d'opérations. Il paraît qu'il voulait faire envahir la Galice, l'Andalousie et Valence, par ses lieutenans, et porter lui-même ses armes contre Lisbonne. Le 6^e corps, la garde et la réserve, furent placés, le 20 décembre, sous son contrôle immédiat. Le 1^{er} corps fut stationné à Tolède ; la cavalerie légère de ce corps nettoya les chemins qui conduisent en Andalousie jusqu'au pied de la Sierra-Morena. Le 4^e corps était à Talavera, sur le chemin de la frontière du Portugal. Le 2^e corps occupait la rivière Carrion, prêt à s'avancer dans la Galice. Les divisions qui composaient le 8^e corps eurent ordre de rejoindre le 2^e ; et Junot, qui commandait celui-ci, alla prendre au 3^e corps la place du maréchal

Moncey, qui était appelé à Madrid pour un service particulier : probablement une expédition contre Valence. Le 5^e corps, qui était arrivé à Vittoria, fut envoyé pour renforcer le 3^e, alors employé contre Saragosse. Le 7^e était toujours en Catalogne.

Quelque vaste que paraisse ce plan de campagne, il ne dépassait cependant pas les moyens de l'Empereur ; car, sans faire entrer dans la balance, ni son génie, ni son activité, ni sa vigueur, les rôles de l'armée présentaient un effectif de plus de trois cent trente mille hommes, et plus de soixante mille chevaux ; et deux cents pièces d'artillerie suivaient les corps d'armée, tandis qu'un même nombre était en réserve. De cette immense armée, deux cent cinquante-cinq mille hommes étaient sous les armes avec leurs régimens, ainsi que cinquante mille chevaux. Trente-deux mille hommes étaient occupés soit dans les garnisons, soit à protéger les derrières de l'armée, et à maintenir les communications de la force active ; le surplus était dans les hôpitaux. La résistance des Espagnols avait été si légère que, de toute cette multitude de soldats, on ne doit déduire que dix-neuf cents prisonniers. Cette armée était composée de deux cent treize mille Français ; des Polonais, des Allemands et des Italiens, complétaient le reste.

Trente-cinq mille hommes et cinq mille chevaux opéraient en Catalogne ; un même nombre environ assiégeait Saragosse. Plus de cent quatre-vingt mille hommes et quarante mille chevaux étaient disponi-

bles pour quelque entreprise que ce fût, sans qu'on eût besoin de prendre un seul homme du service des lignes de communication.

Que pouvait-on opposer à cette armée formidable? Quels étaient la force numérique, la discipline et le courage des armées espagnoles? Quelles étaient la consistance et la vigueur des conseils? Quels étaient l'enthousiasme du peuple, l'activité des alliés? Toutes ces questions démontrent que le sort de la Péninsule ne tint en ce moment qu'à un fil, et que la délivrance de ce pays fut due à d'autres causes qu'au courage, au patriotisme ou à la consistance des Espagnols.

Quant aux troupes, le duc de l'Infantado résidait parmi quelques milliers de fugitifs de Cuença, mais il ne leur commandait pas : ces malheureux, privés de tout, étaient séditieux et sans courage. (1)

Il n'y avait pas d'armée dans Valence, car celle qui appartenait à cette province était renfermée dans Saragosse : ce qui avait fait naître des dissensions entre la junte locale et Palafox. (2)

(3) Les défilés de la Sierra-Morena étaient occupés par cinq mille levées indisciplinées, réunies précipitamment par la junte de Séville, après la défaite de Saint-Jean. Galuzzo, qui avait entrepris de défendre le Tage avec six mille soldats mal armés et point

(1) Lettres du duc de l'Infantado.

(2) Récit de la campagne de Moore.

(3) Lettres de Stuart et de Freire.

aguerris, était alors en fuite, après avoir été attaqué et défait à Almazaz par un détachement du 4^e corps. La Romana était près de Léon, à la tête de dix-huit ou vingt mille fugitifs, qu'il avait rassemblés après la déroute de Reynosa; mais cinq mille seulement avaient des armes; et aucun d'eux n'était soumis ni capable d'être discipliné; car, lorsqu'on réprimait leur mauvaise conduite, ils désertaient (1). Il n'y avait pas d'armée en Galice. Dans les Asturies, la corruption du gouvernement local, son manque de foi et son oppression, accablaient le peuple, et réduisaient le patriotisme à n'être plus qu'un vain nom. (2)

(3) La junte centrale s'était d'abord réfugiée à Badajoz; mais, de plus en plus terrifiée par les progrès des Français, elle s'enfuit à Séville. Son inactivité parut bien plus encore dans ces temps d'adversité, et contrasta étrangement avec le ton pompeux de ses feuilles officielles. Ses promesses étaient fausses, son incapacité évidente, ses efforts ridicules et nuls; mais, quant à la junte de Séville, elle n'avait rien perdu de son ambition; et elle reprit ouvertement sa première autorité.

Enfin, la force et la vigueur de l'Espagne étaient abattues; l'enthousiasme ne se montrait plus que dans un petit nombre de villes; et l'Empereur était

(1) Papiers de sir John Moore.

(2) *Appendice*, n^o 13, sect. 5.

(3) Stuart.

parfaitement maître de ses opérations, si les Espagnols eussent été seuls pour se défendre. Napoléon était au centre du pays : il occupait la capitale, les forteresses ; il tenait les grandes lignes de communication entre les provinces ; aucun nuage n'obscurcissait son immense horizon militaire , si ce n'est, d'un côté, l'héroïque Saragosse, et de l'autre, une faible armée anglaise. Il observait, avec raison, que la première devait tomber un peu plus tôt, un peu plus tard : c'était une affaire de calcul d'artillerie. Il supposait naturellement que la seconde était en pleine retraite vers le Portugal ; mais le 4^e corps était plus près de Lisbonne que le général anglais. Ce n'était d'ailleurs que par une marche précipitée que celui-ci pouvait arriver à temps dans cette capitale ; et, conséquemment, on n'y aurait fait aucun préparatif de défense suffisant pour arrêter les soixante mille Français que l'Empereur y porterait à la fois. Enfin, la soumission de l'Espagne paraissait inévitable, lorsque le génie et la vigueur d'un seul homme vinrent renverser les projets de Napoléon au moment de leur exécution : la guerre d'Autriche, en éclatant dans cet instant, attira loin de la Péninsule le chef habile qui aurait pu la soumettre. L'Angleterre déploya alors ses immenses ressources ; et, heureusement, ces ressources furent employées par un homme digne de la tâche qui lui était imposée, la délivrance de la Péninsule. La postérité, dans le jugement de laquelle la justice et l'impartialité peuvent seules se trouver, dira par quels changemens de fortune, par

quels soutiens inespérés, par quels événemens extraordinaires et imprévus, à travers quelles difficultés, par quelle persévérance enfin et malgré quelles erreurs cette délivrance fut effectuée.

CHAPITRE III.

Arrivée de sir John Moore à Salamanque. — Il apprend la bataille d'Espinosa. — Dangers de sa position. — Il découvre l'état réel des affaires. — Il médite une entreprise hardie. — On l'informe de la défaite de Tudela. — Il se résout à faire retraite. — Le général Hope. — Sa position dangereuse et sa ferme conduite. — La junte centrale s'enfuit à Badajoz. — M. Freire, homme dépourvu de jugement, s'oppose à la retraite. — Son incapacité et sa légèreté. — Il insulte le général. — Il envoie le colonel Charmilly à Salamanque. — Conduite vigoureuse de sir John Moore; son plan savant d'opérations.

NAPOLÉON apprit, le 20 décembre, que sir John Moore, ayant abandonné sa communication avec Lisbonne, en avait ouvert une autre avec la Corogne, et menaçait la ligne d'opération des Français du côté de Burgos : cette nouvelle l'obligea de suspendre ses desseins contre le sud de l'Espagne et le Portugal, et de fixer son attention sur l'armée anglaise.

Nous avons dit quelles raisons portèrent sir John Moore à diviser son armée, et à envoyer le général Hope, avec une colonne, par la route du Tage, tandis que l'autre marchait sous ses ordres par Almeida et Ciudad-Rodrigo. Nous avons fait connaître les arrangemens qui amenèrent sir David Baird à la Corogne, sans qu'il eût permission d'y faire débarquer ses troupes, et sans qu'il eût d'argent pour les équiper, alors qu'il lui fut permis d'aller à terre.

Le 8 novembre, sir John Moore occupait Almeida, sur la frontière du Portugal; son artillerie était à Truxillo, dans l'Estramadure espagnole; et la division de sir David Baird était dans le port de la Corogne.

Le général Blake, poursuivi par cinquante mille ennemis, fuyait ce jour-là même de Nava à Espinosa; et Castaños et Palafox se querellaient à Tudela.

Le comte de Belvédère était à Burgos avec treize mille hommes de mauvaises troupes.

Napoléon campait à Vittoria avec cent mille soldats aguerris.

C'est à cette époque que sir John Moore reçut des lettres de lord William Bentinck et du colonel Graham, qui lui démontraient toute l'imprudence des généraux espagnols. Ces lettres lui donnèrent de l'inquiétude : il avait déjà prévu que les suites du combat recherché avec tant d'empressement par les Espagnols, contrairement à une sage politique, pourraient empêcher sa jonction avec ses autres divisions; mais, comme celles-ci n'avaient encore éprouvé aucun malheur, il continua sa marche, espérant que « tout ce qui pouvait arriver de mal n'arriverait pas. » (1)

Il passa la frontière d'Espagne le 11, et marcha sur Ciudad-Rodrigo. Ce jour-là, Blake était mis en pleine déroute à Espinosa; et l'armée d'Estramadure,

(1) Journal de sir John Moore.

battue le jour précédent à Gamonal, était entièrement ruinée et dispersée.

Le 13, la tête des colonnes anglaises entra dans Salamanque au moment où les fugitifs de l'armée de Blake, totalement désorganisées à Reynosa, laissaient les 1^{er}, 2^e et 4^e corps d'armée, montant à près de soixante-dix mille hommes, libres d'agir où et comment ils le voudraient.

Sir John Moore avait partagé l'opinion générale sur l'enthousiasme de la nation espagnole : il lui croyait la ferme volonté de disputer le terrain pied à pied aux envahisseurs ; et, même lorsqu'il eut découvert les exagérations des agens militaires, ainsi que l'incapacité des généraux et du gouvernement espagnol, il espéra que le courage du peuple suppléerait l'habileté, et il ne songea qu'à l'aider de tout son pouvoir (1). Quelle fut sa surprise lorsqu'il sut que la défaite du comte de Belvédère, défaite qui ouvrait la Castille aux incursions de l'ennemi, et compromettait la sûreté des Anglais en découvrant leur marche, n'avait causé aucune sensation sur le peuple ; que les autorités n'en avaient conçu aucune alarme, et n'avaient pris aucune précaution ; qu'elles n'avaient pas distribué d'armes, bien qu'il y en eût des milliers en magasin dans les principales villes ; qu'elles n'avaient ni encouragé les habitans par des proclamations, ni enrôlé aucun d'eux pour la défense du pays. Lui-même n'apprit cet événement important

(1) *Appendice*, n^o 14.

qu'une semaine après qu'il avait eu lieu, et par la voie des feuilles officielles. Valladolid n'est qu'à trois marches de Salamanque; quatre mille hommes de troupes anglaises seulement étaient arrivés dans cette dernière ville; et, si l'ennemi se fût avancé en force, une retraite sur Ciudad-Rodrigo serait devenue inévitable. Sir John Moore rassembla les autorités locales, leur représenta le danger de sa position, chercha à exciter leur patriotisme; mais ses exhortations ne produisirent aucun effet ni sur la junte ni sur le peuple : celui-ci déclara hautement sa haine contre les envahisseurs, l'autre se montra timide et même stupide. Le premier sentiment d'indignation contre les Français était épuisé, et rien n'avait pris sa place. Les fuyards de l'armée se montraient sans honte devant leurs compatriotes, qui ne leur reprochaient rien. Malgré l'aspect défavorable sous lequel se montraient les affaires de la Péninsule, sir John Moore résolut de ne se retirer que lorsqu'il serait forcé de le faire : il hâta l'arrivée de ses dernières divisions, envoya l'ordre à sir David Baird et à sir John Hope de concentrer leurs troupes, et cependant de se tenir prêts à effectuer leur retraite, si l'ennemi s'avavançait.

Il resta dans cette position jusqu'au 18; son armée se concentrait, et la cavalerie française se retira de Valladolid à Placencia. Les nouvelles de la défaite de Blake parvinrent alors à Salamanque, non par la rumeur publique ou par aucun avis venu directement de Montaña Santander, mais par M. Stuart, huit jours

après l'action. La junte centrale n'en fit même informer le ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne que trente heures après que la nouvelle officielle lui en fut parvenue.

(1) Le manque de transport et de provisions obligeait l'armée anglaise de marcher par petites divisions, qui se suivaient successivement; ce ne fut, par conséquent, que le 23 novembre que le centre, consistant en douze mille hommes d'infanterie et une batterie de six pièces de canon, fut concentré à Salamanque. Mais, ce même jour, Castaños et Palafox étaient défaits à Tudela; leurs armées dispersées sans espoir de se rallier; et les 3^e et 6^e corps français étaient devenus disponibles.

Victorieux sur ses deux ailes, et ayant une nouvelle base d'opérations établie à Burgos, l'Empereur était maître de se porter avec sa garde et sa réserve soit sur Madrid, soit dans la direction de Salamanque. Un détachement de son armée était déjà en possession de Valladolid: cette même ville que, quelques jours auparavant, le gouvernement espagnol indiquait pour base des opérations de sir John Moore et pour l'établissement de ses magasins. (2)

Le 26, la tête de la colonne de sir David Baird était dans Astorga, mais l'arrière-garde était encore en deçà de Lugo. La tête de la division du général Hope atteignait l'Escurial, les dernières compagnies

(1) Lettre de M. Freire à la junte.

(2) Papiers de sir John Moore.

étaient à Talavera. Le 2^e corps d'armée était sur la Deba, menaçant Léon et les Asturies; la cavalerie couvrait les plaines. Le 4^e corps descendait par Carrion et Valladolid, pour s'emparer du passage du Guadarama; et l'Empereur se préparait à forcer la Somo-Sierra.

On voit par cette narration succincte des événemens que sir John Moore, bien qu'il eût, dans l'espace de six semaines, organisé, équipé, approvisionné ses troupes, et qu'il leur eût fait faire une marche de quatre cents milles, arrivait trop tard. Le sort de la campagne était décidé contre les Espagnols, avant que les Anglais fussent réunis en corps d'armée sur le territoire de l'Espagne; mais il est certain que, si, au lieu d'être le 23 à Salamanque, à l'Escurial et à Astorga, les troupes eussent été réunies à Burgos dès le 8, telles étaient la faiblesse des armées espagnoles, la force de l'ennemi, et l'habileté avec laquelle Napoléon dirigeait ses mouvemens, qu'une retraite difficile et précaire eût été la plus grande faveur que le général anglais eût pu espérer de la fortune.

La situation de sir John Moore, lors de son arrivée à Salamanque, fit naître dans son esprit de graves réflexions. Le ministère l'avait envoyé dans la Péninsule sans lui remettre un plan d'opérations, ni même aucune donnée sur lesquelles il pût en établir un. Ses instructions portaient simplement qu'il devait ouvrir des communications avec les autorités espagnoles, afin « de préparer le plan de campagne ».

Le général Castaños, auquel on l'avait adressé à cet effet, avait été remplacé par la Romana, qui était maintenant occupé de rallier les débris de l'armée de Blake dans les Asturies, à une distance de deux cents milles de la seule armée avec laquelle on pût former quelque plan, et dont il ignorait la marche autant que sir John Moore. On n'avait indiqué à ce dernier aucun moyen de se procurer les renseignemens nécessaires; mais étranger, sans argent, il ne pouvait en établir par lui-même (1). La volonté du peuple anglais, les ordres du gouvernement l'avaient envoyé au secours des Espagnols; il avait obéi. Il n'avait ni magasins ni argent pour en établir; il s'était fié à l'assurance donnée officiellement par le ministère que plus de cent soixante-dix mille soldats espagnols protégeraient sa marche; et que le peuple, animé du plus vif enthousiasme, était prêt à tout entreprendre pour assurer la délivrance de la Péninsule; mais il le trouva nonchalant, et n'ayant fait aucun préparatif. De petits pelotons de cavalerie française parcouraient librement le pays, et levaient des contributions sans difficulté et sans opposition. Tel était l'état de la Castille.

(2) La correspondance de M. Stuart et de lord William Bentinck démontre amplement l'incapacité, l'humeur intéressée, et l'apathie du gouvernement suprême d'Aranjuez.

(1) *Appendice*, n° 13, sect. 1 et 4.

(2) *Ibid.*, sect. 5 et 6.

Celle du colonel Graham peint sous les couleurs les plus vives la confusion des affaires qui se passaient du côté de l'Èbre, la jalousie, la discorde des généraux, la puérile extravagance du député Palafox et de ses créatures. (1)

Ce qui arriva à sir David Baird prouve que, dans la Galice, le peuple était plongé dans une inertie semblable à celle de la Castille et du royaume de Léon, et que les autorités y étaient plus absurdes et plus intéressées (2). Le général Hope exprima une opinion semblable à l'égard de la junte centrale; et même les agens militaires, jusqu'alors si confians, baissèrent leur ton d'une manière très remarquable.

La force réelle de l'ennemi était inconnue à sir John Moore : il savait seulement qu'elle ne pouvait être au-dessous de quatre-vingt mille combattans, et qu'un renfort de trente mille hommes était attendu et pouvait être arrivé; que Blake et le comte de Belvedere étaient totalement défaits; et que Castaños le serait bientôt s'il hésitait à se retirer.

La seule conclusion qu'il put tirer de tout ceci, c'est que les Espagnols n'étaient pas capables, ou ne désiraient pas de résister à l'ennemi, et que les Anglais auraient à soutenir seuls la querelle, à moins qu'ils n'opérassent leur jonction avec Castaños avant qu'il ne fût complètement battu. Mais on ne pouvait songer à une telle opération : il fallait, avant

(1) *Appendice*, n° 13, sect. 5 et 6.

(2) *Ibid.*

tout, réunir les divisions éparses de l'armée anglaise. D'Astorga à Salamanque il y a quatre jours de marche; de Salamanque à l'Escorial, six : il aurait fallu cinq jours pour que l'arrière-garde fût arrivée à Salamanque, six jours pour que la colonne de Hope fût concentrée dans l'Escorial, et seize pour que Baird pût rassembler ses troupes dans Astorga. Il était impossible à l'armée anglaise d'agir en un seul corps avant vingt jours; et il eût été contraire aux principes militaires et au bon sens qu'elle eût songé à faire aucun mouvement en avant sans être réunie.

Quoiqu'ici la retraite fût prescrite par les règles de l'art de la guerre, et qu'elle fût d'accord avec les instructions du gouvernement, qui défendait au général d'exposer ses troupes dans aucune affaire sérieuse avant qu'elles ne fussent concentrées, une retraite aurait été peu généreuse tant que l'armée espagnole du centre était en campagne; et elle répugnait au caractère fier et entreprenant de Moore. Plutôt que d'avoir recours à un tel remède pour sortir de la fausse position dans laquelle son gouvernement l'avait mis, il conçut un projet hardi et dangereux, tel enfin qu'il n'appartient qu'à des esprits courageux d'en former. Il se proposa, s'il pouvait faire replier à temps sur lui les ailes trop étendues de son armée, d'abandonner toute communication avec le Portugal, de se jeter dans le cœur de l'Espagne, de se rallier à l'armée de Castaños (si elle existait encore), de défendre les provinces du Sud, et de s'en rapporter ensuite à l'effet que produirait

cet appel au courage et au patriotisme des Espagnols (1). Mais cette question ne lui paraissait pas purement militaire : la cause espagnole ne pouvait être décidée par les mouvemens d'un petit nombre de troupes auxiliaires ; son sort dépendait de la vigueur du gouvernement, de l'accord des généraux, de l'unité des efforts, et de la ferme résolution du peuple de souffrir toutes les privations, et de mourir plutôt que de se soumettre. Sir John Moore doutait qu'un tel esprit existât ou pût être créé, et il doutait encore plus que le gouvernement fût assez habile pour l'exciter et le bien diriger. Aucun homme de talent n'avait encore paru ; et la bonne volonté n'était rien si elle n'était bien secondée.

Les ministres avaient informé sir John Moore qu'il devait en référer à l'envoyé plénipotentiaire de la Grande-Bretagne sur tous les points importans, et recevoir ses avis avec déférence. De telles instructions étaient particulièrement applicables dans la circonstance présente : M. Freire avait quitté depuis peu l'Angleterre, il connaissait les vues du gouvernement, et était dans la position la plus favorable pour vérifier quel ressort et quelle force la cause espagnole possédait réellement. La décision de cette question lui appartenait autant qu'à sir John Moore, car elle comprenait toute la politique du cabinet anglais à l'égard de l'Espagne. Comme simple opération de guerre, ce mouvement était téméraire :

(1) *Appendice*, n^o 14.

toutes les raisons militaires et quelques unes de politique demandaient que l'armée se retirât en Portugal pour être plus près de ses ressources, assurer sa concentration, accroître sa force, protéger les intérêts britanniques, et être ainsi libre, soit de retourner dans le cœur de l'Espagne si une occasion propice s'en présentait, soit de s'embarquer pour l'Andalousie, et de commencer la campagne dans les provinces du Sud.

Telles furent les réflexions qui portèrent sir John Moore à demander à M. Freire qu'il lui fit connaître quelle était son opinion sur la politique de cette opération; mais, en agissant ainsi, il n'eut jamais la moindre intention de le consulter sur les moyens d'en exécuter la partie militaire, dont il trouvait, avec raison, qu'il était le meilleur juge.

Pendant qu'il attendait une réponse, il fit savoir à sir Davir Baird que, si l'ennemi ne se montrait pas disposé à l'inquiéter, il devait faire marcher ses troupes sur Salamanque, dès qu'elles arriveraient à Astorga. Sir David allait se conformer à cet ordre, lorsque Blake l'avertit qu'une force française considérable se réunissait à Rio-Seco et à Ampudia pour intercepter sa marche : le mouvement fut interrompu; et Baird, après avoir détruit une partie de ses provisions à Astorga, se replia sur Villa-Franca. Comme des informations précises lui prouvèrent que le rapport de Blake était faux, sir John Moore rappela Baird; mais on avait perdu un temps précieux. C'était la marche du 4^e corps traversant la

ligne de Carrion, vers la Guadarama, qui avait donné lieu à la nouvelle de Blake.

A cette époque, les nombreux changemens de position des corps d'armée français, le mouvement continuel de leur cavalerie légère à travers le pays plat, déroutaient les espions et les paysans. Les forces portées par l'ennemi sur différens points déconcertaient aussi les principaux agens, lesquels, croyant que l'armée envahissante s'élevait au plus haut à cent ou cent vingt mille hommes, ne pouvaient concilier avec une telle estimation les rapports qu'on leur faisait, et en concluaient que Napoléon exagérait le nombre de ses troupes afin d'exciter la terreur.

Sir John Moore écrivit à M. Freire, le 27 novembre; et il fit toutes les dispositions pour l'exécution de son projet. Baird devait marcher le 1^{er} par Benevente, Hope se diriger sur Tordesillas, les troupes déjà à Salamanque s'avancer sur Zamora et Toro; mais, dans la nuit du 28, une dépêche de M. Stuart fit connaître le désastre de Tudela. Ceci changea l'aspect des affaires. La question soumise à M. Freire ne fut plus long-temps douteuse. Le mouvement projeté avait été basé sur *la chance de rallier les armées espagnoles derrière le Tage* : cet essai était dangereux et hasardeux au moment même où il fut imaginé; maintenant que Castaños n'avait plus d'armée, que la force de l'Espagne était entièrement anéantie, il y aurait eu de la folie à persister. Les Français pouvaient arriver sur le Tage avant les Anglais, et on n'avait plus de jonction à espérer avec

les Espagnols. La défaite de Tudela ayant eu lieu le 23 novembre, les brigades de Baird ne pouvaient être réunies à Tudela avant le 5 décembre; et la concentration de l'armée sur Salamanque nécessitait une marche de flanc de plusieurs jours à travers des plaines. On ne pouvait y songer : l'ennemi était trop près; sa cavalerie et son artillerie étaient trop redoutables. Tant que Castaños et Palafox étaient en campagne, on avait raison de croire que les Français, stationnés à Burgos, ne feraient aucune tentative sérieuse du côté d'Astorga; maintenant qu'ils étaient dégagés de toute inquiétude, une marche de flanc et contraire aux principes militaires aurait naturellement attiré leur attention; et ils se seraient portés sur les divisions trop séparées de l'armée anglaise. Le but de secourir les Espagnols exigeait de grands sacrifices, mais non pas d'inutiles. Si Moore était prêt à braver tous les dangers, et à exécuter quelque entreprise que ce fût, lorsqu'il y entrevoyait une chance favorable pour la cause espagnole, il se souvenait aussi que l'Angleterre lui avait confié le plus pur de son sang; que ce n'était pas d'une armée, mais de l'élite de la force militaire de son pays, commise à sa prudence, qu'il disposait; et son patriotisme repoussa loin de lui l'idée de se faire une haute renommée en trahissant ce dépôt sacré.

Avant le combat de Tudela, les raisons politiques en faveur du mouvement sur Madrid contrebalançaient à peine les objections militaires; après cet événement, celles-ci prirent une double force, et ne

laissèrent plus de place à l'hésitation dans tout esprit susceptible de raisonnement. Sir John Moore résolut de se replier sur le Portugal; il ordonna à sir David Baird de regagner la Corogne ou Vigo, et d'envoyer ses troupes par mer à Lisbonne; toutefois, désirant se réunir avec Hope avant de commencer son mouvement rétrograde, il fit faire bonne contenance à Baird pendant quelques jours, afin d'attirer l'attention de l'ennemi.

La négligence des autorités espagnoles, les faux rapports, les déceptions, l'opposition, qui ressemblait presque à des hostilités, enfin tout ce qui avait contrarié Baird pendant sa marche avait tellement diminué ses espérances qu'il se prépara sans regret à effectuer sa retraite. Ce général était en communication avec la Romana; et leurs rapports avaient confirmé dans son esprit, plutôt qu'ils ne l'avaient diminuée, l'idée qu'il était impossible de se fier aux promesses, aux informations ou au jugement d'un général espagnol. (1)

Pendant ce temps, Napoléon forçait l'entrée de la Somo-Sierra, et sommait Madrid de se rendre; la junte suprême s'enfuyait à Badajoz; Saint-Jean était massacré à Talavera; le reste des forces de Castaños était repoussé vers le Tage; et, comme le 4^e corps approchait de Ségovie, la position de sir John Hope devenait très critique (2). Sa colonne,

(1) *Appendice*, n^o 13, sect. 5.

(2) Papiers de sir John Moore. — Lettres de Hope.

forte de trois mille hommes d'infanterie, de neuf cents chevaux, de l'artillerie de l'armée et du grand parc de munitions, avait été obligée, par le manque d'argent et de vivres, de marcher en six divisions, et à un jour de distance l'une de l'autre. A Almazaz, Hope tacha de découvrir à travers les montagnes un chemin qui le conduisît à Ciudad-Rodrigo. Le chemin existait; mais les paysans et les muletiers déclarèrent qu'il était impraticable pour les voitures, et que, par conséquent, les convois de l'armée n'y pourraient passer. On doutait de la vérité de leur assertion; cependant, comme une maladie contagieuse faisait perdre chaque jour des chevaux, et comme il en restait à peine le nombre suffisant pour traîner l'artillerie, sir Hope craignit de s'engager dans les montagnes.

(1) Lorsque la première division eut atteint Talavera, don Thomas Morla, alors secrétaire de la guerre, désirant que les troupes fussent encore plus morcelées, proposa qu'elles s'avancassent sur Madrid, séparées en dix divisions, ayant un jour de marche entre chacune d'elles, et que la première entrât dans la capitale le 22 novembre: proposition qui, si elle eût été acceptée, aurait amené dans les mains de l'armée française tout le convoi de sir Hope. Celui-ci se rendit immédiatement à Madrid, et eut une conférence avec Morla. Il vit promptement que la grande confusion régnait dans tout, que le

(1) Lettres de lord William Bentinck.

gouvernement espagnol n'avait pas de plan fixe, et qu'il n'était pas capable d'en conduire un (1). Convaincu de cette triste vérité, il ne fit aucune attention à la proposition de Morla, et porta toutes ses troupes à la fois sur l'Escurial, par la route de Naval-Carnero. Il fit halte à l'Escurial pour attendre son arrière-garde, et se procurer des bœufs qui aidassent à transporter le parc d'artillerie et de munitions au-delà de la Guadarama. Le 28, il traversa la montagne, et descendit dans le pays plat; le 28 et le 29, l'infanterie et l'artillerie étaient à Villa-Castin et Saint-Antonia, le parc à Espinar, et la cavalerie en avant sur le chemin d'Arevalo. Le général Heredia était encore à Ségovie; le duc de Dantzick occupait Valladolid et Placencia; et on apercevait à Coca les coureurs de son corps d'armée, situé à quelques milles seulement d'Arevalo.

Dans le milieu de la journée, une dépêche de M. Stuart annonça la catastrophe de Tudela et la levée du camp de Sepulveda; en même temps, les avant-postes de cavalerie firent savoir qu'il y avait quatre cents chevaux français à Olmedo, à quelques milles d'Arevalo, et quatre mille autres dans les environs. Les coureurs de l'armée anglaise, envoyés à Saint-Guarcia, sur la droite, découvrirent même des Français à Anaya, près de Ségovie (2). Sir Hope se trouvait alors dans une position très embarrassée.

(1) *Appendice*, n° 13, sect. 6.

(2) Rapport du général Hope.

sante : s'il se repliait sur la Guadarama, l'armée de Salamanque restait sans artillerie et sans munitions; s'il avançait, ce ne pouvait être que par une marche de flanc qui emploierait trois jours, et il lui fallait traîner avec lui un pesant convoi à travers un pays ouvert, et à quelques heures de marche d'une cavalerie très supérieure; s'il s'arrêtait où il était, même pour très peu de temps, les Français, du côté de Ségovie, pouvaient se placer entre lui et le défilé de la Guadarama; et alors, attaqué en front, en flanc et sur ses derrières, il était réduit à la honteuse nécessité d'abandonner son convoi et son artillerie pour sauver ses troupes, en les engageant dans les montagnes d'Avila. Un homme moins calme et moins intrépide eût été perdu; mais Hope, aussi courageux que sage, ordonna, sans hésiter, à sa cavalerie de jeter avec prudence quelques détachemens du côté des Français, et de faire bonne contenance si ceux-ci approchaient. Faisant ensuite déboucher l'infanterie et l'artillerie par Villa-Castin, et le convoi par des chemins de traverse d'Espinosa à Avila, il marcha jour et nuit jusqu'à ce qu'il eût atteint Penerranda. Sa cavalerie, en protégeant ce mouvement, se replia insensiblement sur sa gauche, et finit par occuper Fontiveros, le 2 décembre.

L'infanterie, les chevaux de traits étaient excessivement fatigués, et pourtant le danger n'était pas encore passé. Les coureurs vinrent dire que l'ennemi, au nombre de dix mille hommes d'infanterie, de deux mille chevaux et de quarante pièces de canon,

était encore à Olmedo : c'était l'éternel 4^e corps, qui, traversant continuellement le pays, se trouvait toujours devant la tête des colonnes anglaises, et semblait multiplier les forces des Français sur tous les points. Hope fit prendre position à son infanterie et à sa cavalerie, et envoya son artillerie et le convoi sans prendre aucun repos à Alba de Tormes, où un détachement venu de Salamanque les rencontra, et protégea leur marche jusqu'à cette ville. Cette habile opération terminée, la division resta à Peneranda, réunit ses traînards, poussa des avant-postes à Medina del Campo, à Madrigal et à Torecilla, tandis que le 4^e corps continuait sa marche par mégarde jusqu'à la Guadarama.

(1) La résolution de sir John Moore de se retirer en Portugal causa une grande sensation à Madrid et à Aranjuez. La junte craignait, avec raison, qu'une preuve aussi forte de l'état déplorable dans lequel sa négligence et son incapacité avaient placé l'Espagne ne mît en danger son autorité et peut-être la vie de ses membres ; et, quoiqu'elle fût sur le point de s'enfuir à Badajoz, elle aurait voulu néanmoins que d'autres se précipitassent au-devant du danger. Morla et ceux qui, comme lui, étaient prêts à abandonner la cause de leur pays se trouvèrent mortifiés de perdre l'occasion d'illustrer leur défection par un acte signalé de perfidie. Le plénipotentiaire de la Grande-Bretagne fut surpris et indigné qu'un géné-

(1) Correspondance de M. Stuart.

ral expérimenté et d'une grande réputation jugeât et décidât seul une opération militaire sans prendre son avis. M. Freire était sûrement un homme assez instruit, mais il exagérait grandement ses talens pour les affaires publiques; il était peu propre au poste qu'il remplissait, poste qui exigeait du caractère, de la sagacité et du jugement. Il était venu en Espagne imbu de fausses notions; et, s'en tenant avec obstination aux images que lui offrait son imagination, il s'offensait du langage de la raison, et repoussait même les faits avec un violent mépris. La défaite du comte de Belvédère à Gamonal, défaite qui rompait le centre de la ligne espagnole, découvrait le flanc et les derrières de l'armée de Castanos, ouvrait le chemin de Madrid, et rendait peu assurée, sinon impossible, la concentration des divisions anglaises, était appelée singulièrement par lui : « La « malheureuse affaire de Burgos. » Après le combat de Tudela, il estimait la totalité de l'armée française, du côté de Burgos et de Valladolid, à onze mille hommes, lorsqu'elle en comptait plus de cent mille (1); et c'était cependant avec d'aussi fausses connaissances sur la position et la force de l'ennemi qu'il voulait contrôler les opérations de sir John Moore, quoiqu'elles fussent fondées sur les principes vrais et reconnus de l'art de la guerre.

Pendant qu'il épiait avec anxiété la marche dangereuse de sir John Hope, Moore fut assailli par les

(1) Campagne de Moore.

représentations et les remontrances de tous ceux que sa retraite offensait et désappointait. La défaite de Tudela rendait cette question purement militaire; et la nécessité de se retirer était si palpable que le général anglais, quoiqu'il eût prévu une partie des expressions de mécontentement dont le gouvernement espagnol se servirait, était encore non préparé au torrent d'impertinences puériles dont il fut accablé. L'astucieux Morla s'efforça d'abord de tromper M. Stuart, en traitant la défaite de Castaños comme une chose peu importante, et en insérant dans les feuilles officielles que ce général avait sauvé la plus grande partie de son armée à Siguenza, et qu'il était en marche pour rejoindre Saint-Jean à la Somo-Sierra (1). Il ajoutait qu'il n'y avait dans les plaines de Castille et de Léon que de très faibles détachemens de cavalerie française, et, de ce côté, aucune force capable d'empêcher la jonction de la division de sir John Moore. Ceci se passait dans la soirée du 30. L'Empereur avait forcé le passage de la Somo-Sierra dans la matinée, et le duc de Dantzick était à Valladolid. Le même jour, M. Freire écrivait d'Aranjuez (en réponse à la première communication du général, et avant qu'il ne fût instruit de son projet de retraite), que les Espagnols ne connaissaient pas de bornes dans leur enthousiasme, excepté dans la Castille et Léon, où il convenait qu'ils se montraient plus inactifs qu'ils ne devaient; et il parlait avec mé-

(1) Papiers de Moore. — Correspondance de M. Stuart.

pris d'une retraite en Portugal (1). Il soutenait même que vingt mille hommes étaient rassemblés dans les environs de la capitale, et que Castaños allait les rejoindre; qu'on attendait journellement des renforts des provinces du Sud; et que l'addition de l'armée anglaise formerait une force bien supérieure à celle que les Français pourraient amener à temps de ce côté.

Il était certain, disait-il, que ceux-ci étaient très faibles, et craindraient d'avancer pendant que tout le pays, depuis les Pyrénées jusqu'à Madrid, était en armes sur leur flanc gauche. Le bruit courait alors que les Français s'étaient opposés aux dernières levées de conscription; et c'est ce qu'il y avait de plus probable, attendu que chaque grand effort de la France amenait de la faiblesse et des troubles intérieurs: une lettre pastorale de l'évêque de Carcassonne semblait du moins indiquer qu'il en était ainsi. « Une
« bonne politique exige que les Français soient atta-
« qués avant que leurs renforts les aient rejoints, car
« un succès obtenu sur eux dans ce moment rendrait
« extrêmement difficile, sinon impossible, de lever
« une conscription pour une troisième tentative;
« mais, si, au contraire, on permet aux Français de
« conserver leurs avantages et d'attendre le complé-
« ment de leur conscription, ils se précipiteront sur
« l'Espagne en si grand nombre qu'ils pourront s'em-
« parer immédiatement de la capitale et des pro-
« vinces du centre. » Deux jours après la date de cette

(1) Papiers de Moore. — Correspondance de Freire.

lettre, l'Empereur était dans Madrid; et M. Freire, malgré l'armée formidable que son imagination avait évoquée, fuyait en toute hâte avec la junte de ces mêmes provinces du centre. La France, malgré cela, restait forte, et libre de toute discussion intérieure. Cette lettre n'était pas encore expédiée, lorsque M. Freire apprit que l'intention de sir John Moore était de se replier sur le Portugal; mais, comme il la trouvait admirablement bien calculée pour empêcher une retraite, il l'envoya avec une note explicative, écrite d'un ton brusque et offensant.

Don Augustin Bueno et don Ventura Escalente arrivèrent au quartier-général. La junte les envoyait pour opposer leurs remontrances à la retraite projetée de sir Moore; et ils justifèrent ce choix en se montrant aussi ignorans, aussi extravagans et présomptueux que le gouvernement qu'ils représentaient. Ils commencèrent par affirmer que Saint-Jean avait tellement fortifié l'entrée de la Somo-Sierra que l'ennemi, quelque nombreux qu'il fût, ne pourrait le forcer; que des renforts se joignaient à lui journellement; et ils allaient aussi créer d'immenses armées espagnoles, lorsque sir John Moore interrompit leur loquacité, en introduisant le colonel Graham, qui avait été témoin de la dispersion de l'armée de Castaños, et avait laissé à Talavera l'infortuné Saint-Jean entouré des misérables qui le massacrèrent le lendemain (1). On suppose aisé-

(1) Papiers de Moore.

ment que de telles représentations faites par de tels hommes n'eurent aucun poids sur le commandant de l'armée anglaise. La nécessité de se retirer se montrait encore plus impérieuse depuis qu'on avait la preuve que la junte et le plénipotentiaire Freire ignoraient entièrement ce qui se passait autour d'eux; mais Napoléon était maintenant au milieu de sa course victorieuse : il avait soulevé tous les élémens de la guerre, et il en dirigeait les fureurs là où il lui plaisait. Ses adversaires devaient donc régler leurs mouvemens sur les siens; mais, comme les circonstances variaient d'heure en heure, la résolution que l'on prenait dans un moment devenait inutile l'instant d'après.

La vue de la cavalerie française dans les plaines de Madrid fit enfuir la junte et M. Freire à Badajoz; mais le peuple ferma ses portes, ainsi que nous l'avons vu, et montra l'apparente résolution d'imiter Saragosse. Les paysans des environs accoururent aider les habitans; et une junte militaire, composée du duc de l'Infantado, du prince de Castel-Franco, du marquis de Castellar et de don Thomas Morla, dut diriger la défense. Morla fit un dernier effort pour envelopper l'armée anglaise dans la ruine de son pays; et, comme le duc de l'Infantado se laissa aisément persuader d'aller remplir une mission auprès de l'armée du centre, le traître Morla resta seul maître de la ville, car il n'y avait que le duc et lui qui eussent de l'influence sur cette populace armée qui avait massacré le marquis de Pe-

ralés, et remplissait la cité de crainte et d'alarme.

Lorsque l'Empereur des Français eut sommé la ville de se rendre, Morla, de concert avec le prince de Castel-Franco, écrivit à sir John Moore pour l'avertir que vingt-cinq mille hommes sous Castaños et dix mille venant de la Somo-Sierra arrivaient sur la capitale, où quarante mille autres étaient sous les armes; mais que, appréhendant que l'ennemi n'augmentât ses forces de ce côté, la junte espérait que l'armée anglaise marcherait au secours de la capitale, ou se disposerait au moins à tomber sur les derrières de l'armée française; enfin, que, ne doutant pas que le général anglais n'eût déjà opéré sa jonction avec les forces de Blake, elle lui recommandait d'être prompt. Un messenger du gouvernement fut chargé de porter cette dépêche à Salamanque; mais il n'y était pas encore arrivé que Morla, qui avait entamé des négociations avant que la dépêche ne fût écrite, capitula, et que Napoléon entra dans Madrid. Cette communication seule n'aurait pas été suffisante pour arrêter le mouvement rétrograde de sir John Moore: celui-ci savait trop bien avec quelle facilité on créait sur le papier des armées espagnoles pour ajouter foi à aucun état de situation; mais M. Stuart exprimait aussi la croyance que Madrid opposerait une résistance vigoureuse; et, comme on répandait avec la plus grande activité des nouvelles très satisfaisantes sur l'esprit public, on pouvait croire effectivement que l'enthousiasme s'était ranimé.

Le jour où la dépêche de Morla arriva, un aye-

turier français, nommé Charmilly, parut aussi au quartier-général. Cet homme, qui depuis a été dénoncé dans le parlement comme l'un des auteurs du massacre de Saint-Domingue, et comme ayant fait à Londres une banqueroute frauduleuse, se présenta en qualité d'agent confidentiel de M. Freire. Il était à Madrid pendant la nuit du 1^{er}, et avait quitté la ville (immédiatement après avoir eu une conférence avec Morla) dans la matinée du 2. En se dirigeant sur Talavera, il avait rencontré le plénipotentiaire, auquel il parla avec chaleur de l'esprit qui animait les habitans de la capitale et de leurs préparatifs. M. Freire se confia aussitôt à cet étranger, lui fit part de ses vues, lui remit des lettres pour le général anglais, et le chargea d'une mission pour empêcher la retraite de celui-ci. Charmilly se rendit aussitôt à Salamanque, et présenta la première missive de M. Freire, dans laquelle, après avoir fait allusion à ses premières représentations et à l'information dont le colonel Charmilly était porteur, c'est-à-dire à l'enthousiasme de la capitale, ce général soutenait d'une manière formelle que les convenances et la politique exigeaient que l'armée anglaise s'avancât pour seconder cet effort généreux. Charmilly demanda une entrevue : elle lui fut accordée. Sir John Moore se méfiait de cet homme qu'il avait vu auparavant : ce que celui-ci lui raconta du patriotisme et de la vigueur déployés par les habitans de Madrid fut écouté avec une froideur qui déjoua la pénétration de l'aventurier ; et Charmilly se retira, persuadé que la retraite aurait lieu.

Le ridicule attaché depuis long-temps au nom seul d'une expédition anglaise donnait aux têtes les plus faibles de l'armée une sorte de droit de censurer la conduite du général, sans égard pour la subordination. Il en avait été ainsi en Égypte, où une cabale s'était formée pour enlever le commandement à Hutchinson ; et de même à Buenos-Ayres, au Ferrol et en Portugal. L'armée de Moore en offrait un nouvel exemple ; et l'on verra dans le cours de cet ouvrage que les talens supérieurs, la vigueur et les succès du duc de Wellington ne purent le mettre à l'abri de cette injure. Les trois généraux commandant les divisions de l'armée anglaise, et qui, par conséquent, connaissaient parfaitement toutes les circonstances du moment, étaient d'accord sur la nécessité d'une retraite ; mais des murmures indécents avaient éclaté assez haut parmi les officiers pour appeler sur eux les réprimandes de leurs chefs. Charmilly, ignorant la fermeté de sir John Moore, crut que les esprits étaient disposés en faveur de sa mission ; et il présenta une seconde lettre que M. Freire lui avait remise dans le cas où la première échouerait. Cette lettre disait que, si le général en chef persistait dans ses intentions, « *on* « *devait auparavant entendre Charmilly devant un* « *conseil de guerre :* » ainsi, on déclarait que M. Freire, convaincu de l'incapacité de sir John Moore, était décidé à contrôler de force ses actions. Et c'était un général d'une réputation et d'une expérience avouées de tous que l'on soumettait ainsi aux décisions d'un

aventurier ! On peut aisément imaginer l'indignation que cette insulte gratuite excita dans un esprit fier et élevé : sir John Moore déchira la lettre, et ordonna à Charmilly de quitter à l'instant les cantonnemens de l'armée anglaise. Toutefois, sa colère s'apaisa promptement : il savait que les querelles entre les serviteurs de l'État nuisent à la cause ; et il mit de côté tout sentiment personnel. L'information qu'avait donnée Charmilly, en oubliant l'indécence de sa mission, était fort importante : elle confirmait ce fait essentiel que Madrid résistait, et que la nation reprenait son courage et son énergie. Ce que sir John Moore avait observé jusqu'alors lui faisait douter que le peuple prît un assez grand intérêt dans sa propre cause pour la faire prévaloir ; car tout ce qu'il avait vu était sans nulle capacité, et plongé dans l'apathie la plus profonde. Ses correspondans, à l'exception de M. Freire, même les lettres interceptées des officiers français, tous s'accordaient à trouver que l'enthousiasme avait dégénéré en indifférence ; en un mot, pour se servir des expressions de sir Moore (1), « l'Espagne « était sans armées, sans généraux, sans gouverne-
« ment. » Mais, maintenant, le feu sacré du patriotisme semblait se rallumer pour sauver la nation. Moore se sentait assez d'habileté pour conduire l'armée qui lui était confiée, et il salua avec joie cette lueur d'enthousiasme qui promettait le succès à une juste cause, et lui ouvrait à lui-même une brillante carrière.

(1) *Appendice*, n° 13, sect. 7.

Il était étonnant que la métropole voulût ainsi soutenir le poids de la fureur du vainqueur. C'était un grand événement, qui promettait beaucoup (1). La situation de l'armée était aussi devenue meilleure : le général Hope avait opéré sa jonction; et, comme l'attention des Français était dirigée sur Madrid, il n'y avait pas de doute que Baird n'effectuât également la sienne. D'un autre côté, on ne pouvait être assuré que la ville de Madrid restât ferme lorsque le danger deviendrait pressant, ni qu'elle fût en état de résister, ni même que son exemple fût suivi; cependant, sans cela, rien n'était gagné; il fallait que les esprits, que les individus ne formassent plus qu'un même faisceau pour résister avec succès à l'immense pouvoir que déployaient les Français.

Les avantages et les dangers étaient également grands. Sir John Moore, ainsi qu'on pouvait s'y attendre de la part d'un général audacieux, choisit le parti le plus généreux et le plus hardi : il ordonna à sir David Baird de concentrer ses troupes dans Astorga, et se prépara à avancer. Comme il ne recevait aucune nouvelle de Madrid, il envoya le colonel Graham s'informer de ce qui s'y passait, et porter sa réponse à Morla. Il écrivit alors à M. Freire, en lui exposant avec calme les motifs de sa conduite passée, et ceux qui lui faisaient adopter un nouveau plan d'opérations. « Je désire ardemment, disait le noble sir John Moore, de rester dans les mêmes rapports confiden-

(1) *Appendice*, n° 14.

« tiels avec le ministre du Roi; et j'espère que, comme
« nous n'avons qu'un même intérêt, celui du bien
« public, que nous pourrons, il est vrai, envisager
« quelquefois différemment, rien ne troublera l'har-
« monie qui doit subsister entre nous. Profondé-
« ment pénétré de ces sentimens, je m'abstiendrai
« de faire aucune remarque sur les deux lettres que
« vous m'avez fait remettre hier soir et ce matin par
« le colonel Charmilly, ni sur le message qui les ac-
« compagnait. Certainement, j'ai ressenti et témoigné
« la plus vive indignation qu'une telle personne eût
« été choisie pour servir d'intermédiaire entre nous :
« ces sentimens n'existent plus maintenant; et je
« puis vous assurer qu'ils ne se reproduiront plus
« contre vous. »

Son plan d'opérations occupa dès ce moment toute sa pensée. La Somo-Sierra et la Guadiana étaient au pouvoir de l'ennemi; par conséquent, on ne pouvait faire aucun mouvement direct sur Madrid; de plus, l'arrière-garde de Baird étant encore à plusieurs marches d'Astorga, il était impossible de commencer un mouvement général sur cette capitale avant le 12 du mois. Sir John savait que Saragosse était décidée à soutenir encore un assaut, et le premier siège lui garantissait l'obstination du second. La junte de Tolède lui avait donné l'assurance qu'elle s'ensevelirait sous les ruines de la ville plutôt que de se soumettre; et on l'informait que les provinces du Sud préparaient des multitudes de nouvelles levées. La Romana, enfin, était en correspondance avec lui;

et, exagéré, comme un espagnol, il déclarait qu'il pourrait l'aider de vingt mille hommes. Ce fut sur ces données que le général anglais établit un plan qui porte l'empreinte de son talent et de son esprit entreprenant, soit qu'on l'examine ou comme mesure politique ou comme mesure militaire.

Supposant donc que Napoléon était plus empressé de porter un rude coup aux Anglais, et de leur fermer l'Espagne, que de soumettre aucune province ou de s'emparer d'aucune ville de la Péninsule, sir John Moore résolut de se jeter sur les communications de l'armée française, dans l'espoir, si la fortune lui souriait, de faire essuyer de grandes pertes aux troupes chargées de garder ces communications, avant qu'elles pussent être secourues. Si, suspendant ses opérations dans le midi, l'Empereur envoyait une force considérable pour défendre sa ligne, Madrid serait secouru; s'il ne le faisait pas, les Anglais conserveraient leur position. Sir John Moore savait bien qu'en pareil cas un grand capitaine ne manquerait pas de réunir toute son armée pour tomber sur les troupes qui se hasarderait à se placer de la sorte sur sa ligne d'opérations : ainsi, afin de secourir les Espagnols dans un moment critique, et de donner le temps aux provinces du Sud d'organiser leur défense, et remonter leur courage, il voulait attirer sur lui-même toute la masse de l'ennemi (1). Il sentait qu'en agissant de la sorte c'était compromettre la sûreté de

(1) *Appendice*, n° 14.

son armée, marcher sur l'extrême bord du précipice, et traverser un gouffre profond sur une planche à demi pourrie; mais il connaissait aussi la valeur aguerrie de ses soldats; il avait confiance en son génie; et, l'occasion étant digne d'une grande tentative, il osa s'essayer contre Napoléon.

Le colonel Graham revint le 9, apportant le premier la nouvelle de la reddition de Madrid; il n'avait pas pu aller plus loin que Talavera, où il avait rencontré deux membres de la junte suprême. Ceux-ci l'instruisirent que les Français occupaient le Retiro au nombre de vingt à trente mille, mais que le peuple conservait ses armes, et que La Pena était à Guadalaxara avec trente mille hommes de l'armée du centre; que quatorze mille de ceux commandés par Saint-Jean et Heredia étaient rassemblés à Almazaz; et que la Romana, avec qui ils désiraient si ardemment que sir John Moore voulût se réunir, avait également une armée de trente mille combattans. Enfin ils avaient assuré au colonel Graham que les mesures les plus énergiques étaient prises partout où la présence de l'ennemi ne réprimait pas l'activité des patriotes.

Quelque mortifiant qu'il fût que Madrid, après tant de jactance, n'eût pas tenu plus d'un jour, cet événement cependant ne détruisait aucune des raisons sur lesquelles sir John Moore avait établi sa résolution d'avancer. Sans doute c'était autant de perdu : cette capitulation diminuait l'espoir de réveiller la nation; elle augmentait le danger que l'ar-

mée anglaise ne rencontrât un plus grand nombre de troupes ennemies; mais ce mouvement pouvait réussir comme diversion pour le Sud; et, tant qu'il restait quelque espérance, le général anglais nourrissait la ferme volonté de prouver qu'il n'abandonnerait pas la cause des Espagnols, alors que ceux-ci l'abandonnaient eux-mêmes.

CHAPITRE IV.

L'armée anglaise marche sur Burgos. — Les avant-postes français sont surpris à Rueda. — Lettre de Berthier à Soult interceptée. — La direction de la marche est changée. — M. Stuart et un membre de la junte arrivent au quartier-général. — Lettre arrogante et injurieuse de M. Freire. — Noble réponse de sir John Moore. — L'armée anglaise se réunit à Majorga; sa force et sa composition. — Conduite contradictoire de la Romana; caractère de ce général. — Position et forces de Soult; il concentre son armée à Carrion. — Combat de cavalerie à Sahagun. — L'armée se retire à Benevente. L'Empereur quitte Madrid, passe la Guadarama, arrive à Torde-sillas, et attend pour couper la retraite des Anglais. — Le pont de Castro-Gonzalo est détruit. — Combat de cavalerie à Benevente. — Le général Lefèvre est fait prisonnier. — Soult force le pont de Mansilla, et s'empare de Léon. — L'Empereur réunit son armée à Astorga, reçoit la nouvelle de la guerre en Autriche, ordonne au maréchal Soult de poursuivre l'armée anglaise, et retourne en France.

L'ARMÉE anglaise se mit en mouvement le 11 décembre. L'intention de sir John Moore était de se diriger avec sa division et celle de Hope sur Valladolid, afin de protéger l'arrivée de ses provisions et aussi la jonction des troupes de Baird, dont l'arrière-garde n'avait pas encore atteint Astorga. Toutefois, on continua les préparatifs nécessaires pour une retraite en Portugal; et sir David dut établir des magasins à Benevente, Astorga, Villa-Franca et Lugo. Cette disposition assurait deux lignes d'opérations, et donnait plus de liberté d'agir.

Le 13, le quartier-général s'établit à Alaejos; deux brigades et la cavalerie commandée par lord Paget étaient à Toro; le général Hope à Torrecilla; la cavalerie du brigadier-général Charles Stuart à Rueda. La nuit précédente, celle-ci avait surpris un poste français de cinquante hommes d'infanterie et de trente dragons qu'elle avait tués ou pris. Les prisonniers déclarèrent qu'on croyait dans l'armée française que les Anglais se repliaient sur le Portugal.

Une dépêche du prince de Neufchâtel fut interceptée et apportée au quartier-général. Ce qu'elle contenait était assez important pour changer la direction de la marche. Elle était adressée au duc de Dalmatie : Madrid, disait-elle, est parfaitement tranquille, les boutiques sont ouvertes, les amusemens publics suivis comme en pleine paix. Le 4^e corps d'armée est à Talavera, se rendant à Badajoz. Ce mouvement, observait-on, devait forcer les Anglais à se retirer en Portugal, si, contre la croyance de l'Empereur, cela n'était pas déjà fait. Le 5^e corps était en marche sur Saragosse, et le 8^e sur Burgos. Cette dépêche prescrivait au maréchal Soult de repousser les Espagnols dans la Galice; d'occuper Léon, Benevente et Zamora; et de tenir le pays plat dans une entière soumission : deux divisions d'infanterie et les deux brigades de cavalerie de Franceschi et de Debelle devaient suffire pour cela.

Il est remarquable que les Anglais n'aient eu une parfaite connaissance de la capitulation de Madrid que par ce document, qui leur parvint dix jours après que

la transaction avait eu lieu ; et il n'est pas moins surprenant que, pendant que les lettres de M. Freire étaient remplies des plus vives descriptions sur l'enthousiasme espagnol, Napoléon était assez convaincu de leur impassibilité pour envoyer cette dépêche importante par un officier, sans escorte, et qui courait la poste sans qu'il y eut pour lui aucun danger, car ce fut seulement en se prenant de querelle avec le maître de poste de Valdestillos qu'une émeute s'éleva, et il y perdit la vie. Le capitaine Waters, officier anglais envoyé pour prendre des renseignemens, arriva par hasard à Valdestillos, entendit parler de ce meurtre, et acheta la dépêche vingt dollars. Cette information, obtenue ainsi accidentellement, était la plus précieuse de toutes ; car ni l'argent ni le patriotisme ne pouvaient décider l'Espagnol à indiquer la position de l'ennemi ; et tous ses pas avaient été jusque-là entourés de l'obscurité la plus profonde. (1)

Il était alors certain que Burgos était ou serait fortement défendu, et que la ligne de marche de Baird n'était plus sûre si le duc de Dalmatie suivait ses instructions, et s'avavançait. D'un autre côté, comme il paraissait que les Français ignoraient les mouvemens de l'armée anglaise, il y avait quelque chance de surprendre et de battre le 2^e corps avant que Napoléon pût venir à son secours. Hope passa aussitôt le Duero à Tordesillas, et se dirigea sur Vil-

(1) *Appendice*, n° 13, sect. 4.

lependo ; le quartier-général fut porté à Toro ; et Valderas fut indiqué comme point de jonction pour la division Baird, dont la tête était alors à Benevente.

(1) M. Stuart arriva à Toro le 16, accompagné de don F. X. Caro, l'un des membres du gouvernement espagnol, qui apportait deux lettres : l'une de la junte, l'autre de M. Freire. La junte se plaignait que l'on eût négligé l'offre de la Romana, lorsqu'il avait proposé de réunir quatorze mille hommes de troupes d'élite à l'armée anglaise pour faire un mouvement offensif, et qu'une retraite eût été arrêtée malgré les fortes remontrances de ce général. « Cette
« retraite, disait la junte, ne mérite aucun nom : elle
« est extrêmement impolitique, car l'ennemi ne fut
« jamais si près de sa ruine qu'en ce moment. Si les
« armées espagnoles et anglaises étaient réunies,
« continuait-elle, elles donneraient la liberté à toute
« la Péninsule. La Romana était encore disposé à re-
« joindre sir John Moore avec ses quatorze mille
« soldats éprouvés, et trente mille nouvelles levées
« étaient prêtes à seconder dans un mois les forces
« alliées. »

(2) Ce tissu de faussetés, car la Romana avait approuvé la retraite, et n'avait jamais eu plus de six mille hommes armés, était adressé à M. Freire ; et il le transmettait au général en y ajoutant une lettre,

(1) Papiers de sir John Moore.

(2) *Ibid.*

laquelle, en faisant allusion à la retraite projetée, contenait ce passage extraordinaire. « Je vous parle
« de cette immense responsabilité dont vous vous
« chargez, en adoptant, sur une prétendue nécessité
« militaire, une mesure qui doit amener la ruine de
« notre allié, et jeter une honte ineffaçable sur la
« nation qui vous a confié ses ressources. Je ne
« veux pas m'étendre davantage sur ce sujet : je
« dois imposer silence à mes sentimens, car je pour-
« rais offenser si je m'exprimais librement; mais je
« ne puis m'empêcher de dire que, si l'armée an-
« glaise a été envoyée ici dans le seul dessein de
« faire le plus de mal possible à la cause des Espa-
« gnols, à la seule exception de ne pas tirer un
« coup de fusil sur leurs troupes, on aura parfaite-
« ment rempli ce but, si les mesures projetées sont
« exécutées. »

Ces lettres étaient datées de Truxillo, car la junte, ne se trouvant pas en sûreté à Badajoz, s'était dirigée sur Séville. De ce côté-là, les Français avaient continué d'avancer; les débris des armées espagnoles s'étaient empressés de fuir; tout, enfin, avait l'aspect le plus sinistre. M. Freire le savait bien; il convint même plus tard qu'il n'y avait plus d'enthousiasme, et qu'une terreur panique l'avait remplacé au moment où il traçait ces passages si offensans (1). Il ignorait entièrement le nombre, la situation, les ressources de l'ennemi; mais il formait des hypo-

(1) *Appendice*, n^o 13, sect. 7.

thèses sur lesquelles il se basait pour insulter sir John Moore, et compromettre les intérêts de son pays; et, comme s'il n'y avait pas assez des difficultés que ce général eût à surmonter, son esprit était fatigué de remontrances continuelles qu'on lui faisait, et dans lesquelles le bon sens, la vérité, les convenances étaient entièrement sacrifiés. Sir John Moore donna une preuve remarquable de l'empire qu'il exerçait sur lui-même lorsqu'il s'agissait du bien public : comme M. Freire avait accusé la réception d'une lettre du 10, il était probable qu'il avait aussi reçu la réponse (écrite avant le 10) à la communication faite par Charmilly; mais, comme il n'en avait pas parlé, sir Moore profita de cette omission pour lui répondre avec autant de convenance que de dignité. « Quant à la lettre qui m'a été remise à
« Toro par M. Stuart, je ne m'y arrête pas : elle est
« du même style que les deux apportées par le co-
« lonel Charmilly. Ma lettre du 6, dont je vous en-
« voie un duplicata, y a suffisamment répondu : ce
« sujet, j'espère, est fini entre nous! »

A Toro, sir John Moore apprit que la Romana se retirait en Galice, quoiqu'il n'ignorât pas que les Anglais s'avançaient et s'exposaient pour le soutenir (1). La Romana, nominalement commandant en chef des armées espagnoles, était à la tête de quelques milliers de misérables soldats; car les Espa-

(1) Papiers de sir John Moore. — Correspondance du colonel Symes.

gnols avaient une adresse merveilleuse pour se trouver sans général lorsqu'ils possédaient une armée, et pour n'avoir aucune armée lorsqu'ils nommaient un général (1). Après la dispersion des troupes de Blake à Reynosa, la Romana rallia environ cinq mille hommes à Renedo, dans la vallée de Cabernigo, et songeait à soutenir le choc des détachemens de l'ennemi sur les frontières des Asturies; mais ce fut vainement : la conduite sordide de la junte de cette province avait entièrement énervé le courage des paysans, et ruiné les ressources de la province. La Romana se plaignait que ses soldats quittaient leurs drapeaux lorsqu'on réprimait leurs excès; on doit même admirer qu'il y en ait qui aient voulu les rejoindre, car, parmi les maux auxquels l'Espagne était en proie, il n'y en avait pas de pires que la vénalité, l'injustice, la corruption des autorités asturiennes (2). Celles-ci, sans rougir, se partageaient ouvertement les subsides de l'Angleterre, et fraudaient non seulement les soldats de leur paie et de leur équipement, mais encore les malheureux paysans du prix de leur travail; augmentant ainsi ce que la pauvreté a d'insupportable, et insultant, par de pompeuses déclarations de leur désintéressement, à la misère qu'ils infligeaient aux habitans. Des Asturies, le marquis conduisit dans Léon les débris de l'armée de Blake, à peu près vers l'époque

(1) Général Leith.

(2) *Appendice*, n^o 13, sect. 5.

à laquelle sir John Moore arriva dans Salamanque. Ainsi que d'autres, il avait été trompé sur la véritable situation des affaires, et se repentait alors d'être revenu en Espagne. (1)

La Romana avait du talent, de la pénétration, des connaissances ; mais la nature ne l'avait pas fait pour un commandement militaire. De faux principes perçaient à travers toutes ses notions de l'art de la guerre ; aucun général ne fut moins capable de conduire une armée ; et il n'était pas exempt non plus de cette jactance si commune à ses compatriotes. Dans ce moment-là, où il n'avait aucune force à opposer à l'ennemi, ses lettres étaient remplies des projets offensifs les plus gigantesques ; et, quoiqu'il eût auparavant approuvé la retraite en Portugal, il était prêt maintenant à conseiller un mouvement en avant, promettant de coopérer avec vingt mille soldats, alors qu'il n'en avait pas le tiers, et encore mal armés et non organisés. Au moment où il faisait cette promesse, il se retirait en Galice ; non pas qu'il voulût tromper : il était tout aussi prêt à avancer qu'à reculer ; mais cette forfanterie est inhérente à la nation, et la Romana était un véritable espagnol.

On dit que Caro avait offert le commandement en chef des armées espagnoles à sir John Moore, et que celui-ci l'avait refusé : rien n'est moins vrai. Caro n'avait pas le pouvoir de faire une telle offre ; et, s'il l'avait eu, il n'y avait pas d'armées à comman-

(1) *Appendice*, n° 13, sect. 7.

der. Ce gentilhomme parut satisfait, ou affecta de l'être, des vues du général anglais, et honteux de la folie de la junte.

Le 18, le quartier-général était à Castro Nuevo. De là, sir John Moore écrivit à la Romana, pour l'informer de son intention de tomber sur Soult, pour lui demander de coopérer avec lui, et, suivant le plan qu'il avait donné lui-même aux ministres, à Londres, de réserver les Asturies pour sa ligne de communication, et de laisser la Galice ouverte aux Anglais.

L'armée était en marche. Baird était à Benevente, Hope à Villapando; la cavalerie nettoyait le pays du côté de Valladolid; elle fit quelques prisonniers dans plusieurs escarmouches. Les Français ne pouvaient tarder à connaître cette marche; et le général anglais faisait avancer rapidement ses colonnes. Le 20, toutes les forces étaient réunies; la cavalerie à Melgar Abaxo et l'infanterie à Majorga, aussi concentrées que le permettait la nécessité de s'abriter dans un pays dépourvu de bois et couvert de neige. Le temps était très rigoureux, les étapes étaient fort longues; mais jamais des soldats plus vigoureux ne se mirent en campagne. Leur discipline était admirable, et il n'y eut que très peu de traînardes: il ne fallait que l'expérience d'une ou deux campagnes pour en faire une armée parfaite.

Leur nombre était peu élevé: nominalement, il était de près de vingt-cinq mille, mais quatre ré-

gimens étaient encore en Portugal ; et sir David Baird en avait laissé trois autres à Lugo et à Astorga. On en avait détaché seize cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et quatre mille cinq cents étaient à l'hôpital (1). Le 19 décembre, le nombre des soldats sous les armes était seulement de dix-neuf mille cinquante-trois pour l'infanterie, de deux mille deux cent soixante-dix-huit chevaux, et de mille trois cent cinquante-huit artilleurs, formant un total de vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-trois hommes, et de soixante pièces de canon : le tout organisé en trois divisions, une réserve, deux légères brigades d'infanterie et une division de cavalerie. Quatre batteries de canon furent attachées à l'infanterie, et deux à la cavalerie ; il y en eut une en réserve.

La Romana, qui avait pu faire avancer quelques hommes, promettait de marcher en deux colonnes par Almanzer et Guarda ; il envoya quelques renseignemens sur la position de l'ennemi. Sir John compta peu sur ceux-ci, lorsqu'il vit que la Romana, sur la foi de la junte, croyait, au 19 décembre, que Madrid tenait encore, et que, lorsque les avant-postes étaient déjà engagés à Sahagun, il proposait une entrevue à Benevente pour arranger le plan d'opérations.

(2) Du côté des Français, le corps de Soult était concentré sur le Carrion. Après les brillans et rapides

(1) *Appendice*, n° 25.

(2) *Journal des opérations*.

succès de ce maréchal à l'ouverture de la campagne, son corps eut ordre de rester sur la défensive jusqu'à ce que les mouvemens sur Tudela et Madrid fussent achevés; les dépêches qui lui ordonnaient de reprendre ses opérations offensives furent interceptées le 12, ainsi que nous l'avons vu; mais Soult fut informé le 16 de la marche de l'armée anglaise. Alors, la division du général Bonnet occupait Barquera de San-Vincente et Potes, sur la Deba, et surveillait quelques Asturiens que Ballesteros avait réunis près de Llanes. Les divisions de Merle et de Mermet étaient sur le Carrion, les dragons de Franceschi à Valladolid, et ceux du général Debelle à Sahagun (1). Le tout formait seize ou dix-sept mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux, dont onze mille hommes et les douze cents chevaux pouvaient seulement, sans découvrir le poste important de Santander, être opposés aux Anglais. Soult, alarmé de cette disparité de forces, fit dire au général Mathieu Dumas (2), commandant à

(1) Journal des opérations.

(2) Napoléon, en portant ses principales forces sur Madrid, ne supposait pas que sir John Moore fût en mesure de rien entreprendre dans le nord et sur la ligne d'opérations de l'armée française; il avait cru suffisant, pour couvrir ses communications, de laisser le corps du maréchal Soult en observation devant le corps de la Romana et les débris de l'armée de Blake; il avait donné ordre à l'aide-major général Mathieu Dumas, resté à Burgos, de diriger successivement et sans le moindre délai sur Ségovie les divisions de l'armée de Junot, à

Burgos, de diriger sur le Carrion toutes les divisions et les détachemens qui passeraient par cette ville, quelle que fût leur destination : l'Empereur approuva cette conduite décisive. Le 21, la division Bonnet restant sur la Deba, celle de Mermet occupa la ville de Carrion. Merle était à Saldaña, et la cavalerie de Franceschi se retira de Valladolid à Riberos de la Cuesca. Debelle resta à Sahagun ; et treize cents dragons, sous le général Lorge, arrivèrent de Burgos à Palencia.

mesure qu'elles arriveraient à Burgos. Le maréchal Soult, mieux informé que ne l'avait été l'Empereur de la force supérieure et des mouvemens de l'ennemi, pénétra le dessein du général Moore, et autorisa le général Dumas à prendre sur lui de changer la direction des divisions de l'armée de Junot, et de les porter sur la route de Valladolid à l'appui de sa gauche. L'auteur a toute raison de considérer ce mouvement comme *décisif* : la vigilance et la prévoyance du maréchal Soult donnèrent à Napoléon le temps de changer ses dispositions ; il ne fallait pas moins que l'autorité d'un tel lieutenant de l'Empereur pour dégager la responsabilité du général Dumas, et le faire agir d'une manière toute contraire aux ordres pressans qu'il venait de recevoir. L'officier chargé des dépêches du maréchal Soult et du général Dumas fit une grande diligence, et arriva à Madrid au moment où l'Empereur passait en revue le corps du maréchal Ney et la garde impériale : Napoléon fit partir sur-le-champ ces troupes ; et, si le passage du Guadarama, plus sévère que ne l'avait été celui du Saint-Bernard et du Splughen, n'avait arrêté l'armée pendant deux jours, l'armée anglaise n'aurait pu vraisemblablement effectuer sa retraite qu'après avoir été presque entourée, et forcée de livrer bataille contre des forces très supérieures. (Note du Traducteur.)

Pendant ce temps, le 15^e et le 10^e de hussards anglais, quittant Melgar Abaxo pendant la nuit, arrivèrent tout près de Sahagun le 21, avant le jour : le 10^e marcha droit à la ville; le 15^e la tourna par la droite, afin de couper l'ennemi. Une patrouille le rencontra, donna l'alarme; et, lorsque lord Paget arriva en arrière du village avec quatre cents du 15^e, il trouva six cents dragons français rangés en ligne. Le 10^e n'étant pas en vue, le 15^e, après quelques mouvemens, chargea l'ennemi, rompit sa ligne, et le poursuivit à quelque distance. Quinze ou vingt hommes tués, deux lieutenans-colonels, onze autres officiers et cent cinquante-quatre hommes faits prisonniers furent le résultat de cette affaire, qui dura environ vingt minutes. Debelle se retira à Santerbas.

L'infanterie anglaise occupa Sahagun, et le quartier-général y fut établi. La Romana resta à Mancilla; et l'on vit qu'il n'y avait aucun secours à attendre de lui. La vérité est que, honteux de montrer la faiblesse et la misère de ses soldats, il se tint à l'écart: après toutes ses promesses, il n'avait pu réunir que six mille hommes. Toutefois, comme de coutume, ses lettres étaient très encourageantes: « *L'armée française, écrivait-il, est excessivement faible; Palafox n'a pas été défait à Tudela; Soult, y compris la division Bonnet, compte à peine neuf mille hommes de toutes armes. Il doit être entouré et détruit avant qu'on ne le secoure.* » Telles étaient les extravagances qu'il débitait.

Les troupes anglaises, ayant marché plus vite que leurs convois, firent halte le 22 et le 23. Soult, dont l'intention était de rester sur la défensive, hâta l'arrivée des renforts venant de Burgos; et, craignant pour sa communication avec Placencia, il abandonna Saldaña le 23, et concentra son infanterie à Carrion. La cavalerie de Dobbie s'avança de nouveau sur Villatilla et Villacuenta; Franceschi resta à Riberos; les dragons du général Lorge occupèrent Paredès; et le général Dumas fit avancer les divisions du 8^e corps, desquelles celle de Laborde était déjà arrivée à Palencia. Celles de Loison et d'Heudelet suivaient à distance de deux jours de marche, mais ces dernières étaient très affaiblies. (1)

Le projet de sir John Moore était de marcher pendant la nuit du 23, de façon à arriver à Carrion le 24, au point du jour; de forcer le pont, de remonter la rivière, et de tomber sur le gros de l'armée ennemie, que ses renseignemens lui faisaient croire toujours à Saldaña. Toutefois, cette attaque n'était qu'un objet secondaire, son attention étant toujours dirigée sur Madrid. Il pouvait battre le corps qui était devant lui; mais la victoire servait à peu de chose, car le 8^e et le 3^e corps étaient trop près pour qu'il continuât à avancer. Toute cette opération était une affaire de temps, une amorce politique pour tenter l'Empereur, qui ne pouvait quitter Madrid sans que ce fût le signal d'une re-

(1) Journal des opérations.

traite inévitable tôt ou tard. Le grand objet que se proposait sir John était d'attirer l'Empereur loin des provinces du Sud; mais il fallait être alerte pour s'interposer entre le lion et sa proie.

Le 23, la Romana donna l'avis que les Français étaient en mouvement du côté de Madrid. Cette nuit-là même, les troupes se dirigeaient sur Carrion, lorsque l'avis de la Romana fut confirmé par les espions du général, qui s'accordaient à dire que l'armée française était en mouvement pour écraser les Anglais. Le 4^e corps s'était arrêté à Talavera, le 3^e à Vittoria; le 8^e se rapprochait pour renforcer le 2^e; et l'Empereur en personne marchait sur la Guadarama. Ainsi, sir John Moore avait atteint les objets principaux qui avaient décidé son mouvement: le siège de Saragosse était retardé; les provinces du Sud respiraient; et il restait maintenant au général anglais à prouver, par une retraite faite à propos, que cette opération, offensive quoique hasardeuse, n'était pas le résultat d'une imprévoyante témérité, ni d'une faiblesse d'esprit, mais l'entreprise hardie d'un grand capitaine agissant sous des circonstances particulières. Comme mesure militaire, son jugement la condamnait; comme mesure politique, il y voyait un avantage douteux, parce que l'Espagne était réellement passive; mais il avait voulu donner aux Espagnols l'occasion de faire un nouvel effort pour leur indépendance. Il l'avait fait; et, s'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas en profiter; si le courage leur manquait, et que leurs mains ne

pussent plus tenir leurs armes, la honte et le dommage étaient leur partage. Le général anglais avait fait assez pour l'honneur, assez pour leur utilité, trop peut-être pour la prudence; mais la folie de l'époque le voulait ainsi. Son armée était sur le penchant de sa ruine; les forces de l'ennemi s'accumulaient d'heure en heure devant elle; le premier signal de la retraite allait attirer toute la masse des Français; l'Empereur menaçait la ligne de communication avec la Galice; et la rapidité de sa marche ne laissait pas de temps pour la réflexion.

Après le premier élan qui lui avait fait franchir et soumettre les provinces du Nord, et planter ses drapeaux sur les rives du Tage, ce monarque avait déployé toutes les ressources de son génie, cherchant à adoucir l'esprit public, et répandant ses bienfaits partout où ses armes avaient excité la terreur. Mais, en même temps, ses aigles victorieuses déployaient leurs ailes, et s'apprétaient à planer sur les provinces méridionales de la Péninsule, avant que d'aller se reposer sur le rocher de Lisbonne.

Madrid était tranquille; Tudela, malgré ses héroïques promesses, n'avait jamais fermé ses portes. Une division du 1^{er} corps occupait cette ville, une autre était dans Ocaña; la cavalerie légère balayait toute la province de la Manche, et même la frontière de l'Andalousie. Le 4^e corps, la cavalerie de Milhau et de Lasalle étaient à Talavera, se disposant à marcher sur Badajoz. Soixante mille hommes furent passés en revue aux portes de Madrid, le 19 :

ils avaient avec eux cent cinquante pièces d'artillerie, et des charrettes portant des vivres pour quinze jours. Trois jours après, ils étaient en marche pour intercepter la retraite de Moore.

L'Empereur fut informé, le 21, du mouvement offensif de ce général : en un instant, les Espagnols, leurs juntes, leurs armées, disparurent de son esprit ; les mouvemens des divers corps furent suspendus ; dix mille hommes restèrent pour contenir la capitale ; et, le 22 au soir, cinquante mille soldats étaient au pied de la Guadarama. Une neige abondante encombrait les défilés de cette Sierra ; et, après douze heures de travail inutile, l'avant-garde était encore du mauvais côté. Le général qui commandait vint dire que le chemin était impraticable ; mais Napoléon le reçut rudement, et ordonna aux colonnes de s'avancer. Le passage fut alors effectué malgré la grêle, la pluie et la neige, qui tombaient avec violence. Le froid et la fatigue furent tels que plusieurs soldats et des animaux de trait moururent pendant les deux jours que dura cette opération.

Excitant lui-même ses troupes de la voix et du geste, l'Empereur arriva le 24 à Villacastin, à cinquante milles de Madrid ; et, le 26, il était à Tordesillas, avec sa garde et les divisions de La Pisse et de Dessolles. Les dragons de La Houssaie étaient le même jour à Valladolid, et le maréchal Ney à Rio-Seco, avec le 6^e corps (1). De Tordesillas, Napoléon

(1) Journal des opérations.

communiqua avec Soult pour l'informer de ces mouvemens, et termina ainsi sa dépêche : « *L'avant-
« garde de la cavalerie est déjà à Benevente. Si les
« Anglais passent cette journée dans leur position,
« ils sont perdus ; si, au contraire, ils vous atta-
« quent avec toutes leurs forces, repliez-vous à un
« jour de marche : plus loin ils iront, tant mieux
« pour nous. S'ils se retirent, serrez-les de près.* » Alors, plein d'espoir, il se hâta d'arriver à Valderas, et apprit avec dépit que, malgré la rapidité de sa marche, il venait douze heures trop tard. Les Anglais avaient traversé l'Esla !

Soult avait déjà commencé ses poursuites lorsque cette dépêche fut écrite, car sir John Moore, connaissant bien sa situation, avait donné des ordres pour la retraite, du moment qu'il apprit que Napoléon avait quitté Madrid. Les gros bagages et les provisions avaient été aussitôt portés à l'arrière-garde ; la réserve, les brigades légères et la cavalerie restèrent à Sahagun ; et cette dernière, poussant des patrouilles jusqu'auprès des lignes de l'ennemi, escarmoucha avec lui dans le dessein de lui dérober la retraite de l'armée anglaise. Le 24, le général Hope, avec deux divisions, se replia par le chemin de Mayorga ; et le général Baird en conduisit une autre par Valence de San-Juan, où se trouve un bac pour traverser l'Esla. Le marquis de la Romana entreprit de garder le pont de Mancilla. Les dragons français, commandés par Lorge, arrivèrent le même jour à Frechilla, et la division Laborde à Paredès.

Le 25, sir John Moore, avec la réserve et les brigades légères, suivit la route de la colonne de Hope sur Valderas. Le 26, Baird passa l'Esla à Valence, et prit poste de l'autre côté; mais ce ne fut pas sans peine, car le bac était très petit, la rivière profondément encaissée. Les troupes sous le commandant en chef approchèrent du pont de Castro Gonzalos le 24, de grand matin. Les provisions et les bagages furent long-temps à passer : un épais brouillard interceptait la vue; et ce fut heureusement pour les Anglais, car les coureurs de la garde impériale infestaient déjà le flanc de la colonne, et avaient enlevé quelques bagages. La rive gauche de l'Esla, étant très élevée, domine entièrement le pont : la seconde brigade légère, sous le général Robert Crawford, fut placée de ce côté avec deux pièces de canon, pour protéger le passage, la cavalerie n'étant pas encore arrivée de Sahagun, et Soult poursuivant les Anglais avec vigueur. Lorsque lord Paget eut dépassé Mayorga, il aperçut un fort détachement de cavalerie qui appartenait au corps de Ney, et qui était posté sur un monticule près de la route. Le terrain, très bas, était rempli de neige et d'eau. Deux escadrons du 10^e s'avancèrent fermement sur l'ennemi, gravirent le monticule, et, malgré la supériorité du nombre et de la position, le battirent, lui tuèrent vingt hommes, et firent cent prisonniers. C'était une action hardie et courageuse; mais, depuis douze jours, la cavalerie était engagée constamment, et avec tant de bonheur et de bravoure que plus de

cinq cents prisonniers étaient tombés dans ses mains. Les chefs étaient excellens, et la confiance des cavaliers n'avait pas de bornes. De Mayorga, lord Paget se rendit à Benevente; mais le judicieux duc de Dalmatie dirigea sa marche sur Astorga par le chemin de Mancilla. La Romana laissa trois mille hommes et deux pièces d'artillerie pour défendre le pont de cette ville, et se replia sur Léon. (1)

Cette marche périlleuse avait rétabli les communications de sir John Moore avec Astorga, et trompé jusque-là l'Empereur; toutefois, la position de ce premier n'était ni sûre ni même tenable. Benevente, ville riche et ouverte, remarquable par un petit palais mauresque renfermant une belle collection d'armures anciennes, est située dans une plaine, qui, s'étendant des montagnes de la Galice jusqu'aux environs de Burgos, paraît être sans limites. Elle est bordée sur la gauche par les montagnes qui sont près de la ville de Léon, laquelle est entourée de murailles, et en état de résister à un coup de main. La rivière Esla coule à travers la plaine, et passe à quatre milles environ devant Benevente. Le pont de Castro Gonzalos était la clef de cette ville; mais, ainsi que nous l'avons fait observer, la rive droite de l'Esla était complètement dominée par celle de gauche, et il y avait plusieurs endroits guéables. A dix-huit milles au-dessus, à Valence de San-Juan, le chemin le plus court de

(1) Journal des opérations.

Mayorga à Astorga traverse la rivière par un bac ; et, à Mancilla, le passage, défendu seulement par des Espagnols, était en quelque façon ouvert au maréchal Soult, car la Romana n'avait pas détruit les arches du pont. Sir John Moore ne voulut pas rester dans une position aussi exposée aux attaques de l'ennemi plus de temps qu'il n'en fallait pour enlever les magasins établis à Benevente, et pour protéger la marche de ses convois. Le chemin d'Astorga par Léon étant beaucoup plus court que par Benevente, sir Moore écrivit à la Romana de rester dans Léon aussi long-temps qu'il le pourrait ; et, apprenant que l'intention du général espagnol était de se replier sur la Galice, il lui réitérait la demande de laisser le chemin ouvert à l'armée anglaise. La Romana consentit à tout, et comme il avait, lui, un grand nombre de soldats, misérables il est vrai ; que la ville de Léon est entourée de murs, et que la plupart des habitans étaient même empressés de combattre, elle pouvait faire une vigoureuse résistance. Sir John Moore espérait qu'il en serait ainsi, et donna l'ordre de faire sauter le pont de Castro Gonzalos aussitôt que ses traînards et les bagages auraient passé.

A cette époque, le mauvais exemple donné par les officiers supérieurs, de censurer la conduite du général en chef, avait entraîné jusqu'aux derniers officiers de l'armée. Plusieurs négligeaient leur devoir ; la retraite déplaisait au plus grand nombre ; la saison était d'une rigueur extrême ; l'armée peu

expérimentée; la bonne discipline des troupes ne tarda pas à céder à toutes ces influences. De coupables excès avaient été commis à Valderas : le général donna des ordres très sévères pour en punir les auteurs, reprochant avec raison aux soldats leur mauvaise conduite, et faisant un appel à leur honneur et à celui des officiers, pour que de pareilles fautes ne se reproduisissent plus.

Dans la nuit du 26, les chasseurs de la garde impériale s'avancèrent jusqu'au pont de Castro Gonzalos, et enlevèrent quelques femmes et des bagages. On vit alors un exemple remarquable de courage et de discipline. John Walton, natif du midi de l'Irlande, et l'anglais Richard Jackson, étaient postés dans la plaine, au-delà du pont, et sur une partie de la route qui creuse beaucoup; ils étaient éloignés de leur piquet. Si l'ennemi approchait, l'un d'eux devait faire feu, gravir en courant le terrain montueux sur lequel le piquet était placé, et l'avertir du nombre de l'ennemi; l'autre devait rester à son poste. Un peloton de cavalerie escortait une charrette de foin qui venait d'être volée; apercevant ces sentinelles, il tomba dessus afin de surprendre le poste. Jackson fit feu, reçut à l'instant douze ou quatorze blessures; et, pouvant à peine se soutenir, il n'en donna pas moins le signal. Walton, aussi résolu et plus heureux, se défendit avec sa baïonnette, blessa plusieurs des assaillans, qui se retirèrent sans qu'il eût reçu aucune blessure, quoique son shakos, son havresac, son ceinturon et son

fusil, fussent entamés en plus de vingt endroits; sa baïonnette était recourbée en deux, son fusil couvert de sang et denté comme une scie. Jackson échappa à la mort par la retraite du peloton, et parvint à guérir de ses blessures.

Le 27, la cavalerie et les traînards ayant tous passé la rivière, le général Crawford fit commencer à détruire le pont. La pluie et la neige tombaient par torrens. Une partie des troupes travaillait au pont, tandis que l'autre, postée sur les hauteurs de la rive gauche, épiait l'ennemi, dont on voyait déjà les coureurs se répandre dans la plaine. A dix heures du soir, un fort parti, escortant quelques fourgons, s'efforça de dépasser les piquets, et d'atteindre le pont; n'y pouvant réussir, quelques uns descendirent de cheval, et, s'étendant à droite et à gauche, firent un feu de tirailleurs, tandis que les autres restèrent prêts à charger, si la position des troupes anglaises, position qu'ils espéraient vérifier par ce moyen, leur en offrait l'occasion : l'événement ne répondit pas à leur attente. Cet empressement à interrompre le travail décida le général Crawford à détruire seulement deux arches du pont, et à faire sauter l'arc-boutant; mais la maçonnerie était si solidement faite, et si difficile à percer, que ce ne fut que le 28, à minuit, que tous les préparatifs furent achevés. Les troupes descendirent alors des hauteurs de la rive gauche, et passant, dans le plus profond silence, sur les planches mises en travers des arches rompues, arrivèrent sans perte de l'autre côté. Ce

fut même une grande faveur de la fortune, car la nuit était sombre et orageuse ; la rivière se gonflait avec bruit, menaçait de renverser ce pont si fragile ; et l'ennemi était là tout auprès. Il eût été impossible, dans cette situation embarrassante, de résister à une attaque : heureusement, la retraite ne fut point aperçue. La mine ayant bien réussi, Crawford marcha sur Benevente, où la cavalerie et la réserve étaient restées.

Plusieurs milliers de fantassins dormaient dans les longues galeries d'un immense couvent bâti autour d'une des places de Benevente ; les corridors inférieurs étaient remplis de chevaux, si serrés l'un près de l'autre qu'il était impossible à un homme d'y passer ; il n'y avait qu'une seule entrée. Deux officiers qui revenaient du pont, désirant mettre leurs hommes à l'abri, entrèrent dans le couvent, et virent avec horreur un immense volet tout en feu, les flammes gagnant déjà les solives du plancher supérieur, et menaçant d'embraser la litière des chevaux, et de les consumer avec six mille hommes. Un des officiers du 43^e régiment (1), homme d'une grande activité, de beaucoup de force et de présence d'esprit, fit signe à ses camarades de garder le silence, et, sautant sur le cheval le plus près, courut sur le

(1) Le capitaine Lloyd était doué de talens plus qu'ordinaires : son caractère d'homme de guerre a été justement dépeint dans un petit et excellent ouvrage intitulé *Vie d'un sergent*.

dos de tous les autres, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au volet enflammé : alors, l'arrachant avec force de ses gonds, il le jeta hors de la fenêtre; revenant ensuite tranquillement, il éveilla quelques soldats, et débarassa un peu le passage sans causer aucune alarme : ce qui eût été en pareil cas aussi dangereux que les flammes.

L'armée prit deux jours de repos à Benevente ; on fut obligé de détruire la plus grande partie des magasins à cause de l'impossibilité de les emporter. Les troupes étaient privées de tous moyens de transport depuis le commencement de la campagne; le général n'avait pas d'argent pour s'en procurer; la mauvaise volonté des Espagnols et la fourberie des juntes ajoutaient encore à ces difficultés. Le 28, les divisions de Hope et de Fraser marchèrent sur Labaneza, et le 29 sur Astorga, où la division Baird vint les rejoindre de Valence San-Juan. Le même jour, la réserve et la brigade de Crawford quittèrent Benevente ; mais la cavalerie resta dans la ville, et envoya des partis observer les gués de l'Esla. Peu après le point du jour, le général Lefebvre-Desnouettes, n'apercevant que quelques postes de cavalerie dans la plaine, en conclut assez précipitamment que rien ne les soutenait; et, passant l'Esla à l'un des gués un peu au-dessus du pont, il s'avança avec six cents chevaux de la garde impériale. Les piquets se retirèrent d'abord en combattant; mais, ayant été joints par le 3^e de chasseurs allemands, ils chargèrent avec quelque avantage les

premiers escadrons français. Dans ce moment, la plaine était couverte de traînards et de mulets chargés d'une foule de gens qui suivaient l'armée. La ville était pleine de tumulte : on voyait les piquets et les vedettes galoper à droite et à gauche; les Français s'avançaient hardiment; et tout annonçait que l'armée ennemie était arrivée, et passait la rivière. Lord Paget ordonna au 10^e de hussards de se former en ligne à l'extrémité de la ville, où ils étaient protégés par quelques maisons : il désirait attirer l'ennemi, dont il avait tout d'un coup vu la véritable position avant qu'il n'attaquât. Tout fut prêt en une demi-heure, et il donna le signal : le 10^e de hussards galopa en avant, les piquets déjà engagés resserrèrent leurs rangs, et tous chargèrent à la fois. En un instant, la scène changea : on vit l'ennemi fuir à toute bride vers la rivière, et les Anglais le poursuivre de près. Les escadrons français se plongèrent dans les flots sans rompre leurs rangs, et gagnèrent la rive opposée, où, en soldats expérimentés, ils firent volte-face, et parurent disposés à revenir à la charge une seconde fois. Une batterie de deux pièces de canon, dirigée contre eux, décida leur retraite. Les Anglais, en les poursuivant dans la plaine, virent un officier se séparer de la troupe, et se diriger vers une autre partie de la rivière; ayant refusé de se rendre, il reçut un coup de sabre sur la tête, et fut fait prisonnier : c'était le général Lefebvre.

Quoique la cavalerie de la garde impériale fût moins nombreuse que les Anglais vers la fin, elle

était très supérieure dans le commencement de cette action, où chacun des deux partis se distingua. Les Anglais eurent cinquante hommes tués ou blessés; les Français laissèrent cinquante-quatre hommes sur le champ de bataille, et soixante-dix prisonniers, outre leur général et quelques officiers (1). Suivant le baron Larrey, soixante-dix autres blessés s'échappèrent, ce qui porte la perte à plus de deux cents excellens soldats. Lord Paget conserva ses postes sur l'Esla, en entretenant le feu de ses batteries jusque dans la soirée; et il se retira ensuite à La Baneza.

Pendant que tout ceci avait lieu, Napoléon arrivait à Valderas, Ney à Villaton, et La Pisse à Toro. Les troupes étaient excédées de fatigue, et cependant l'Empereur les fit encore avancer. Le duc de Dalmatie, disait-il, intercepterait à Astorga la marche des Anglais; et les efforts du soldat seraient enfin récompensés. Le pont de Castro Gonzalos avait été si bien détruit qu'il fallut vingt-quatre heures pour le réparer; et il n'y avait plus d'endroits guéables. Ce n'est que le 30 que Bessières put traverser l'Esla, dépasser Benevente, et se diriger avec neuf mille chevaux sur La Baneza (2). Le même jour, Franceschi força le pont de Mancilla de las Mulas, pour lequel une seule charge de sa cavalerie légère suffit; il prit l'artillerie et la moitié de la division, laissée par la

(1) Campagnes chirurgicales.

(2) Bulletin.

Romana pour défendre le pont. Celui-ci abandonna aussitôt Léon et plusieurs magasins (1). Le 31, le duc de Dalmatie entra dans cette ville sans tirer un coup de fusil ; le duc d'Istrie, avec sa cavalerie, prit possession de La Baneza ; et les avant-postes furent poussés, d'un côté, jusqu'au Puente d'Orvigo, et de l'autre au Puente de Valembre.

L'avant-garde de l'armée anglaise était encore dans Astorga, le quartier-général y étant arrivé le jour précédent ; depuis un mois, sir David Baird y avait préparé de grandes provisions. Comme on n'y avait pas de voitures de transport, on devait prendre ce qui était nécessaire aux besoins urgens de l'armée, et détruire le reste ; mais la Romana, qui n'avait voulu défendre ni Léon ni Mancilla, avait, contrairement à sa parole, occupé Astorga avec son armée fugitive ; de sorte que, lorsque les Anglais y entrèrent, il y eut un tel tumulte et une telle confusion qu'on ne put faire exécuter aucun ordre du général, donner aucune distribution, ni détruire les magasins. Ce désordre fut très préjudiciable à la discipline des troupes, discipline que les soins assidus du général avaient en partie rétablie. Les ressources sur lesquelles il avait compté pour refaire ses troupes leur devinrent nuisibles, et contribuèrent à les rendre malades au lieu de les nourrir ; il eut, de plus, le déplaisir d'entendre la Romana, cause principale de cette insubordination, proposer (avec une armée

(1) Journal des opérations. M. S.

hors d'état de résister à mille hommes de troupes légères) des opérations offensives, en comparaison desquelles les visions de Don Quichotte paraissent sages.

Le 31, les brigades légères se séparèrent de l'armée à Bonillas, et se dirigèrent par des chemins de traverse sur Orense et Vigo : on les avait détachées pour soulager l'administration de l'armée, et pour couvrir les flancs des troupes. Les divisions de Frazer et de Hope entrèrent dans Villa-Franca ; celle de Baird était à Bembibre. La réserve et le quartier-général firent halte à Cambarros, village à six milles d'Astorga ; la cavalerie s'y étant repliée dans la nuit, la réserve marcha sur Bembibre.

Le marquis de la Romana, après avoir fait tant de mal en traversant la ligne de marche, laissa son infanterie marcher où bon lui semblerait, et se retira avec ses chevaux et son artillerie dans la vallée du Mincio.

Le 1^{er} janvier, l'Empereur prit possession d'Astorga. Soixante-dix mille fantassins, dix mille chevaux et deux cents pièces de canon, y furent réunis après plusieurs jours de marche continuelle. La concentration de cette force imposante, preuve de la puissance et de l'énergie du monarque français, attestait aussi le génie du général anglais, qui, avec une poignée de soldats, avait trouvé le moyen d'arrêter la course du vainqueur, et de l'attirer, lui et l'élite de son armée, sur un point éloigné et peu important, au moment où le Portugal et les plus belles provinces de l'Espagne se courbaient sous

l'effort de sa main. On ne peut disconvenir que sir John Moore n'ait secouru l'Espagne dans un moment où elle était à toute extrémité, et n'ait arrêté le coup qui devait l'accabler; car, dans les provinces du Sud, quels étaient les troupes, les préparatifs, le courage, la capacité, susceptibles, même pour un seul instant, de résister aux progrès de l'homme qui, en dix jours et au milieu des rigueurs de l'hiver, avait franchi le sommet neigeux du Carpentinos, traversé deux cents milles d'un pays hostile, et transporté cinquante mille hommes de Madrid à Astorga, en beaucoup moins de temps qu'il n'en aurait fallu à une voiture espagnole, attelée de coursiers vigoureux, pour parcourir la même distance?

Cette marche surprenante devenait inutile par la célérité de sir John Moore; mais, si Napoléon n'avait pu réussir à détruire l'armée anglaise, il voulait la chasser de la Péninsule. Rappelé en France par la nouvelle que l'orage qui depuis long-temps grondait du côté de l'Autriche était maintenant prêt à éclater, il fixa ses regards sur le duc de Dalmatie pour qu'il réalisât ce projet. Il ajouta aux troupes que ce maréchal commandait déjà trois divisions de cavalerie et trois d'infanterie. De ces dernières, les deux sous les généraux Loison et Heudelet étaient encore à plusieurs jours de marche, et celle du général Bonnet restait dans Montagna Santander; de sorte que le nombre de soldats sous les armes que le duc de Dalmatie conduisit

immédiatement à la poursuite des Anglais était d'environ vingt-cinq mille hommes, dont quatre mille de cavalerie (1) et cinquante-quatre pièces d'artillerie. Les divisions Loison et Heudelet firent des marches forcées pour venir le rejoindre; et il était soutenu par le maréchal Ney avec le 6^e corps, moins la troisième division, mais fort encore de seize mille hommes sous les armes (l'élite de l'armée), et de trente-sept pièces d'artillerie. Ainsi, en y comprenant les divisions Laborde, Heudelet et Loison, près de soixante mille hommes et quatre-vingt-onze pièces de canon étaient sur les traces de l'armée anglaise.

L'Empereur revint à Valladolid, où il reçut les adresses des notables et des députés de Madrid et des grandes villes, et chercha, par des promesses et quelques bienfaits, à gagner l'opinion publique. Il nomma Joseph son lieutenant-général, alloua à chaque corps d'armée une province séparée, et renvoya la garde impériale en France. Il partit trois jours après, sans avoir presque d'escorte, mais avec une rapidité qui déjoua les desseins que les Espagnols, suivant quelques auteurs, avaient formés contre sa personne.

(1) Les dragons de Lorges.....	1,400
Ceux de La Houssaye.....	1,450
La cavalerie légère de Franceschi.....	1,350

Total..... 4,200

CHAPITRE V.

Sir John Moore se retire sur Vigo, et y est secrètement poursuivi. — Scène déplorable à Bembibre. — Désordres à Calcabellos. — Mort du général Colbert. — Marche sur Nogalès. — Changemens opérés à la ligne de retraite de Vigo à la Corogne. — Habile passage du pont de Constantino. — Escarmouche à cet endroit. — L'armée fait halte à Lugo. — Sir John Moore offre bataille ; on ne l'accepte point. — Il fait une marche forcée sur Betanzos, perd beaucoup de trainards, rallie son armée, et atteint la Corogne. — L'armée prend position. — Explosion de deux caissons considérables chargés de poudre. — La flotte arrive dans le port, et l'armée commence à s'embarquer. — Bataille de la Corogne. — Mort de sir John Moore. — Caractère de ce général.

LE duc de Dalmatie, l'un des plus habiles généraux français, commença la poursuite de l'armée anglaise avec une vigueur qui témoignait son désir de terminer la campagne d'une manière aussi brillante qu'il l'avait ouverte à Gamonal.

Le gros de ses troupes suivit la route de Foncevado et de Ponteferrada ; une seconde colonne prit le chemin de Cambarros et Bembibre ; et le général Franceschi, avec la cavalerie légère, entra dans la vallée de la Syl, remonta le cours de la rivière, et tourna la position de Villa-Franca del Bierzo (1). Ainsi, quoique sir John Moore eût renversé deux fois les combinaisons de l'Empereur, il était pressé

(1) Journal des opérations. M. S.

dans sa retraite avec une impétuosité qui semblait s'accroître à chaque instant. La séparation de ses brigades légères, mesure qu'il avait adoptée d'après l'avis de son état-major, affaiblissait l'armée de trois mille hommes; il avait encore, il est vrai, dix-neuf mille hommes de toutes armes, braves pendant l'action, infatigables pendant la marche, mais peu subordonnés depuis les désordres de Valderas et d'Astorga, les efforts du général pour rétablir une exacte discipline étant légèrement secondés par quelques officiers, et négligés par d'autres avec une coupable légèreté.

Il ne restait pas d'autre choix que la retraite : l'étonnante rapidité avec laquelle l'Empereur avait amené des multitudes de soldats et poussé l'armée anglaise en Galice n'avait pas permis de profiter de la force naturelle du pays. Les ressources étaient faibles, même pour une armée en quartiers d'hiver; et il n'y en avait aucune qui permît de tenir la campagne dans cette saison de l'année. Toutes les bêtes de somme qu'on avait pu se procurer suffisaient à peine pour transporter assez de munitions pour deux combats; tandis que les Français, maîtres par leur puissante cavalerie des riches plaines de la Castille, pouvaient avoir formé des magasins dans Astorga et Léon, qui les auraient tenus dans l'abondance pendant que les Anglais seraient morts de faim.

Avant de quitter Salamanque, sir John Moore, prévoyant que son mouvement devait amener tôt

ou tard une défaite, avait envoyé des officiers pour examiner les chemins de la Galice et les ports qui offraient l'embarcation la plus facile (1). Il avait constamment réglé ses mesures, tant sur les rapports que ces officiers envoyaient chaque jour que sur l'état des magasins établis par ses ordres. Nous avons vu que des circonstances imprévues et le manque de transport n'avaient donné aux magasins d'Astorga, de Benevente et de La Banesa, d'autre utilité que celle du moment (2). Une partie de ces magasins tomba dans les mains de l'ennemi, et lui donna quelque sujet de triomphe; mais ceux de Villa-Franca et de Lugo ne contenaient que pour quinze jours de vivres; et on n'avait pu en former que quelques petits sur la ligne d'Orense et de Vigo.

Il n'y avait pas plus de quinze jours que sir John Moore avait quitté Salamanque, et déjà les foudres de la guerre, attirées loin du Sud, frappaient avec violence les rochers de la Galice. Dix-neuf mille hommes de troupes anglaises, postées sur un terrain avantageux, auraient pu offrir le combat à des nombres supérieurs; mais où était la nécessité de se mesurer avec un ennemi qui disposait en Espagne de trois cent mille hommes (3)? Le courage ne pouvait rien obtenir; mais, du moins, par une prompte retraite, le général atteignait ses vaisseaux sans être

(1) *Appendice*, n° 13, sections 2 et 8.

(2) Papiers de sir John Moore.

(3) *Appendice*, n° 28.

entamé; et, transportant son armée du coin obscur où elle était acculée dans les provinces du Sud, il y établissait une bonne base d'opérations, et recommençait la guerre sous des circonstances favorables. C'était par cette combinaison d'une flotte et d'une armée que l'on pouvait le mieux secourir l'Espagne et que la force de l'Angleterre devenait le plus formidable. Quelques jours de navigation eussent porté les Anglais dans Cadix, tandis que six semaines de marches continuelles n'auraient pas amené les Français de la Galice sur ce point. Les provinces du Sud avaient à peine aperçu l'ennemi; elles étaient riches et fertiles, et c'était là aussi que se trouvait le siège du gouvernement: ce raisonnement décida sir John à se rendre sur la côte, et à s'embarquer avec le moins de délais et de pertes qu'il lui serait possible. Vigo, la Corogne, le Ferrol, étaient les ports principaux. Les rapports des officiers du génie pouvaient seuls décider de leurs avantages relatifs, et on ne les avait pas encore reçus, tant la crise des affaires avait été précipitée. Comme ces rapports n'arrivèrent pas tous à la fois, la ligne de retraite subit nécessairement plusieurs changemens.

Lorsque le duc de Dalmatie prit le commandement de l'armée qui devait poursuivre les Anglais, les divisions de Hope et de Fraser étaient, ainsi que nous l'avons dit, à Villa-Franca, celle de Baird à Bembibre, et la réserve et la cavalerie à Cambarros, à six milles d'Astorga. Derrière Cambarros, les mon-

tagnes de la Galice s'élèvent brusquement; mais on ne pouvait y prendre position, parce qu'après le premier escarpement, comme au village de Rodrigatos, le terrain baisse continuellement jusqu'à Calcabellos, petite ville à quatre milles de Villa-Franca; et l'ancien chemin de Foncevadon et de Ponteferrada, qui tourne toute la ligne, était couvert des colonnes de l'ennemi⁽¹⁾. La réserve et la cavalerie marchèrent sur Bembibre pendant la nuit; lorsqu'elles furent arrivées, la division Baird se dirigea sur Villa-Franca; mais les immenses celliers de Bembibre avaient offert de telles tentations que plusieurs centaines de soldats ivres restèrent en arrière. Une multitude de ceux de la Romana se mêlèrent à cette masse de maraudeurs, d'hommes ivres, de muletiers, de femmes et d'enfans, qui encombraient les maisons. Le temps était horrible; et, malgré tous les soins de sir John Moore, lorsque la réserve se mit en marche le lendemain matin, le nombre de ces malheureux n'avait pas diminué. Le général laissa quelques troupes pour les protéger, et se dirigea sur Calcabellos; mais à peine la réserve était-elle hors du village que l'on vit paraître un détachement de cavalerie française. En un moment, le chemin fut couvert de ces misérables traînants, dont la plupart avaient perdu l'usage de leur raison: ils se portaient en foule derrière les troupes, les

(1) *Appendice*, n^o 13, sect. 2. — Rapport du colonel Carmichael Smith.

uns poussant des cris de détresse, les autres jurant et faisant des gestes grossiers, plusieurs jetant leurs armes, tant ils étaient dominés par la crainte; et d'autres, plus ivres encore, insensibles au danger et à la honte de leur état, faisaient partir leurs armes. La cavalerie ennemie, apercevant ce désordre, s'avança au galop à travers cette multitude, sabrant à droite et à gauche, et s'approcha si près des colonnes que l'infanterie dut s'arrêter pour réprimer son audace.

La réserve prit position à Calcabellos; le général en chef alla jusqu'à Villa-Franca. Les premières divisions avaient commis de grands excès dans cette ville : les magasins avaient été pillés, les boulangers chassés des fours à pain, les celliers forcés; on avait empêché que les intendans ne fissent des distributions régulières; les maisons avaient été enfoncées, et la scandaleuse insubordination du soldat prouva une coupable négligence de la part des officiers à faire observer la discipline. Sir John Moore arrêta aussitôt ce désordre, fit fusiller un soldat surpris à piller un des magasins, donna des ordres très sévères pour empêcher qu'une conduite inexcusable se renouvelât, et revint auprès de sa réserve à Calcabellos.

La Guia, torrent très rapide dans cette saison de l'année, coule à travers cette ville; un pont de pierre est construit dessus. Du côté de Villa-Franca, un escarpement couvert de vignes et de murs en pierre était occupé par deux mille cinq cents hommes d'infanterie et six pièces de canon. Quatre cents rifle-

men du 95^e, et le même nombre environ de chevaux, étaient postés sur une montagne à deux milles au-delà de cette rivière, pour surveiller les deux routes de Bembibre et de Foncevadon. Le 3 janvier, un peu après midi, le général Colbert s'approcha de cette montagne avec six ou huit escadrons; mais, voyant que le terrain derrière Calcabellos était fortement occupé, il demanda des renforts. Le maréchal Soult, ne croyant pas que les Anglais voulussent soutenir le choc, envoya l'ordre au général Colbert de les charger sans délai : celui-ci obéit avec impétuosité. Par une de ces erreurs si fréquentes à la guerre, la cavalerie anglaise crut qu'une force bien plus considérable fondait sur elle, et elle se replia en toute hâte sur Calcabellos. Les riflemen, qui, suivant leurs ordres, s'étaient retirés dès qu'ils avaient aperçu les Français, passaient le pont, quand une foule d'officiers d'état-major, la cavalerie, et l'ennemi qui les poursuivait, arrivèrent ne formant qu'une seule masse. Dans cette confusion, trente ou quarante hommes furent fait prisonniers, et Colbert, traversant la rivière, les poursuivit sur le chemin. Le reste des riflemen se jeta dans les vignes, et laissa approcher l'ennemi à portée de fusil; faisant alors un feu meurtrier, la plus grande partie des cavaliers furent tués, ainsi que le général Colbert. Sa belle figure, son air martial, sa voix, sa noble attitude, et par-dessus tout son audace valeureuse, avaient excité l'admiration des Anglais; et un sentiment de regret prévalut lorsque ce brave officier tomba frappé d'un coup mortel.

Les voltigeurs français traversèrent alors la Guia; une partie du 52^e anglais descendit de la partie supérieure de la montagne pour soutenir les riflemen; et une assez rude escarmouche s'engagea, dans laquelle deux ou trois cents hommes furent tués ou blessés des deux côtés. Vers le soir, la division d'infanterie de Merlin parut sur les montagnes en avant de la ville, et fit une démonstration de vouloir passer la Guia, en face de la gauche de la position des Anglais : l'artillerie de ceux-ci l'en empêcha, et la nuit fit cesser le combat.

De Villa-Franca à Lugo, le chemin est âpre et difficile. Pendant la nuit, les patrouilles françaises donnèrent dans les piquets de riflemen, et blessèrent quelques hommes; mais elles furent repoussées sans pouvoir découvrir si les troupes anglaises avaient abandonné leur position.

La réserve atteignit, dans la matinée du 5, Herrerias, situé à une distance de dix-huit milles. La division Baird était à Nogalès, celle de Hope et de Frager près de Lugo. A Herrerias, sir John Moore, qui avait constamment dirigé les mouvemens de l'arrière-garde, reçut les rapports que ses ingénieurs lui envoyaient sur la bonté des ports. Il paraît que Vigo, outre son éloignement, n'offrait aucune position pour protéger l'embarcation, mais que la Corogne et Batanzos avaient cet avantage : cette connaissance fit renoncer sir John Moore à sa première intention de se rendre à Vigo, et lui fit regretter l'absence de sa brigade légère. Les transports eurent

ordre de revenir de Vigo sur la Corogne; en même temps, le général fit dire à la première division de s'arrêter à Lugo : il voulait rallier et discipliner son armée dans cette ville, et y offrir le combat si l'ennemi était disposé à l'accepter.

Ces ordres furent portés à sir David Baird par un des aides-de-camp du commandant en chef; mais sir David fit expédier ces dépêches par un dragon qui s'enivra, et les perdit. Cette blâmable irrégularité causa la ruine des troupes de Fraser : au lieu de rester deux jours à Lugo, ce général continua sa marche pénible vers Saint-Jean de Compostelle, et revint ensuite fatigué et sans vivres, ayant perdu dans ce pèlerinage plus de quatre cents traîneurs. Le 4, la réserve atteignit Nogalès, après avoir gagné, sur une marche forcée de trente-six milles, douze heures d'avance sur l'ennemi. Elle rencontra, à l'entrée du village, un convoi d'habits, de chaussures et de munitions anglaises destiné à l'armée de la Romana, mais qui était dirigé vers l'ennemi : circonstance qui prouve de quelle manière les Espagnols conduisaient les affaires publiques. Les ingénieurs oublièrent de détruire le pont de Nogalès; chose peu importante il est vrai, car la rivière était guéable au-dessus et au-dessous; et de plus, le général désirait, à moins d'un très grand avantage, de ne pas nuire aux communications d'un pays qu'il ne pouvait servir. Les ponts étaient le plus ordinairement très solidement construits et plus faciles à réparer qu'à détruire.

A cette époque de la retraite, on vit le chemin couvert de traînards et de bagages. Les paysans, quoique armés, ne maltraitaient pas les Français ; mais, craignant également les deux partis, ils emportaient leurs bestiaux et leurs effets dans les montagnes de chaque côté de la ligne de marche. Les maraudeurs parvenaient quelquefois à les y découvrir, et quelques uns furent tués par les Espagnols : juste punition d'avoir quitté leurs drapeaux. Dans les circonstances les plus favorables, ce qui se passe tout-à-fait sur les derrières d'une retraite offre des scènes déplorables : aussi vit-on sur le chemin, près de Nogalès, les traînards de l'armée périr de froid et de faim. Les soldats, sans souliers, harassés et affaiblis par leurs débauches à Bembibre et à Villa-Franca, se laissaient tomber par centaines. Les fourgons brisés, les animaux expirans, la désolation des femmes et des enfans luttant contre leurs fatigues, ou y succombant dans la neige, complétaient le tableau de la guerre, laquelle, comme Janus, a deux aspects différens.

Vers le soir, les Français regagnèrent l'avance qu'ils avaient perdue, et dépassèrent Nogalès, en maltraitant l'arrière-garde par une escarmouche continue. Ce fut là que vingt-cinq mille louis en dollars furent abandonnés. On avait gardé cette petite somme au quartier-général pour satisfaire aux besoins imprévus : les bœufs, qui traînaient les fourgons, ne pouvant plus avancer, sir John Moore, qui n'aurait pu sauver l'argent qu'en engageant un combat inégal, fit rouler du haut en bas de la mon-

tagne cette somme, dont une partie fut ramassée par l'ennemi, une autre par les paysans galiciens. (1)

Le même jour, le général Franceschi, qui, après avoir tourné Villa-Franca, et nettoyé avec sa cavalerie la vallée de la Syl, avait remonté le cours du Minho, rentra dans la ligne de marche à Becerea, et rejoignit l'armée française (2). Vers le soir, la réserve de sir John Moore arriva près de Constantino;

(1) Nous savons que les comptes rendus devant le Parlement en 1809 portent cette somme à 60,000 livres sterling, et la perte essuyée pendant toute la campagne, à près de 77,000; mais il est plus aisé de faire entrer un total dans un exposé de finances que d'en donner les détails avec exactitude. Les agens qui disposaient de l'argent agissaient sans contrôle, ainsi que les agens militaires; et toutes les pertes étaient portées comme argent abandonné. Les renseignemens que nous ont fournis des officiers prêts à les affirmer de nouveau prouvent que l'on n'abandonna d'argent qu'à Nogalès, et encore ne fut-ce qu'une somme de 25,000 livres sterling. Lorsque l'on ordonna de les faire rouler sur le versant de la montagne, deux pièces de canon et un bataillon d'infanterie étaient occupés en ce moment même à les défendre contre l'ennemi. Quelqu'un de ceux qui gardaient le trésor s'écria : « C'est de l'argent ! » Les balles et les boulets en sont aussi, répondit le général.

L'anecdote suivante montrera comment de tels accidens peuvent arriver à la guerre. Un officier avait le soin des fourgons qui renfermaient ces 25,000 l.; en passant dans un village, un lieutenant du 4^e régiment remarquant que les bœufs qui les traînaient étaient épuisés, indiqua où l'on en pouvait prendre d'autres; mais l'officier négligea de le faire, soit par ignorance, soit par négligence, et continua sa marche.

(2) Journal des opérations. M. S.

les Français la suivaient de si près qu'on craignit qu'ils ne s'emparassent d'une colline attenant au pont, et ne fissent essuyer de grandes pertes aux Anglais, pendant qu'ils défileraient. Sir John Moore envoya l'artillerie et les riflemen prendre possession de la colline; le reste de la réserve, étant ainsi protégé, passa précipitamment la rivière, sans avoir été aperçu par l'ennemi, qui montrait rarement de la prudence, et ignorait, cette fois, que le pont fût si près. L'artillerie et les riflemen descendirent au grand trot; et lorsque les Français, s'apercevant de leur méprise, vinrent pour les charger, le passage était effectué, et une bonne ligne de bataille formée de l'autre côté du pont. Le combat s'engagea; mais, quoique les assaillans fussent constamment renforcés par les colonnes qui avançaient sur ce point, le général Paget ne maintint sa position avec deux régimens que jusqu'à minuit, et se retira ensuite à Lugo : l'armée entière était concentrée devant cette ville. On aperçut, le 6, quelque cavalerie; l'infanterie ne se montra pas.

Le 7, l'ordre du jour contient de sévères mais justes réprimandes sur l'indiscipline des officiers et des soldats, et sur l'intention qu'avait le général d'offrir le combat. On a bien raison de dire que l'on peut trouver à glaner dans la retraite d'une armée anglaise, mais jamais à moissonner; quelle que soit leur misère, les soldats sont toujours bien tenus pour la revue et prêts à combattre. A peine cet ordre fut-il connu que la ligne de bataille, qui était fort éclaircie au-

paravant, se trouva remplie d'hommes vigoureux, pleins de confiance et de valeur. Quinze cents étaient tombés sous le fer de l'ennemi ou sous le poids des fatigues; mais, comme les trois bataillons laissés par sir David Baird lors de son mouvement sur Astorga avaient rejoint l'armée entre Villa-Franca et Lugo, il y avait encore dix-neuf mille hommes sous les armes lorsque les colonnes françaises s'avancèrent. La droite de la position anglaise occupait un terrain presque plat, dont une partie était protégée par un pli du Minho. Le centre était placé dans un lieu planté de vignes, et coupé par de petits murs en pierre. La gauche, qui était quelque peu en arrière, s'appuyait sur les montagnes, et était protégée et soutenue par la cavalerie. Sir John Moore voulait engager fortement le combat avec sa droite et le centre, avant de faire donner sa gauche dans laquelle était l'élite de l'armée, espérant amener ainsi une affaire décisive, et se fiant à la valeur de ses soldats pour traiter l'ennemi de façon qu'il se trouvât heureux de les laisser continuer leur retraite. C'était le seul espoir qui lui restait de faire embarquer ses troupes sans essuyer de pertes, à moins que d'user de stratagème; car Soult, général expérimenté, et commandant des soldats habitués à la guerre, pouvait être tenté, et non pas forcé d'engager un combat décisif parmi ces âpres montagnes, où l'on pouvait escarmoucher pendant des jours entiers sans parvenir à battre complètement son adversaire.

Il était midi lorsque le maréchal Soult arriva à la

tête de dix ou douze mille hommes; le reste de ses forces suivait quelque peu en désordre, car les marches n'avaient pas été tellement faciles que plusieurs soldats, même des plus vieux, n'eussent été laissés en arrière. A mesure qu'elles avancèrent, les colonnes françaises se mirent en ligne, appuyées contre une forte chaîne de montagnes, en face des Anglais; mais ceux-ci ne pouvaient être vus distinctement à cause des inégalités de terrain. Soult, doutant que toute l'armée anglaise fût là, prit quatre pièces de canon, quelques escadrons du colonel Lallemand, et, s'avancant sur le centre, ouvrit un feu qui fut bientôt couvert par celui de quinze pièces d'artillerie : le maréchal, satisfait de voir que ce n'était pas une simple arrière-garde qu'il avait devant lui, se retira. Une heure après, il fit une feinte sur la droite, et envoya en même temps une colonne d'infanterie et cinq pièces de canon contre la gauche : les trois régimens qui venaient de rejoindre étaient rangés de ce côté. Les Français attaquèrent vivement les avant-postes, et ils gagnaient du terrain, lorsque sir John Moore, ralliant les troupes légères, chargea vigoureusement la colonne française, et la poursuivit en la maltraitant. La perte des Français fut évaluée entre trois et quatre cents hommes.

Comme il devenait certain que les Anglais songeaient à combattre, le duc de Dalmatie hâta la marche de la division Laborde, qui était restée à l'arrière-garde, et demanda au maréchal Ney, alors à Villa-Franca, de détacher une division du 6^e corps sur

Orense par le Val-des-Orres (1). Ney envoya seulement quelques troupes dans la vallée de la Syl, et poussa ses avant-postes aussi loin que Nogalès, Poyo et Damos.

Le 8, au point du jour, les deux armées étaient encore rangées en bataille. Les Français avaient dix-sept mille hommes d'infanterie, quatre mille de cavalerie et cinquante pièces d'artillerie en ligne; cependant Soult retarda l'attaque jusqu'au 9. Les Anglais comptaient seize mille baïonnettes, dix-huit cents chevaux et quarante pièces de canon. Impatients de combattre, ils blâmaient leur adversaire de retarder une lutte qu'ils désiraient ardemment; mais la nuit arriva sans qu'on eût brûlé une amorce; et elle ôta tout espoir au général anglais de se mesurer avec l'ennemi.

Que fallait-il donc faire? attaquer la position française? rester encore un jour à attendre? ou bien, en secret, gagner une marche en avance, s'embarquer sans être inquiété, ou du moins obtenir le temps de placer l'armée dans une bonne position qui protégeât l'embarquement? La première de ces opérations ne pouvait donner aucun avantage, ni présent, ni futur, car l'armée anglaise ne devait pas s'attendre à battre les Français, supérieurs en nombre, occupant une forte position, et ayant une cavalerie très redoutable pour protéger leur infanterie si celle-ci avait le dessous, et douze mille hommes de troupes

(1) Journal des opérations. M. S.

fraîches à deux petites marches de distance. L'armée anglaise ne pouvait soutenir plus d'un combat : elle n'avait pas d'animaux de trait, point de moyens de transporter des munitions de réserve, pas de magasins, d'hôpitaux, de seconde ligne, ni de provisions. Une défaite eût amené sa ruine; la victoire lui eût été inutile. Une bataille est toujours une affaire sérieuse; mais, dans de telles circonstances, deux batailles, alors même que la victoire les eût couronnées, auraient été une véritable destruction.

Mais pourquoi combattre, puisque l'armée était ralliée et que les désastres de la marche depuis Astorga étaient réparés? Pour dépasser encore une fois Astorga, ne fallait-il pas battre premièrement Soult, puis le maréchal Ney? Alors, les Anglais eussent compté dans leurs rangs dégarnis tout au plus dix mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Des montagnes de la Galice, sir John Moore aurait pu porter ses regards jusque sur la Sierra-Morena, sans que la vue d'une seule armée espagnole lui donnât quelque espoir d'être soutenu : il n'en existait pas. M. Freire lui-même reconnut qu'à cette époque six mille hommes, mal équipés, réunis à Despenas Peros, étaient la seule barrière placée entre les Français et Séville; et sir John Moore avait été envoyé, non pas pour prodiguer le sang anglais dans des combats inutiles, mais pour assister la nation espagnole, si unanime, avait-on dit, dans la volonté de secouer le joug de l'étranger.

La seconde proposition était décidée par l'état

des magasins : ceux de Lugo ne renfermaient pas de pain pour un jour de plus (1). L'armée se montrait ardente à combattre, il est vrai ; mais la fatigue et les mauvais temps l'accablaient ; et chaque moment de délai lui imposait des privations qui l'eussent rendue tout-à-fait incapable d'entreprendre une campagne dans le Sud, seul point où ses services pouvaient avoir alors de l'efficacité. Depuis deux jours, sir John offrait le combat : ce temps était suffisant pour rallier les troupes, rétablir l'ordre, et soutenir la réputation de l'armée. Lugo était un poste fort par lui-même ; mais il ne protégeait pas la Corogne. Le chemin conduisant d'Orense à Saint-Jacques de Compostelle tournait ce point important : les Français devaient donc être maîtres de cette ligne ; et il n'y avait pas de raisons pour supposer qu'ils ne le fussent pas. Ainsi que nous l'avons vu, Soult pressait Ney de la suivre : il était donc impossible de rester à Lugo, et inutile de le faire lors même qu'il n'y eût point eu d'obstacles.

Le général adopta le troisième plan, et se prépara à lever le camp pendant la nuit ; il ordonna que les feux restassent allumés, et exhorta ses troupes à faire un grand effort, qu'il espérait devoir être le dernier.

En arrière de la position, le pays était entrecoupé de murs, et d'un grand nombre de chemins bordés de haies et fort embrouillés : on plaça des bottes de

(1) Papiers de sir John Moore.

paille à de certaines distances pour marquer la route que les colonnes devaient suivre; et des officiers furent choisis pour guider la marche. A dix heures du soir, les troupes quittèrent en silence la position qu'elles occupaient, et se retirèrent en bon ordre; mais la fortune capricieuse, épuisant ses rigueurs sur sir John Moore, rendait sa prudence inutile, et renversait ses projets comme si elle eût voulu éprouver l'inébranlable fermeté de son caractère. Dès que l'armée se mit en marche, le vent souffla avec violence, et des torrens de pluie, mêlée de neige, détruisirent les marques qui indiquaient le bon chemin. Les guides perdirent la véritable direction; une seule division gagna heureusement la grande route, les deux autres s'égarèrent; et, lorsque le jour parut, l'arrière-garde des colonnes était encore près de Lugo. La fatigue, l'accablement d'esprit occasionné par cette dernière infortune, le manque de chaussure aussi, firent rompre l'ordre de la marche; les traînards devinrent nombreux; malheureusement, un des généraux commandant une des premières divisions, croyant soulager ses hommes pendant une halte de nuit, les fit mettre à l'abri du mauvais temps dans quelques maisons un peu à l'écart du chemin: une désorganisation complète fut le résultat de cette imprudence. Dès ce moment, il ne fut plus possible de tenir les soldats dans leurs rangs: quelques uns se mirent à piller; l'exemple entraîna le plus grand nombre; et ce qui ajouta aux souffrances réelles et aux mauvaises dispositions que l'inexpérience avait

encouragées, le principal corps d'armée, après avoir bivouaqué à la pluie pendant six heures, arriva à Betanzos, le 9 au soir, dans un état qui faisait peu d'honneur à sa discipline.

(1) Le commandant en chef couvrait la marche avec la réserve et la cavalerie, comme de coutume; il ordonna de détruire plusieurs ponts, mais les ingénieurs n'y purent parvenir. Heureusement, l'ennemi ne s'avança que dans la soirée, et seulement avec sa cavalerie; autrement, une foule de prisonniers seraient tombés dans ses mains. Les traînards que ne pouvait protéger le passage de la réserve étaient si nombreux qu'ils se réunirent en corps lorsqu'ils furent pressés par la cavalerie ennemie, et qu'ils la repoussèrent; preuve convaincante que le désordre était occasionné autant par l'insubordination des troupes que par la fatigue de la marche.

La réserve commandée par le général Edward Paget, qui se distingua dans cette retraite par sa fermeté, son habileté et la chaleur de son zèle, resta en position, pendant la nuit, à quelques milles de Betanzos. Le reste de l'armée était campé dans cette ville; et, comme l'ennemi ne pouvait arriver en force le 10, sir John Moore fit halte ce jour-là, et ordonna à la cavalerie de l'arrière-garde de passer à la tête de la colonne.

Le 11, les Français interrompirent ceux qui étaient occupés à détruire le pont de Betanzos; le 28^e régi-

(1) Récit de Moore.

ment repoussa les escarmoucheurs; mais, quoique le pont fût de bois, il ne put être entièrement détruit.

Pendant ce temps, sir John Moore concentrait son armée. Il avait perdu plus de monde depuis Lugo jusqu'à Betanzos que dans aucune autre marche de sa retraite, et même dans les divers combats qu'il avait eu à soutenir (1); néanmoins, quatorze mille hommes d'infanterie étaient encore sous les armes. Il dirigea en personne la marche sur la Corogne; et l'ordre qui régna parmi les troupes prouva que l'inexpérience des officiers était la véritable cause des désordres qui avaient fait bien plus souffrir l'armée que le fer de l'ennemi et la rigueur du temps.

Lorsque les troupes approchèrent de la Corogne, les regards de sir John Moore se fixèrent sur le port: il vit avec douleur que les eaux étaient libres. Des vents contraires avaient retenu la flotte à Vigo, et ce dernier et destructif effort devenait inutile! L'armée fut cantonnée, et son chef attendit la marche des événements. Trois divisions occupèrent la ville et les faubourgs; la réserve appuya sa gauche au village d'El-Burgo et sa droite sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle. Depuis douze jours, ces braves soldats couvraient la retraite; ils avaient fait quatre-vingts milles en deux marches, et passé plusieurs nuits sous les armes, dans les montagnes et au milieu des neiges; ils avaient été sept fois engagés avec l'ennemi; ils occupaient maintenant les

(1) *Appendice*, n° 26.

avant-postes, et ils comptaient cependant moins d'hommes hors des rangs (même en y comprenant ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille) qu'aucune autre division de l'armée. Exemple admirable de l'importance d'une bonne discipline, et preuve évidente de l'injustice qui fit accuser sir John Moore d'avoir précipité sa retraite au-delà des bornes de la force humaine!

Le pont d'El-Burgo fut aussitôt détruit, et on envoya un ingénieur faire sauter celui de Cambria, situé à quelques milles plus haut sur la rivière Mero. Cet officier, mécontent du mauvais succès des précédentes tentatives, et voulant accomplir la tâche dont on l'avait chargé, resta trop près de la mine, et fut tué par l'explosion. Il y avait encore un pont, deux lieues au-dessus, à Celas : ce fut là que la cavalerie de Franceschi passa le Mero le 12, intercepta des convois venant de Saint-Jacques, et fit quelques prisonniers.

La ville de Corogne, quoique assez forte pour obliger l'ennemi de miner le terrain, était mal fortifiée; vers le sud, elle est dominée par des hauteurs qui touchent aux murs. Sir John Moore fit réparer les ouvrages qui sont du côté des terres, désarma ceux qui regardent la mer, et occupa la citadelle. Les habitans prirent de bon cœur une part honorable aux travaux, quoiqu'ils sussent bien que les Anglais avaient l'intention de s'embarquer, et qu'ils compromettaient leur sûreté en les aidant. Les traits de lumière qui viennent sillonner de temps en temps le

nuage obscur qui couvrait alors l'Espagne peuvent donner à douter à nos lecteurs que les Espagnols aient montré autant d'incapacité à se défendre que cette histoire le représente ; nous ne pouvons répondre autre chose sinon que les faits furent tels que nous les avons rapportés , et que ces paroxysmes de caractère et d'énergie qui se montraient par intervalles trompaient une partie de l'Europe, et portaient à croire que l'audacieux défi proclamé si hautement par les patriotes serait soutenu avec courage. D'une imagination si vive et d'un ressentiment si prompt que tous deux sont passés en proverbe, les Espagnols sentent, agissent individuellement, et non pas comme nation ; et, pendant cette guerre, ce qui parut être chez eux de la constance dans un même dessein ne fut réellement que la répétition d'une fureur momentanée, une succession d'étincelles électriques produites par un choc continu avec l'armée française, et devenant plus faibles de jour en jour à mesure que l'habitude les réconciliait avec les maux et les insultes qu'amène ordinairement la guerre. La lenteur en affaires et l'imprévoyance sont des défauts inhérens à la nation. A l'époque dont nous parlons, il y avait dans Corogne un vaste magasin d'armes et de munitions. Envoyées par l'Angleterre au commencement de l'année précédente, elles n'avaient encore reçu aucune destination, et semblaient comme méprisées par une nation envahie par trois cent mille ennemis, et ayant cent mille soldats sans vêtemens et sans armes.

A une lieue de la ville, quatre mille barils de poudre étaient entassés dans un magasin bâti sur une montagne; une plus petite quantité était placée à quelque distance : afin d'empêcher que l'ennemi ne s'en emparât, on les fit sauter le 13. Ce dernier dépôt éclata avec un bruit horrible, et ébranla les maisons de la ville; mais lorsque la traînée atteignit le grand magasin, ce fut comme l'irruption d'un volcan : la terre trembla à plusieurs milles de distance, les rochers furent arrachés de leur base, la mer fut si agitée que les vaisseaux furent ballottés comme dans une tempête. Une énorme colonne de fumée, de poussière et de feu s'éleva lentement et perpendiculairement à une grande hauteur, en projetant de tous côtés des pierres et des fragmens de rochers, qui roulèrent avec un bruit horrible, et tuèrent plusieurs personnes. Un calme qui n'était interrompu que par des vagues se brisant contre le rivage succéda à cette terrible explosion; on ne s'occupa plus que des affaires de la guerre.

Le terrain en face de Corogne est impraticable pour la cavalerie; et comme les chevaux qui restaient étaient, pour la plupart, fourbus, et qu'il était impossible de les embarquer tous en présence de l'ennemi, on en fit à regret fusiller un grand nombre : sans cela, ces pauvres animaux, déjà épuisés de fatigue et malades, eussent été distribués parmi la cavalerie française, ou bien auraient servi de bêtes de somme jusqu'à ce qu'ils mourussent à la peine.

L'ennemi était maintenant en force sur le Mero :

il fallait donc choisir une position pour livrer bataille. Une chaîne de rochers s'étendant depuis la côte, au nord-ouest de la place, jusqu'au Mero, derrière le village d'El-Burgo, offrait une ligne avantageuse de défense, d'autant plus qu'elle était protégée par une branche du Mero, laquelle, baignant une partie de la base de ces rochers, aurait obligé l'ennemi de s'avancer par le chemin de Saint-Jacques de Compostelle; mais cette chaîne était trop étendue pour que l'armée anglaise l'occupât entièrement; et les Français pouvaient d'ailleurs la tourner par la droite et arriver de colline en colline jusqu'aux portes mêmes de Corogne. Il n'y avait pas d'autre alternative que de prendre poste sur une autre chaîne renfermée dans celle-là, et dominée par elle à la distance d'une portée de canon.

Épuisé par des fatigues continuelles, le corps d'armée du maréchal Soult ne put être entièrement réuni sur le Mero avant le 12. L'infanterie prit position en face d'El-Burgo; la cavalerie de La Houssaie se rangea sur une des rives jusqu'à l'Océan; et Franceschi, ainsi que nous l'avons vu, traversa le pont de Celas, situé à sept milles plus haut. Le 14, les ponts d'El-Burgo furent réparés; l'artillerie, deux divisions d'infanterie et une de cavalerie, passèrent la rivière. Afin de protéger cette marche, quelques pièces canonnèrent les postes anglais établis à El-Burgo; mais ils répondirent par un feu supérieur. Le même soir on aperçut en mer les transports venant de Vigo; et peu après ils entrèrent dans le port. La

cavalerie démontée, les malades, tous les meilleurs chevaux et cinquante-deux pièces d'artillerie, furent embarqués pendant la nuit; on réserva pour le combat huit pièces anglaises et quatre espagnoles.

Le 15, la division La Borde arriva, et les Français occupèrent la grande chaîne qui enceignait la position anglaise (1). Leur droite fut placée à l'intersection des chemins de Saint-Jacques et de Betanzos, et leur gauche s'appuya contre un rocher plus élevé qui dominait les deux lignes. Vers le soir, leur cavalerie, soutenue par quelques troupes légères, s'étendit sur la gauche; une légère escarmouche eut lieu dans la vallée. En même temps, les piquets anglais, faisant face à la droite des Français, engagèrent le combat; et, comme le feu de deux pièces de canon les maltraitait beaucoup, le colonel du 5^e, M. Kengie, avec quelques bataillons, s'efforça d'enlever la batterie; mais une ligne d'infanterie, masquée jusqu'alors par quelques petits murs, se découvrant, fit une décharge qui tua le colonel, et força son monde de se replier avec perte.

Dans le cours de la nuit, le maréchal Soult parvint avec beaucoup de peine à faire établir une batterie de onze pièces de huit et de douze sur les rochers à la gauche de sa ligne de bataille (2). La division Laborde fut postée sur la droite: une moitié des troupes occupait la partie supérieure du ter-

(1) Expédition de Galice, par Noble.

(2) *Ibid.*

rain; l'autre moitié était placée sur la pente qui descend au Mero. La division Merle formait le centre, celle de Mermet la gauche. Sur la droite, la position était couverte par les villages de Palavia Abaxo et de Portosa; devant le centre, par un bois; la gauche était fortement postée sur les rochers où l'on avait établi la grande batterie. La distance de cette batterie à la droite de la ligne anglaise était d'environ douze cents mètres; et, à mi-chemin, le petit village d'Elvina était occupé par des piquets anglais.

La tardive arrivée des bâtimens de transport, la force croissante de l'ennemi, la nature désavantageuse du terrain, augmentaient tellement la difficulté et le danger de l'embarquement que plusieurs officiers généraux proposèrent que le commandant en chef négociât un armistice pour pouvoir se retirer sur la flotte (1). Il y avait peu de chances que l'ennemi acceptât une telle proposition; et il n'y avait aucune raison de l'essayer. Si l'armée anglaise avait souffert, ce n'était pas par des défaites; sa situation était dangereuse, mais non pas désespérée. Sir John Moore ne voulut pas consentir à effacer ainsi le cachet d'énergie et de prudence qu'il avait imprimé à sa retraite par une négociation qui eût donné à ses opérations précédentes une apparence de timidité et d'indécision tout-à-fait opposées à son caractère. Sa fierté et son jugement se révoltèrent à la seule idée de cet avis humiliant: il le rejeta sans hésiter.

(1) Lettre de sir John Moore à lord Castlereagh.

On embarqua le matériel de l'armée dans la nuit du 15 au 16; et tout fut préparé pour faire retirer les troupes aussitôt que l'obscurité leur permettrait de se mouvoir sans être aperçues. Les précautions qu'on avait prises auraient infailliblement assuré le succès de cette opération difficile; mais une fin plus glorieuse, quoique triste, était réservée à cette campagne : vers deux heures de l'après-midi, un mouvement se fit apercevoir sur toute la ligne française, et annonça que le moment du combat était venu.

Combat de la Corogne.

L'infanterie anglaise, forte de quatorze mille cinq cents hommes, occupait la chaîne inférieure de montagnes dont nous avons parlé. La division Baird formait la droite, et, par l'obliquité de la chaîne, se trouvait proche de l'ennemi, tandis que le centre et la gauche, un peu plus retirés, étaient forcément placés de telle façon que les feux de la batterie française se prolongeaient sur toute leur ligne (1). La division du général Hope traversait le grand chemin, et suivait la ligne de l'aile droite; elle occupait une assez forte position qui aboutissait à la rive marécageuse du Mero. Une brigade de la division Baird restait en colonne derrière les extrémités de sa ligne; et une brigade de Hope était postée sur des points élevés derrière l'aile gauche. La réserve était rangée

(1) Voyez le plan du combat.

près d'Airis, petit village situé à l'arrière du centre : ce dernier point dominait la vallée qui séparait la droite de la division Baird des montagnes occupées par la cavalerie française. Celle-ci était tenue en échec par un régiment détaché de la réserve, et par une nuée de tirailleurs qui s'étendaient à travers la vallée, et liaient ce régiment avec la droite de Baird. La division du général Fraser, restée sur les hauteurs situées devant les portes de la ville, était prête à s'avancer sur quelque point que ce fût, et surveillait aussi le chemin de côte. Ces dispositions étaient aussi habiles que l'avait permis la nature défavorable du terrain ; tout l'avantage était pour l'ennemi. La cavalerie légère conduite par Franceschi, arrivant près du village de Saint-Christophe, à un mille en arrière de la division Baird, obligea sir John Moore d'affaiblir son front, en tenant la division Fraser hors de ligne, jusqu'à ce que le plan d'attaque du maréchal Soult fût entièrement développé. Toutefois, une circonstance compensa ces désavantages : on trouva dans les magasins espagnols plusieurs milliers de fusils anglais ; les soldats échangèrent leurs armes vieilles et rouillées contre celles-ci ; ils eurent des munitions plus fraîches ; et, par conséquent, leur feu fut très supérieur à celui de leurs adversaires, eu égard au nombre.

La division Laborde ayant rejoint le corps du duc de Dalmatie, il n'y eut pas moins de vingt mille hommes sous les armes. Le duc fit aussitôt ses dispositions, et, ne perdant pas son temps en évolu-

tions inutiles, il distribua son artillerie de moindre calibre sur le front de sa position, ouvrit un feu meurtrier sur sa gauche, et descendit des hauteurs pour venir attaquer les Anglais avec trois fortes masses de troupes; une nuée de tirailleurs ouvrait le chemin. Les piquets anglais furent repoussés en désordre; le village d'Elvina fut emporté par la première colonne, laquelle se divisa : une moitié se porta contre le front de Baird, l'autre tourna sa droite par la vallée. La seconde colonne attaqua le centre. La troisième s'engagea avec la gauche par le village de Palavio Abaxo. Les batteries françaises écrasèrent les pièces de dix des Anglais, et balayèrent leur position jusqu'au centre.

Sir John Moore, remarquant que, selon son attente, l'ennemi ne montrait aucun autre corps d'infanterie que celui qui, s'étant dirigé par la vallée, débordait la droite de Baird, ordonna au général Paget de porter la réserve à l'endroit où l'un de ses régimens était déjà posté, et, comme il en était convenu auparavant avec lui, de tourner la gauche des Français, et d'attaquer la grande batterie. Il fit soutenir Paget par la division Fraser; et, rappelant le 4^e régiment, qui formait la droite de la division Baird, il commença un feu des plus vifs sur le flanc des troupes qui s'avançaient dans la vallée, et partit avec le 50^e et le 42^e à la rencontre de celles qui débouchaient par Elvina.

Autour de ce village, le terrain est entrecoupé de murs et de chemins creux : les soldats devaient

franchir tous ces obstacles en combattant. La lutte fut sévère; mais au bout d'une demi-heure les Français reculèrent avec perte. Le 50^e régiment entra dans le village avec eux, et, après un second engagement, les repoussa à quelque distance. Pendant ce temps, le général conduisit un bataillon de la brigade des gardes pour remplir le vide que ces deux régimens avaient fait dans la ligne; mais le 42^e se méprit sur ses intentions, et se retira. L'ennemi, qui venait d'être renforcé, renouvela le combat au-delà du village : l'officier commandant le 50^e fut blessé et fait prisonnier (1), et Elvina devint le théâtre

(1) Cet officier est le frère aîné de l'auteur; il fut arraché parmi les morts. Lorsque les Français voulurent reprendre Elvina, il était avec quelques hommes un peu en avant du village, car les troupes ne pouvaient se maintenir en masse à cause des vignes et des haies. Se sentant blessé, il s'efforça de retourner; mais, l'ennemi arrivant, il reçut cinq blessures, et fut renversé à terre. Sa mort paraissait inévitable, lorsqu'un tambour français le retira de dessous les assaillans, et le plaça derrière un mur. Un soldat contre lequel il avait combattu, irrité jusqu'à la fureur, revint pour le tuer, mais le tambour l'en empêcha. Le matin, après la bataille, le duc de Dalmatie ayant appris la situation du major Napier, le fit transporter dans un bon logement; et, par une considération et une bienveillance peu commune, écrivit à Napoléon, pour que son prisonnier ne fût pas envoyé en France : ce qui eût été préjudiciable à sa profession, l'Empereur ne voulant pas d'échanges. Le maréchal obtint aussi, pour le tambour, la décoration de la Légion-d'Honneur. Soult fut obligé par les événemens de la guerre de quitter la Corogne quelques jours après; mais il recommanda

d'une seconde lutte. Le commandant en chef dirigeait en personne les opérations de la division Baird lorsqu'il s'aperçut du combat : excitant alors l'ardeur du 42^e, il le fit retourner à l'attaque (1). Le général Paget était descendu dans la vallée avec la réserve. La ligne de tirailleurs, étant ainsi soutenue, arrêta de ce côté le mouvement des troupes ennemies, pendant que le 4^e régiment foudroyait leur flanc. Le centre et la gauche s'engagèrent aussi ; sir David Baird fut blessé dangereusement, et un combat opi-

le major Napier aux soins du maréchal Ney, qui traita son prisonnier avec la tendresse d'un ami plutôt qu'avec la rigueur d'un ennemi, car il le fit placer chez le consul français, lui fournit de l'argent, l'invita chez lui dans toutes les grandes occasions, et retarda de l'envoyer en France. La bienveillance du maréchal Ney ne s'arrêta pas là : lorsque le drapeau parlementaire arriva, et qu'il eut appris dans quelle situation était la famille du major Napier, il mit toutes formes de côté ; et, au lieu de répondre froidement que son captif existait, il l'envoya aussitôt en Angleterre avec les autres prisonniers faits pendant la bataille, demandant seulement qu'ils ne servissent pas jusqu'à ce qu'ils eussent été échangés d'une manière régulière. Nous ne nous serions pas arrêtés si long-temps sur les aventures particulières d'un officier, si la gratitude ne demandait que l'on reconnût publiquement une telle générosité ; et cette demande est devenue impérative par les malheurs du maréchal Ney. Le sort de cet homme, si brave et si généreux, est connu de tous : celui qui combattit cinq cents fois pour la France, et pas une seule fois contre elle, fut fusillé comme un traître !

(1) Récit de Moore.

niâtre eut lieu sur toute la ligne, dans la vallée et sur les montagnes.

Pendant que sir John Moore épiait avec anxiété le résultat du combat vers le village d'Elvina, un boulet de canon vint le frapper au côté gauche. Le choc le renversa de son cheval avec violence, mais il se releva comme s'il fût assis. Sa contenance n'était pas changée, son regard assuré était fixé sur les régimens engagés sur le front de sa ligne; aucun soupir ne trahissait son mal; mais, quelques instans après, satisfait de voir que ses troupes gagnaient du terrain, son visage s'épanouit, et il se laissa transporter à l'arrière-garde. On vit alors quel coup horrible il avait reçu : son épaule était fracassée, le bras ne tenait plus que par un lambeau de chair, les côtes au-dessus du cœur étaient brisées et dépouillées, les muscles de la poitrine avaient été déchirés par la force du boulet. Lorsque les soldats le placèrent sur un brancard, son épée s'embarraça, et la poignée entra dans sa blessure. Le capitaine Hardinge, officier d'état-major, essaya de l'en retirer; mais le mourant l'arrêta en lui disant : « *Elle est bien comme elle est. J'aime mieux qu'elle quitte le champ de bataille avec moi.* » C'est de cette manière, si convenable à un soldat, que Moore fut arraché du combat. (1)

L'armée anglaise gagnait rapidement du terrain. La réserve avait tout renversé dans la vallée, mis

(1) Récit de sir James Moore. — Lettre de Hardinge.

en fuite ceux des dragons de La Houssaie qui étaient démontés, et, tournant la gauche de l'ennemi, s'était approchée du rocher sur lequel la grande batterie était placée. Sur la gauche, le colonel Nicholls, à la tête de quelques compagnies du 14^e, emporta Palavio Abaxo, défendu faiblement par le général Foy.

Le village d'Elvina, après avoir été pris et repris, resta au pouvoir des Anglais du centre, de façon que, lorsque la nuit arriva, leur ligne se trouvait fort en avant de la position qu'ils occupaient le matin; les Français en furent repoussés en désordre.

Si, dans ce moment, la division Fraser eût donné avec la réserve, l'ennemi aurait difficilement échappé à une entière défaite, car le peu de munitions que Soult avait pu apporter était presque épuisé; le Mero, grossi par la marée, était derrière lui; et la communication difficile du pont d'El-Burgo était seule ouverte pour la retraite. La confusion qui régnait parmi les rangs français offrait une si belle occasion pour l'embarquement que sir John Hope, à qui le commandement de l'armée était dévolu, satisfait d'avoir repoussé l'attaque, jugea plus prudent de réaliser le premier projet de s'embarquer pendant la nuit : ce qui fut effectué sur-le-champ, les dispositions étant prises de façon qu'il n'en résulta ni désordre ni embarras.

Les piquets allumèrent un grand nombre de feux, et couvrirent la retraite des colonnes; ils se retirèrent au point du jour, et s'embarquèrent sous la pro-

tection de la brigade du général Hill, postée près des remparts de la ville. Lorsque le jour se leva, les Français, observant que les Anglais avaient abandonné leur position, poussèrent quelques bataillons sur les hauteurs de Sainte-Lucie, et, vers midi, parvinrent à y établir une batterie, dont les feux, dirigés sur le port, causèrent beaucoup d'avaries aux bâtimens de transport. Plusieurs contre-mâtres coupèrent leurs câbles, et quatre bâtimens échouèrent contre le rivage; mais les troupes furent aussitôt recueillies par les chaloupes des vaisseaux de guerre; on brûla les bâtimens, et toute la flotte sortit du port. La brigade du général Hill s'embarqua de la citadelle; toutefois, le général Beresford, avec une arrière-garde, conserva cet ouvrage jusqu'au 18; et, alors, quand tous les malades furent transportés à bord des vaisseaux, ses troupes s'embarquèrent (1). Fidèles à leur parole, les habitans fermèrent leurs portes aux Français, et l'escadre fit voile pour l'Angleterre.

Ainsi se termina la retraite de la Corogne, retraite sur laquelle, jusqu'à ce jour, la fausseté et la

(1) Il n'y eut jamais de rapport officiel sur la perte essuyée dans cette occasion par l'armée anglaise; sir John Hope l'estima à huit cents environ. Nous n'avons aucun état certain de celle des Français; nous avons entendu dire, par des officiers de cette nation, qu'elle dépassa trois mille hommes: ce nombre nous paraît exagéré, bien que nous puissions croire aisément qu'ils perdirent beaucoup de monde. Les armes anglaises étaient neuves, les munitions excellentes; et il est reconnu

malignité ont épuisé les traits que des écrivains, aux gages d'une faction basse et vile, prirent plaisir à lancer ; mais la postérité la considérera toujours comme un exemple mémorable de talent et de patriotisme.

Du lieu même où il avait été frappé, sir John Moore fut transporté à la ville par ses soldats. Son sang coulait avec force, et ses souffrances devenaient plus aiguës ; son inébranlable fermeté fit juger à ceux qui l'entouraient que sa blessure n'était pas mortelle, et ils exprimèrent l'espoir qu'ils avaient de le conserver. En entendant ceci, il regarda tranquillement son mal, et dit ensuite : « *Non, je sens que cela est impossible* (1). » Il fit arrêter plusieurs fois ceux qui le transportaient, afin de regarder encore le champ de bataille ; et, lorsque la fusillade lui indiquait les progrès des Anglais, il témoignait sa satisfaction, et permettait aux porteurs d'avancer. En arrivant dans ses logemens, les chirurgiens examinèrent sa blessure ; il n'y avait pas d'espoir : le mal redoublait, et John Moore parlait avec difficulté. Il demandait par intervalles si les Français étaient battus ;

que, soit par la qualité de nos fusils, soit par la force physique et le sang-froid de nos soldats, ou par ces deux causes réunies, le feu de l'infanterie anglaise a toujours été le plus destructif. La nature du terrain empêchait des deux côtés tout mouvement de l'artillerie, ce qui fait que, dans leurs attaques, les Français étaient exposés à un feu de mitraille qu'ils ne pouvaient rendre, à cause de l'éloignement de leurs batteries.

(1) Lettre du capitaine Hardinge.

et s'adressant à son vieil ami, le colonel Anderson, il lui dit : « *Vous savez que j'ai toujours désiré de mourir ainsi (1).* » Puis, demandant encore si l'ennemi était défait, et recevant une réponse affirmative, il s'écria : « *C'est une grande satisfaction pour moi de savoir que nous avons battu les Français.* » Sa contenance était assurée et ses pensées lucides ; une fois seulement, en parlant de sa mère, il parut agité. Il s'informa s'il n'était rien arrivé à ses amis, aux officiers de son état-major ; et même, à son dernier moment, il n'oublia pas de recommander ceux qui méritaient de l'avancement. Sa force était épuisée, sa vie était éteinte ; et, cependant, son esprit, survivant encore, lui fit préférer ces paroles, comme s'il eût deviné que de vils calomniateurs insulteraient à sa cendre : « *J'espère que le peuple anglais sera satisfait ! J'espère que mon pays me rendra justice !* » Le combat était à peine fini, lorsque, enveloppé d'un manteau, il fut enterré dans la citadelle par les officiers de son état-major. Les canons de l'ennemi lui rendirent les honneurs funèbres ; et le maréchal Soult, par un noble sentiment de respect pour sa valeur, fit élever un monument à sa mémoire.

Sir John Moore, dont la capacité peu commune était soutenue par la vertu la plus pure, et dirigée par un patriotisme plus digne des temps antiques que du siècle où nous sommes, sir John Moore ter-

(1) Récit de sir James Moore.

mina ainsi sa carrière. Sa taille élancée et pleine de grâce, ses yeux noirs et pénétrants, l'expression si remarquable de sa bouche, indiquaient un noble caractère et une intelligence cultivée. Les sentimens les plus exquis de l'honneur, qui lui étaient habituels, joints à un esprit vif et enjoué, lui donnaient dans la conversation un ascendant que la fermeté de ses actions savait lui conserver. La justice avait en lui un défenseur véhément et intrépide. Chacune des transactions importantes dans lesquelles il fut employé, accrurent sa réputation comme homme de talent, et confirmèrent qu'il était l'ennemi sévère du vice, l'ami inébranlable du mérite, et le fidèle serviteur de son pays. Les gens honnêtes l'aimaient, les vicieux le craignaient; car, tant qu'il vécut, il ne les évita pas : il les méprisait et les maltraitait; ceux-ci le lui rendirent à sa mort.

Soldat dès sa première jeunesse, sir John Moore ambitionnait les honneurs de sa profession; et, sentant qu'il était digne de conduire une armée anglaise, il remercia la fortune qui le plaçait à la tête des troupes destinées à seconder l'Espagne. Le temps, dans sa course rapide, fit évanouir l'espoir du triomphe; mais il restait encore à mériter cette gloire austère qui fait supporter les souffrances. Moore vit sans s'émouvoir le destin sévère qui lui était réservé; et, se fiant à la force de son génie, il méprisa les clameurs d'une ignorance présomptueuse; il opposa des projets sensés aux folies que l'ambassadeur lui prescrivait si insolemment; il conduisit une re-

traite longue et difficile avec sagacité, intelligence et courage. Aucune insulte ne put le troubler, aucune fausseté ne parvint à le tromper, aucune remontrance n'ébranla sa résolution. La fortune, toujours contraire, ne put vaincre sa constance. La mort le frappa; mais son âme conserva toute son énergie, alors même que le corps ne pouvait plus lui offrir un asile. Ayant fait pour les autres tout ce que la justice prescrivait, il rappela ce qu'on lui devait à lui-même. Ni le choc du coup mortel, ni la lenteur des heures cruelles qui précédèrent sa mort, ne purent réprimer sa juste fierté, et cet élan d'une noble conscience qui lui fit établir son droit à la reconnaissance de la patrie qu'il avait servie avec tant de zèle.

Si la gloire demeure à jamais une distinction, la mort n'a pas mis un tel homme au niveau des autres!

CHAPITRE VI.

Observations. — La conduite de Napoléon comparée avec celle du cabinet anglais. — Examen des dispositions militaires de l'Empereur. — Discussion sur l'opportunité des opérations de sir John Moore. — Tableau de la position relative des armées espagnole, française et anglaise. — Discussion à l'occasion de la retraite de sir John Moore. — Défense de ce général, indignement calomnié par des hommes de parti. — Son éloge par le maréchal Soult, Napoléon et le duc de Wellington.

OBSERVATIONS.

Vue générale de la campagne.

CANNING, dans une communication officielle aux députés espagnols, à Londres, observa que « la campagne
« de Portugal n'avait pas été conduite d'une manière
« satisfaisante, et qu'elle ne répondait pas aux suc-
« cès brillans qui avaient couronné son début. » La relation de cette campagne a fait voir combien peu l'activité et la prévoyance du cabinet anglais avaient contribué à ces succès; et l'analyse suivante prouvera, qu'à l'égard de la campagne d'Espagne, tous les actes des ministres furent marqués au coin de la lenteur et de l'incapacité.

Joseph abandonna Madrid le 3 août; et, le 11 du même mois, des troupes françaises étaient en marche des provinces les plus éloignées de l'Europe,

pour venir remédier aux désastres essayés dans la Péninsule.

Le 1^{er} septembre, on appela une double conscription de cent soixante mille hommes, destinés à remplacer les troupes retirées de la Pologne et de l'Allemagne.

Le 4, l'Empereur annonça au Sénat « qu'il était « résolu de pousser les affaires d'Espagne avec la « plus grande activité, et de détruire les armées que « les Anglais avaient débarquées dans ce pays. »

Le 11, l'avant-garde de l'armée venant d'Allemagne arriva à Paris, et fut haranguée par l'Empereur.

Le 8 novembre, il se précipita sur l'Espagne avec trois cent mille hommes; et, le 5 décembre, il prit possession de Madrid, après avoir détruit jusqu'au moindre vestige d'une armée espagnole.

Les députés Asturiens arrivèrent à Londres le 6 juin.

Le 20 août (le combat de Vimiero n'ayant pas eu lieu, et le sort de la campagne de Portugal étant encore incertain), le ministère anglais invita sir Hew Dalrymple à discuter trois plans d'opérations pour l'Espagne; mais ses plans étaient fondés sur de fausses données, et les détails n'étaient pas admissibles. Il désirait aussi que sir Arthur Wellesley se rendît dans les Asturies, dans le but de vérifier si ce pays offrait des facilités pour le débarquement d'une armée anglaise, disant que le nombre de troupes disponibles pour la campagne, était de vingt mille hommes, dont moitié en Angleterre et moitié en Sicile. Il recon-

naissait n'avoir encore reçu aucune information qui le mît à même de rien décider, quant à l'application des forces restées en Angleterre, et à l'usage ultérieur de celles envoyées en Portugal; et, cependant, par une singulière imprudence, il négligeait les provinces du Sud, renfermant les villes les plus riches, les meilleurs ports, les armées les plus nombreuses; et il ordonnait à sir Hew Dalrymple, qui connaissait parfaitement cette partie de l'Espagne, et était en correspondance avec les chefs, de porter toute son attention sur les provinces du Nord, dont il ne connaissait aucune.

La réduction de l'armée de Junot en Portugal, les revers de Joseph sur l'Èbre, furent considérés comme des événemens certains. Les observations des ministres étaient principalement dirigées, non sur le meilleur mode d'attaque, mais sur le choix d'une ligne de marche qui assurât l'entière destruction ou la captivité de toute l'armée française. Enorgueillis par leurs espérances extravagantes, et méprisant le pouvoir de Napoléon, ils donnèrent des instructions à lord William Bentinck, pour presser la junte centrale de faire envahir la France aussitôt que l'armée de l'Èbre serait anéantie.

Il paraît que les ministres anglais étaient excessivement ignorans sur l'état réel des affaires, ou que, avec des forces éparpillées en Angleterre, en Portugal et en Sicile, et qui n'excédaient pas quarante-cinq mille hommes, ils espéraient, en une seule campagne, battre premièrement vingt-

cinq mille Français sous Junot , en détruire ensuite quatre-vingt mille sous Joseph , donner une autre direction à la guerre , et envahir la France.

Le combat de Vimiero eut lieu ; et sir Arthur Wellesley dut refuser une mission plus convenable à un capitaine d'état-major qu'à un chef victorieux ; mais , avant que la réponse de sir Hew , exposant la fausseté des calculs sur lesquels les projets ministériels étaient basés , pût être reçue en Angleterre , une dépêche , datée du 2 septembre , annonça la résolution du gouvernement d'employer une armée dans les provinces du Nord , et ordonna que vingt mille hommes se tinssent prêts à se réunir aux autres forces que l'on devait envoyer d'Angleterre. Néanmoins , ce projet était si prématuré qu'on n'indiquait pas comment la jonction s'effectueraient , et si ce serait en mer ou sur terre. Les ministres ne s'étaient même pas informés si les Espagnols permettraient que des troupes anglaises entrassent sur leur territoire , car , trois semaines après , lord William Bentinck écrivait de Madrid : « J'ai eu une entrevue
« avec Florida-Blanca : il m'a exprimé sa surprise
« que l'on pût douter que les Espagnols désirassent
« l'appui d'une armée anglaise. » Telle était la confusion qui régnait dans le cabinet que lord Castlereagh répéta plusieurs fois « qu'il craignait que l'em-
« barquement des troupes de Junot n'eût absorbé
« tous les moyens de transport qui se trouvaient
« dans le Tage , » quand il suffisait de s'en informer à l'amirauté ; là , il aurait su qu'alors même que l'ar-

mée anglaise se fût embarquée aussi il y aurait eu un excédant de douze mille tonneaux.

Lorsque la voix publique s'éleva contre la convention de Cintra, les généraux en chef furent cassés, l'un après l'autre, aussi rapidement qu'ils avaient été nommés; les dépêches adressées à l'un d'eux tombaient aux mains de son successeur. Enfin, les ministres s'arrêtèrent à un projet; et, le 6 octobre, sir John Moore fut choisi pour conduire l'armée en Espagne. A cette époque, la tête de la grande armée française était déjà dans les défilés des Pyrénées, et les troupes sur l'Èbre avaient engagé le combat. Les Espagnols étaient faibles et divisés, les Anglais à quarante marches du lieu de l'action. Cependant, les ministres disaient à sir John Moore : « Vous aurez amplement le temps de concerter le plan d'opérations avec les généraux espagnols, avant que l'équipement de votre armée ne soit achevé. » Était-ce là le moyen de combattre Napoléon? Une telle conduite ne pouvait amener que des désastres. On a dit que la négligence de sir Hew Dalrymple était cause de ce retard, qu'il devait tenir les troupes prêtes; mais ce général ne pouvait prudemment faire les dépenses des préparatifs d'une marche, lorsqu'il était probable que l'armée serait embarquée; enfin, il ne pouvait deviner les projets du ministère avant qu'ils ne fussent formés. Il est évident que le gouvernement est seul responsable de cette faute.

L'incapacité des généraux espagnols a été suffi-

samment démontrée par la simple narration des faits ; leurs fautes grossières et fatales n'ont pas besoin qu'on les fasse mieux remarquer ; mais l'exactitude des combinaisons de l'Empereur des Français, sa rapidité et son énergie, méritent notre examen le plus soigneux.

Ses opérations ne furent pas, ainsi qu'on a voulu les représenter, une pompeuse démonstration de sa puissance, destinée à faire croire à une conquête qui n'était pas réelle ; ce ne fut pas l'irruption violente d'une multitude d'hommes, mais une suite de mouvemens habiles et scientifiques, dignes d'un aussi grand général. Il est vrai que sa force était immense, et que les Espagnols étaient de tristes soldats ; mais il ne négligea jamais les leçons de l'expérience, et ne dévia pas des règles les plus strictes de l'art de la guerre. Il réunit avec une activité surprenante tous les moyens qui devaient lui assurer le succès ; et, lorsque l'on considère l'état de ses relations politiques sur le continent, on voit que sa hardiesse égale sa célérité. Trompant ensuite ses ennemis sur sa force, sa position et ses intentions, et prenant son temps avec un jugement admirable, il rompit la partie faible de leur ligne, s'empara de Burgos, point central, et qui le mettait à même d'envelopper et de détruire l'aile gauche des Espagnols, avant que leur droite sût rien de l'attaque, étant elle-même tournée par le même mouvement, et exposée à un sort pareil. Cette position lui permettait de menacer la capitale, de tenir l'armée anglaise en échec, de protéger la for-

mation des magasins nécessaires pour que Burgos devînt la base et le point des opérations ultérieures.

Les forces de Napoléon étaient assez considérables pour attaquer à la fois Castaños et Palafox, tandis que Blake était poursuivi par le 1^{er} et le 4^e corps; mais, ne confiant rien au hasard, l'Empereur resta ainsi douze jours, jusqu'à ce qu'on eût vérifié la position que les Anglais occupaient, que les provinces du Nord fussent soumises, et qu'il y eût une place d'armes assurée. Laisant ensuite le 2^e corps couvrir ses communications, et envoyant le 4^e dans le pays plat côtoyer les têtes de colonnes anglaises, et tourner les défilés du Carpentino, il fit détruire l'aile droite des Espagnols, et s'avança sur la capitale, lorsqu'il n'y avait plus trace d'une armée nationale, lorsqu'il y avait de bonnes raisons de croire que les Anglais effectuaient leur retraite, que toute sa garde était près de lui, et que, conséquemment, il pouvait produire un grand effet moral, et profiter de la concentration de ses forces. Les dispositions de Napoléon furent d'une habileté surprenante : en effet, quoique la précipitation du maréchal Lefebvre à Zornosa, en prolongeant l'agonie de Blake, eût fait perdre six jours d'espoir, il est certain qu'une bataille perdue n'aurait pu arrêter l'Empereur, ni secourir les Espagnols.

Et d'abord, Soult eût-il été battu à Gamonal, Napoléon était à portée de soutenir le 2^e corps; et le 6^e aurait tombé sur le flanc et les derrières des Espagnols.

Le 1^{er} corps eût-il été défait à Espinosa, le 2^e et le

4^e corps et la garde impériale auraient pris Blake en flanc et à revers.

En supposant que Lannes ne réussît point à Tudela, il pouvait se replier sur Pampelune : le 5^e et le 8^e corps marchaient à son secours, et le 6^e aurait pris les Espagnols en flanc.

Si l'Empereur avait été repoussé à la Somo-Sierra, le 6^e corps aurait tourné cette position par Guadaxara, et le 4^e par Guadarama; et, si John Moore se fût retiré en Portugal, le 4^e corps était plus près de Lisbonne que lui.

Enfin, s'il eût culbuté Soult, le 5^e et le 8^e corps étaient prêts à soutenir ce maréchal; et Napoléon, avec cinquante mille hommes, ainsi que nous l'avons vu, se disposait à couper la retraite des Anglais sur la Galice. Aucun événement possible n'aurait donc pu diviser les forces de l'Empereur : aussi conserva-t-il constamment une position centrale qui le mit à même de réunir ses masses à temps pour réparer un désordre momentané.

Un judicieux mélange de force et de politique força Madrid de se rendre en deux jours, et prévint ainsi, et l'enthousiasme qui se fût sûrement ranimé si la capitale eût tenu plus long-temps, et l'animosité qu'un assaut aurait excitée. Le coup que Napoléon allait porter aux provinces du Sud, lorsque la marche de sir John Moore attira son attention, l'aurait, sans aucun doute, mis en possession des autres grandes cités de la Péninsule : alors, les bienfaits d'un gouvernement sage que promettaient ses discours et ses

décrets auraient produit leur effet. On en peut juger par ce qu'éprouvèrent en 1811 et 1812 les provinces d'Andalousie et de Valence sous l'habile administration des maréchaux Soult et Suchet : elles se montrèrent aussi tranquilles et aussi soumises qu'aucun département de la France. La première leva même de nombreux bataillons, et les employa, non seulement à maintenir la paix publique, mais encore à repousser et réduire les guerillas des provinces voisines.

Les talens de sir John Moore sauvèrent la Péninsule de ce grand danger ; et c'est ici peut-être qu'on peut découvrir une erreur dans la conduite militaire de Napoléon. Oubliant que la guerre n'est point un art conjectural, il regarda comme convenu que l'armée anglaise se repliait sur le Portugal ; et, sans s'assurer si cela était vrai, il agit d'après cette supposition. Cette apparente négligence, si contraire à sa circonspection habituelle, fait penser qu'il peut avoir été instruit par Morla des opinions particulières et du caractère inconsidéré de M. Freire, et qu'il compta que la trahison de l'Espagnol et la présomption du plénipotentiaire parviendraient à tromper le général anglais, au point de lui amener son armée près de Madrid, où elle se fût trouvée prisonnière. Ce fut une erreur ; mais Napoléon ne pouvait être trompé ou capable de négligence que pour un moment. Avec quelle vigueur il revint à lui-même et se hâta de réparer sa faute ! Comme il abandonna à l'instant ses projets contre les provinces du Sud, détourna ses regards de cette proie brillante, et

porta toute sa force contre le seul homme qui, parmi ses adversaires, eût montré du talent et de la décision ! Que ceux qui savent quels préparatifs sont nécessaires pour mettre même une petite armée en état d'agir, alors que le plan qu'elle doit suivre a été conçu long-temps d'avance, nous disent ici de quelle énergique volonté était doué cet homme, qui, interrompu soudainement dans des desseins aussi vastes, put, dans le cours de quelques heures, mettre cinquante mille hommes en mouvement sur une nouvelle ligne d'opérations, et exécuter au milieu de l'hiver une marche de deux cents milles avec une rapidité qu'on pourrait à peine égaler dans les circonstances les plus favorables.

L'infatigable activité du maréchal Soult contribua beaucoup au succès de toute la campagne ; et c'est une circonstance digne de remarque, que Soult et Napoléon, partant chacun d'une base différente, aient si bien combiné leurs mouvemens qu'après avoir parcouru, l'un plus de cent milles, et l'autre deux cents, à travers un pays ennemi, ils aient effectué leur jonction sur un point et à une heure donnés. Toutefois, il n'est pas moins remarquable que sir John Moore, à la tête d'une armée inexpérimentée, ait pu faire échouer une opération aussi prompte et aussi bien conduite.

Observations sur la retraite de sir John Moore.

Quand Sylla, après ses victoires, se disait un général heureux plutôt qu'un grand général, il mon-

trait sa profonde connaissance de l'art militaire. L'expérience lui avait appris que l'urgente promptitude d'une légion, l'inactivité d'une autre, l'obstination, l'ignorance ou la trahison d'un officier subalterne, est suffisante pour renverser le plan le mieux concerté; que même il ne faut quelquefois qu'une pluie, un fossé, un accident fort ordinaire pour décider du sort d'une armée entière. Elle lui avait appris que les vicissitudes sont fréquentes à la guerre; que le désappointement suit les plus sages combinaisons; qu'une défaite ruineuse, ouvrage du hasard, ferme souvent la carrière aux généraux les plus hardis et les plus judicieux; et qu'il est également injuste et peu philosophique de juger de la conduite d'un chef par l'événement seul: il faut laisser ce refuge à la vanité et à l'ignorance.

Ces réflexions sont particulièrement applicables à la campagne de sir John Moore, si injustement discutée par divers écrivains. On peut faire remonter aux opérations de l'armée anglaise, et cela d'une manière distincte, plusieurs des revers qu'éprouvèrent ensuite les Français. On peut démontrer que la réputation de cet homme excellent fut bassement sacrifiée lors de l'époque de sa mort, et que les censures virulentes dont sa conduite fut l'objet sont aussi inconsidérées qu'injustes et cruelles.

La nature des commandemens occupés par sir John Moore, dans les années 1807, 1808, 1809, le plaça dans des positions si embarrassantes que peu d'hommes eussent pu s'en retirer. Après avoir refusé

le commandement de l'absurde expédition d'Égypte en 1806, qui se termina aussi peu favorablement qu'il l'avait prévu, il fut placé à la tête des troupes envoyées en Sicile : ce qui l'engagea dans des discussions désagréables avec la reine de Naples et l'envoyé de la Grande-Bretagne, discussions auxquelles on doit attribuer l'inimitié du cabinet actuel. La franchise de sa conduite, son jugement éclairé et sa fermeté, lui avaient donné sur la malheureuse cour de Palerme une influence qui promettait les plus heureux résultats. La reine n'avait plus de répugnance pour une réforme, les ministres étaient maîtrisés, la cour semblait avoir renoncé à ses misérables intrigues. L'armée sicilienne était réorganisée, et un bon système militaire allait être le fruit des soins du général anglais; mais cet état de choses qui semblait promettre un meilleur avenir dura peu : la flotte russe entra dans le Tage; les Français menacèrent le Portugal; et on cessa de songer à la Sicile. Sir John Moore reçut l'ordre de quitter cette île, et de rassembler une grande force à Gibraltar pour un service particulier. Les troupes qu'il devait réunir étaient dispersées dans la Méditerranée depuis l'Égypte jusqu'au détroit; et leur jonction ne pouvait avoir lieu, si l'ambassadeur anglais à Constantinople ne réussissait pas à faire prendre une heureuse issue à la négociation, alors pendante entre la Turquie et la Russie (1). Ce service spécial avait deux objets :

(1) Journal de sir John Moore.

1°. d'aider sir Sidney Smith à emmener au Brésil la famille royale de Portugal; 2°. de prendre possession de Madère; mais ni l'un ni l'autre de ces objets ne fut connu de sir John Moore avant son arrivée à Gibraltar, qui n'eut lieu qu'après l'entrée de Junot dans Lisbonne. Ces instructions ramenèrent sir Moore en Angleterre; et les intérêts que cette puissance avait en Sicile furent encore une fois abandonnés aux vices et aux intrigues de la cour de Palerme. Pendant la traversée, ce général se croisa avec Spencer, qui conduisait des troupes contre Ceuta; et à peine eut-il touché l'Angleterre qu'il fut envoyé en Suède, sans mission particulière et avec des instructions si vagues qu'il en résulta une collusion immédiate avec l'infortuné Gustave. Ayant soustrait avec beaucoup de dextérité et son armée et lui-même à la capricieuse violence de ce monarque, il fut envoyé en Portugal, n'occupant plus que le troisième rang dans une armée qu'aucun autre homme alors n'avait autant de droits à commander que lui-même. (1)

(1) Les sentimens de sir John Moore, en cette occasion, sont exprimés dans la lettre suivante. On y retrouve ce patriotisme noble et pur qui le distingua pendant sa vie, et rendit sa mort héroïque.

A l'honorable vicomte Castlereagh.

Portsmouth, le 23 juillet 1808.

Milord,

Je reçois à l'instant la lettre de votre seigneurie, en date

L'heureuse fortune de l'Angleterre ne se fit jamais mieux voir qu'à cette époque, où ses armées et ses flottes étaient ainsi poussées çà et là, et ses conseils dirigés par une chance aveugle. Premièrement, des troupes rassemblées de tous les points de la Méditerranée furent transportées vers la Baltique, peu de temps après qu'une autre expédition avait quitté ces mêmes parages, touché l'Angleterre, et était entrée dans la Méditerranée. Une armée destinée à conquérir l'Amérique du Sud se trouvait heureusement en Irlande, lorsqu'un événement inattendu nécessita sa présence en Portugal : une division devant attaquer les Espagnols à Ceuta arriva à Gibraltar, au moment où l'insurrection de l'Andalousie l'empêcha de faire une tentative qui eût aidé matériellement les projets de Napoléon contre la Péninsule. De plus, trois jours après que sir John Moore eut retiré son armée de la Suède, des ordres arri-

d'hier. Comme j'ai déjà eu l'honneur de lui exprimer pleinement mes sentimens dans notre dernière entrevue, il est, je crois, inutile de la fatiguer en les lui répétant de nouveau.

Je me prépare maintenant à aller remplir le poste auquel on m'a nommé, et je m'efforcerai d'y montrer le même zèle qui m'a toujours guidé lorsque j'ai été employé pour le service de mon pays. La communication que l'on a cru devoir en faire à Sa Majesté ne peut manquer de me causer de la joie : j'ai la plus parfaite confiance en la justice de Sa Majesté, et n'éprouverai jamais de plus grande sécurité que tant que ma conduite, mon caractère et mon honneur seront sous sa protection.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

JOHN MOORE.

vèrent pour qu'il l'employât à enlever les troupes espagnoles sous la Romana, opération qui eût retardé, sinon entièrement empêché la campagne de Portugal. Ce ne fut pas non plus l'une des moindres faveurs de cette fortune que, dans ces longues et continuelles traversées pendant la mauvaise saison, aucun désastre ne soit arrivé à ces flottes immenses employées à transporter la force de l'Angleterre d'une extrémité de l'Europe à l'autre.

Sir John Moore fut placé de nouveau à la tête de l'armée après la convention de Cintra. Il ne s'y attendait pas, car la manière franche et hardie avec laquelle il s'était exprimé devant les ministres à son retour de Gottingen lui laissait peu d'espoir ; mais la bonne volonté du Roi et quelques circonstances particulières lui valurent le commandement. Ainsi, quelques mois après avoir quitté la Suède, Moore, avec une armée qui n'excédait pas vingt-quatre mille hommes, était dans le cœur de l'Espagne, opposé à Napoléon, qui, ayant passé les Pyrénées à la tête de trois cent mille hommes, pouvait de suite en porter deux cent mille contre les Anglais : énorme disproportion, et réponse suffisante à toutes les vaines critiques de la retraite de Corogne !

Les accusations les plus plausibles contre la conduite de sir John Moore reposent sur ces trois faits :

- 1^o. Qu'il divisa ses forces ;
- 2^o. Qu'il s'avança contre Soult ;
- 3^o. Que sa retraite fut précipitée, et n'était pas nécessaire.

Lorsqu'un général, instruit de la force de son adversaire et des ressources dont il peut lui-même disposer, prépare un plan de campagne, il peut être jugé strictement d'après les règles de l'art; mais, si, comme dans la position de sir John Moore, il est choisi subitement pour conduire des opérations importantes sans qu'il y ait de plan préparé ou des moyens d'en fixer un, alors il est évident que l'on doit juger son habileté ou son incapacité par l'énergie qu'il déploie, par la manière dont il envisage les affaires, et par la rapidité avec laquelle il proportionne ses mesures aux événemens qu'il ne saurait maîtriser, puisque le vice de sa nomination ne lui a permis de rien prévoir.

La première séparation de l'armée anglaise fut l'ouvrage des ministres qui envoyèrent sir David Baird à la Corogne; celle de l'artillerie est due à sir John Moore. Nous avons déjà dit quelles furent les raisons de ce dernier pour en agir ainsi; mais on peut examiner avec intérêt quel fut l'effet de cette mesure, et quel est celui qu'elle aurait pu produire. Nous devons faire observer ici que, bien qu'une brigade de pièces de six eût suivi les troupes à Almeida, le chemin n'était pas praticable, car on fut quelquefois obligé de faire glisser les pièces de canon le long des rochers avec des cordes, et de les porter à bras dans les endroits difficiles, ce qui pouvait avoir lieu pour une seule brigade; mais, comment les grands parcs d'artillerie et de munitions auraient-ils pu passer dans de tels endroits, sans occasionner une perte de temps qui eût

été plus préjudiciable aux opérations que la séparation de l'artillerie ? Son mouvement offensif fut motivé par trois cas fortuits dont un seul aurait immédiatement influencé les opérations : 1°. Blake, sur la gauche, ou Castaños et Palafox, sur la droite, pouvaient avoir battu les Français, et s'être avancés vers les Pyrénées ; 2°. ils pouvaient avoir conservé leur position sur l'Èbre ; 3°. l'arrivée des renforts venant de France aurait pu forcer les Espagnols de se replier sur le haut Duero d'un côté, et de l'autre sur les montagnes de Guadalaxara. Dans la première supposition, il n'y avait aucun risque à marcher par divisions vers Burgos, qui était le point de concentration choisi par les ministres anglais et espagnols ; dans la seconde, l'armée pouvait en toute sûreté se porter sur Valladolid ; et, dans la troisième, si la division de sir David Baird eût atteint Toro dans le commencement de novembre (ce qu'on devait raisonnablement attendre, puisque ce général était arrivé à la Corogne le 13 octobre), le mouvement rétrograde des armées espagnoles aurait probablement attiré les Anglais sur la Guadarama, comme point central et assuré des ailes espagnoles. Maintenant, l'artillerie, venant de l'Alentejo par les chemins de Talavera et de Naval Carnero pour se rendre à Burgos, aurait fait cent deux lieues espagnoles. Elle en eût fait quatre-vingt-neuf si elle se fût arrêtée sur Aranda de Duero, et quatre-vingt-douze en allant à Valladolid ; tandis que les colonnes qui marchaient par Almeida et Salamanque faisaient cent seize lieues

pour atteindre Burgos, et quatre-vingt-dix-huit en se dirigeant sur Valladolid. C'est pourquoi, en supposant que les Espagnols eussent avancé, ou seulement qu'ils eussent conservé leurs positions, la séparation de l'artillerie procurait un avantage. Si les Espagnols, au contraire, étaient repoussés, leur ligne naturelle de retraite les amenait vers Madrid; Blake, par Aranda sur la Somo-Sierra; Castaños et Palafox, par Sigüenza et Taracón, pour couvrir la capitale, et maintenir une communication intérieure entre la Somo-Sierra et la rivière Henarès. L'artillerie eût fait halte alors à Espinar, après une marche de quatre-vingts lieues; et les corps de Baird et de Moore, se réunissant à Salamanque dans les premiers jours de novembre, auraient pu, par une marche de flanc, assurer la concentration de toute l'armée.

Ainsi, dans ces trois cas, il était prudent, il pouvait être avantageux d'avoir séparé l'artillerie. Par malheur, il y avait encore une autre supposition à faire, et c'est celle-là qui se réalisa : toutes les armées espagnoles furent dispersées en un instant; il n'en resta plus une trace. Mais sir John Moore n'aurait pu deviner une telle catastrophe, lorsque son oreille était sans cesse frappée de ce bruit que les patriotes, toujours plus enthousiastes, devenaient chaque jour plus nombreux; et, s'il eût pu prévoir la moindre partie de ces désastres, il ne se fût pas avancé vers l'Espagne. Il ignorait les plans du gouvernement espagnol; mais il était officiellement informé que plus de cent quarante mille soldats espagnols étaient

entre lui et un ennemi faible et découragé; et comme, suivant la lettre interceptée du gouvernement de Bayonne, les renforts ne devaient arriver que du 18 octobre au 18 novembre, il pouvait raisonnablement supposer que les Français ne prendraient pas l'offensive avant cette dernière époque, et qu'il aurait tout le temps de concentrer les troupes anglaises sous la protection des armées espagnoles.

Si John Moore avait pu soupçonner le mensonge dont le gouvernement anglais était la dupe, l'incroyable folie de la junte centrale et des généraux espagnols, ou l'inexactitude des agens militaires; s'il avait pu supposer que les armées espagnoles, faibles par leur nombre, étaient plus faibles encore en courage, et qu'elles manquaient de subsistances et de vêtemens; ou que, pendant que les autorités pressaient le général de se porter en avant, elles n'avaient pas honte de retenir à bord pendant dix-sept jours les troupes de sir David Baird; s'il avait pu croire de telles choses, il n'est pas douteux que les dispositions n'eussent dû être et n'eussent été différentes. Il aurait tenu son armée rassemblée; et, quoique la route par Coria fût très difficile, il l'aurait préférée, et n'aurait pas divisé sa marche.

La position des armées espagnoles, aussi dangereuse qu'absurde, et l'éloignement des troupes anglaises pendant le mois d'octobre, peuvent être expliqués par la figure suivante. La ville de Lisbonne étant prise pour centre, et la distance A entre Lisbonne et la Corogne étant le rayon, tracez un cercle

qui passe par Madrid, et tirez ensuite une tangente C perpendiculaire au rayon A, rencontrant la sécante B à Sanguesa.

L'extrême droite des Espagnols était postée à Sanguesa, Castaños occupait Calahorra, et Blake était auprès du Durango; mais le principal corps de l'armée française était à Vittoria; et, dans cette position, non seulement ce corps séparait l'armée espagnole, mais il était plus près de vingt-cinq milles de Burgos et de Valladolid que ne l'étaient Castaños et Blake, et de soixante-dix milles plus près que ne l'était Palafox.

Le 10, l'Empereur frappa le premier coup en battant le général Belvédère, et en s'emparant de Burgos. Sir David Baird ne quitta la Corogne que le 12, et n'arriva avec ses troupes à Astorga que le 4 décembre: ainsi, il est évident que, quelque route qu'eût suivie l'artillerie, l'armée anglaise n'aurait pu empêcher la défaite des Espagnols. Supposons que les troupes eussent été rassemblées à Salamanque le 13 novembre, elles auraient dû s'avancer, ou sur Valladolid, ou sur Madrid; marchaient-elles sur Valladolid, l'Empereur était à Burgos avec la garde impériale, dix à douze mille hommes de cavalerie et cent pièces de canon. Le premier corps n'était qu'à un jour de marche; les deuxième et quatrième à trois jours, et le sixième à deux. Par conséquent, plus de cent mille Français pouvaient être concentrés en trois jours; et l'on doit observer que sir John Moore n'a jamais eu vingt-cinq mille hommes en campagne.

On a dit qu'il aurait dû marcher sur Madrid. Dans ce cas, la séparation de l'artillerie était un avantage décisif, et la séparation du corps de Baird, qui ne fut pas une disposition du général Moore, était réellement la faute; l'armée, d'ailleurs, n'aurait pu exécuter en sept jours la marche de Salamanque à Madrid. Ainsi, le 21 novembre, vingt-quatre mille soldats anglais auraient pu être, il est vrai, réunis dans la capitale; mais le 4^e corps de l'armée française, qui atteignit Ségovie le 1^{er} décembre, pouvait couper leur communication avec le Portugal; et l'Empereur était avec quarante mille hommes à Aranda de Duero. Castaños avait, en outre, été défait le 23, et les débris de son armée, poursuivis par le 6^e corps, étaient seulement arrivés à Guadalaxara vers le 1^{er} décembre. Le général anglais, dans cette situation, aurait dû faire de trois choses l'une : s'avancer pour soutenir la retraite de l'armée de Castaños, joindre Saint-Jean à Somo-Sierra, ou se retirer en passant le Tage. Dans le premier cas, l'Empereur aurait forcé la Somo-Sierra; et, réuni au 1^{er} corps, il aurait porté soixante mille hommes sur les derrières de sir John Moore. Dans le second cas, les 6^e et 4^e corps, tournant John Moore par ses flancs, auraient effectué leur jonction derrière la Somo-Sierra, et l'auraient coupé de Madrid, pendant que Napoléon, avec quarante mille hommes, l'aurait attaqué en front. Se retirer au-delà du Tage, c'était faire des provinces du Sud une nouvelle base d'opérations, et ce mouvement pouvait devenir fort utile à John Moore, si les Espagnols s'étaient ralliés

autour de lui avec enthousiasme et courage; mais ceux-ci l'auraient-ils fait, l'Empereur s'avancant avec des forces considérables? l'expérience prouve qu'ils en étaient incapables. Le duc de Dalmatie, en 1810, avec une armée de beaucoup inférieure à celle de Napoléon, arriva jusqu'aux portes de Cadix sans rencontrer d'obstacles sérieux; et, à l'époque dont nous parlons, les habitans des provinces du Sud se mettaient fort peu en peine de l'occasion favorable que leur offrait la marche de sir John Moore sur Sahagun.

Mais on a dit que vingt-quatre mille hommes de troupes anglaises, agissant avec vigueur, auraient pu arrêter l'Empereur, et relever le courage des Espagnols: j'opposerai un fait à cette observation. En 1815, Napoléon passa la Sambre avec cent quinze mille hommes; et les deux cent dix mille hommes de troupes régulières qu'il avait contre lui, parmi lesquels se trouvaient plus de trente mille Anglais, purent avec peine arrêter ses progrès après quatre jours de combats, dont trois furent à son avantage.

Si, plus tard, sir John Moore voulut risquer le danger d'un mouvement sur la capitale, ce fut parce qu'il était mal informé de la force des Français, parce qu'on lui avait représenté les Espagnols comme nombreux et pleins de confiance, et qu'il ignorait la défaite de Tudela. Son dessein était, en secourant Castaños, de relever l'esprit des patriotes; et rien ne montre plus fortement la hardiesse et la promptitude de son jugement; car, dans sa lettre à M. Freire, il exposait distinctement le danger qu'il y avait à courir; et,

séparant avec soin les raisons militaires des raisons politiques, il proposait seulement de faire courir ce péril à l'armée si le gouvernement et le peuple espagnols consentaient à répondre à un tel appel, et si, de son côté, le cabinet anglais était d'avis de tenter une telle entreprise. Mais si John Moore ne mit pas son projet à exécution, c'est parce qu'il apprit que l'armée de Castaños avait été, non seulement battue, mais encore détruite; que la Somo-Sierra avait été forcée par une charge de cavalerie; et que la passe de Guadarama, sur la ligne de marche de Castaños à Madrid, était tombée au pouvoir de l'ennemi, avant que l'armée de ce général eût pu être concentrée.

Pourquoi sir John Moore n'effectua-t-il donc pas sa retraite en Portugal? c'est que, Napoléon ayant dirigé les masses de ses forces sur la capitale, l'armée anglaise était incapable de se concentrer; c'est que Madrid avait fermé ses portes; c'est que M. Freire et les autorités espagnoles le trompaient par de fausses informations; c'est que la déclaration solennelle de la junte de Tolède, de s'ensevelir sous les ruines de cette ville plutôt que de se rendre, jointe au fait de l'héroïque défense de Saragosse, semblait garantir la vigueur et la constance de l'esprit patriotique, qui était encore une fois excité en apparence; c'est parce que la question était redevenue politique, et qu'il était nécessaire de prouver aux Anglais que l'on ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à soutenir une cause qu'ils avaient tant à cœur; enfin, c'est que la position particulière de l'armée française à

cette époque fournissait les moyens de créer une diversion puissante en faveur des provinces méridionales. Telles sont les raisons sans réplique que John Moore avait pour s'avancer sur Sahagun. Relativement aux détails d'exécution, ce mouvement peut être soumis à quelques objections légères; peut-être eût-il mieux valu diriger tout d'un coup, le 21, l'armée sur Carrion, et négliger Sahagun et Saldanha; mais, stratégiquement et politiquement parlant, ce mouvement était bien conçu, bien approprié au moment, hardi, mais susceptible d'un grand succès.

On a déjà parlé de l'intervention choquante que sir John Moore était invité à repousser, des déceptions et des folies contre lesquelles il était obligé de se garder; mais, avant de discuter ce qui a rapport à la retraite d'Astorga, il est de quelque intérêt militaire de faire voir que la ligne du Portugal, bien que ce fût celle sur laquelle les Anglais devaient le plus naturellement se retirer, n'était, dans cette circonstance, ni sûre, ni utile; et qu'une marche rétrograde sur Lisbonne aurait certainement exposé l'armée à de plus grands malheurs que ceux auxquels on pouvait s'attendre en se retirant par la Galice.

La sauvage frontière du Portugal entre le Duero et le Tage est vulnérable sur plusieurs points par une armée d'invasion supérieure en nombre et en forces. Cette frontière peut être pénétrée entre le Duero et Pinhel et entre Pinhel et Guarda, en suivant les routes qui conduisent dans les vallées du Zezère et du Mondego. Elle peut l'être aussi, entre la

Sierra d'Estrella et la Sierra de Gata, par la route d'Alfayatès à Sabugal et Pinamacor, ou par celle de Guarda et de Coria. Elle peut l'être encore, entre la Sierra de Gata et le Tage, par Idanha-Velha, Castello Branco et Sobreira Formosa; et, du Tage à la Guadiana, distance d'environ vingt lieues, l'Alentejo présente un pays ouvert, sans aucun point fortifié, si l'on en excepte la Lippe, forteresse que l'on peut, sans danger, négliger et laisser en arrière.

Le 12 décembre, sir John Moore commença d'exécuter le mouvement en avant de Salamanque; à cette époque, le quatrième corps, stationné à Talavera de la Reyna, était beaucoup plus près de Lisbonne que l'armée anglaise; et l'Empereur se préparait à marcher sur cette capitale avec le sixième corps, qui était composé de la garde impériale et de la réserve. Il pouvait, comme le duc de Berwick, pénétrer par les deux côtés du Tage. Et quels obstacles l'auraient empêché d'atteindre Lisbonne avant l'armée anglaise, si celle-ci avait fait sa retraite de Salamanque? il suivait une ligne plus courte et une route meilleure; et il pouvait, d'ailleurs, entretenir ses troupes par des réquisitions, système avantageux dans le principe, quelque fatal qu'il finisse toujours par être plus tard. Mais, pour sir John Moore, il lui fallait, des fonds de sa caisse militaire, mal pourvue, acheter les subsistances pour son armée, en traitant avec des paysans soupçonneux, et qui, voyant les troupes se retirer, se montraient d'autant plus méfiants.

Le général Craddock était à Lisbonne avec six mille

hommes d'infanterie et deux cent cinquante-huit chevaux ; mais le gouvernement provisoire, qui n'avait organisé que quelques bataillons mal composés, était si peu actif que la proclamation pour appeler la population aux armes ne fut publiée que le 8 octobre. Il y avait à peine dans l'arsenal les armes et les équipemens nécessaires pour huit mille hommes ; et les nouvelles levées étaient seulement rassemblées au moment où le Portugal allait être envahi. A la vérité, sir Robert Wilson, ayant, avec la plus grande activité, organisé environ deux mille hommes de la légion de Lusitanie, marcha d'Oporto vers la mi-décembre ; mais c'était là tout ce qu'on pouvait opposer à une armée plus nombreuse, plus favorablement placée pour exécuter une invasion, et incomparablement mieux commandée que celle avec laquelle Masséna envahit le Portugal en 1810. Ainsi, l'on peut affirmer que, si la retraite sur Lisbonne était raisonnable avant que Napoléon se fût emparé de Madrid, ce n'était plus une opération sûre après cet événement ; et il est évident que ce ne fut ni avec légèreté, ni par manque de bon jugement, que le général Moore préféra la ligne de Galice.

Les argumens de ceux qui niaient la nécessité de se retirer même derrière Escla méritent à peine d'être pris en considération ; et, si l'on se reporte seulement à la force numérique de l'armée sous les ordres de l'Empereur et à la direction de sa marche, on remarquera facilement la futilité de ces argumens ; mais la nécessité de continuer, et, comme on l'a dit injuste-

ment, de précipiter la retraite sur Corogne, n'est pas aussi authentique. On fit un mouvement en avant sur Sahagun dans le but d'opérer une diversion, et de donner aux Espagnols l'occasion de résister dans les parties méridionales; mais ceux-ci, quoiqu'ils eussent réussi à attirer l'ennemi dans ces provinces, ne leur opposèrent aucune résistance. La junte centrale ne montra dans cette circonstance, ni énergie, ni prudence; à peine quelques légères démonstrations du marquis de Palacios du côté de la Sierra-Morena, et du duc de l'Infantado du côté de Cuença, ébranlèrent-ils le premier corps résidant dans la Manche. Dix mille hommes suffirent pour maintenir Madrid dans une parfaite tranquillité, et une partie du quatrième corps se mit en marche de Talavera sur Salamanca, par le chemin de Placencia. Sir John Moore apprit par des lettres de M. Stuart et par les rapports de ses espions ces circonstances décourageantes; mais ces nouvelles lui arrivaient lentement et par intervalles. Espérant que les Espagnols se décideraient enfin à faire un dernier effort, il annonça son intention de conserver la Galice, quand la correspondance de M. Stuart lui fit perdre tout espoir à ce sujet: la présence de l'Empereur, la somme prodigieuse de ses forces, et la rapidité de sa marche, confirmaient la triste vérité qu'on n'avait rien à attendre des provinces méridionales.

Sir John Moore lui-même ne put, avec ses vingt-trois mille hommes, se maintenir contre toute l'armée française; et, jusqu'à son arrivée à Astorga, ses

flancs furent constamment exposés. Toutefois, il se retira de cette position avec assez de sécurité; mais la force naturelle du pays entre cette ville et Corogne a induit en erreur le faible jugement des personnes qui, plus tard, ont inconsidérément avancé à ce sujet plusieurs vagues accusations, entre autres celles-ci: que John Moore avait trop légèrement abandonné des passes où cent hommes auraient suffi pour arrêter tout une armée; que la retraite du général fut une véritable fuite; que le danger de sa position lui avait fait perdre la tête. A quelques égards, ces observations pourraient être fondées, s'il en était des commandans militaires comme des gladiateurs, dont la tactique consiste à toujours frapper au front; mais, tant qu'une armée a indispensablement besoin, pour sa subsistance et ses munitions de guerre, de sa ligne de communication, le salut de ses flancs et de ses derrières doit être considéré comme une chose de très haute importance. Sir John Moore savait fort bien que, quel que fût le nombre de ses ennemis, il pouvait accepter une bataille dans les défilés dont est coupée la route de Corogne; mais, à moins de faire une défense permanente, ces sortes de combats sont toujours plus funestes qu'utiles. D'ailleurs, une défense permanente était d'autant plus impossible à John Moore qu'il n'avait pas de magasins plus près que Corogne; qu'il était dépourvu de moyens de transport, et que l'argent lui manquait pour s'en procurer. De plus, l'hiver faisait déjà sentir ses rigueurs à cette époque; et, la province étant pauvre, et les

paysans très peu portés à aider les troupes, il y avait peu de ressources à tirer du pays. Il n'y avait même pas une seule position entre Astorga et Corogne où l'on pût tenir plus que quelques jours contre une armée supérieure en nombre; car Rodrigatos pouvait être tourné par la vieille route de Villa-Franca; Villa-Franca par la vallée de la Syl; et, de là, toute la ligne de Corogne, par la route d'Orense, qui conduit aussi directement à Vigo, point où John Moore avait intention de se retirer jusqu'à ce qu'il eût atteint Nogalès (1). Les Français, au contraire, auraient eu à traverser la plus riche partie de la Galice pour arriver à San-Iago et à Corogne, sur la gauche; et, des Asturies, ils pouvaient encore suivre le chemin de Mondonedo sur la droite. Demanderait-on pourquoi ils ne l'ont pas fait? La réponse est facile: aussitôt que l'Empereur eut quitté l'armée, la jalousie et le désaccord, ordinaires entre les chefs d'un rang égal, vinrent s'opposer à ces opérations: il s'éleva de la mésintelligence entre le maréchal Ney et le duc de Dalmatie. Sans vouloir aborder la cause de leurs différends, il est certain que, sous le point de vue militaire, le dernier l'emportait de beaucoup par la profondeur et la solidité du jugement. Le premier commit une grande erreur en demeurant à Villa-Franca, au lieu de porter son corps d'armée, ou du moins une partie de son corps (tel était l'avis du maréchal Soult), le long de la vallée d'Orense,

(1) *Appendice*, n° 13, sect. 3.

vers San-Iago de Compostelle. L'armée anglaise eût été infailliblement perdue, si le sixième corps avait pu la devancer à Corogne; et combien eussent changé les chances du combat, si trois divisions françaises de plus étaient venues prendre part à l'engagement?

Ainsi, en accordant que, durant l'hiver, les troupes eussent pu se nourrir et s'approvisionner, les villes de Villa-Franca, Nogalès, Constantino et Lugo, ne pouvaient être défendues d'une manière permanente par une armée dont la base d'opérations était à Corogne: de là, la résolution que prit sir John Moore de rejoindre ses vaisseaux pour renouveler la guerre dans les provinces du Sud. Une telle retraite était digne du caractère d'un capitaine aussi distingué; et Annibal lui-même n'aurait certainement pas mieux fait.

Lord Bacon observe que les belles retraites ne le cèdent en rien aux charges les plus brillantes, en ce sens qu'elles réunissent à plus de discipline et à autant de valeur moins de chances de hasard. C'est en effet une belle et honorable retraite que celle où le général, tout en cédant le terrain, ne perd aucun trophée; où il soutient chaque attaque sans en être ébranlé; et où, enfin, après un combat obstiné, il peut, sans être maltraité, embarquer son armée à la face même d'un ennemi supérieur. S'il est déjà glorieux d'effectuer une telle retraite devant un ennemi beaucoup plus fort par le nombre, combien ne l'est-il pas plus encore, lorsque le chef a doublement à lutter contre le mauvais temps et la mauvaise fortune; quand il lui faut opposer à de vieilles bandes

des soldats inexpérimentés; et quand il se trouve forcé de combattre un ennemi éminemment habile, qui souffre à peine que le plus petit avantage lui échappe pendant une longue et vigoureuse poursuite. C'est ce que fit John Moore; et il acheva de remplir sa tâche par une mort aussi ferme et aussi glorieuse qu'aucune de celles dont l'antiquité nous offre les exemples.

Si l'on s'en rapporte à l'opinion de Bacon, quels reproches peut-on faire à la retraite sur Corogne? Peut-être trouvera-t-on à dire quelque chose sur le maintien de la discipline? mais ce n'est pas au général qu'il faudrait l'imputer. Les commandans en chef qui se sont rendus célèbres par les plus belles retraites étaient, pour la plupart, sûrs et bien connus de leurs armées: c'est pour cela qu'Annibal, parlant du premier des Scipions, disait avec dérision que, bien qu'il fût brave et habile, c'était trop de présomption à lui de se mesurer avec un général qui pouvait appeler par son nom chacun de ses soldats, lui qui était presque inconnu aux siens; et, par là, Annibal donnait à entendre qu'un général peut difficilement mettre à fin une grande entreprise, si ses troupes ne sont accoutumées à son commandement. Or, John Moore avait une armée toute neuve, et récemment mise sous ses ordres; et celle-ci était à peine assemblée, lorsque la force supérieure de l'ennemi l'obligea à un mouvement rétrograde dans les circonstances les plus pénibles. Il n'eut donc pas le temps d'établir son système de dis-

cipline; et c'est dans les principaux événemens, et non dans les plus petits, qu'il faut rechercher le *critérium* de son mérite.

La retraite n'était-elle pas motivée? fut-elle précipitée sans nécessité? y eut-il une seule occasion perdue qui pût être nuisible à l'ennemi? aperçoit-on la moindre faiblesse dans le caractère personnel du général? Voilà les questions que peut faire un homme sensé. Nous avons déjà examiné la première de ces questions; la seconde est un simple objet de calcul. L'arrière-garde quitta Astorga le 1^{er} janvier; le 3, elle repoussa l'ennemi très-vivement à Calcabellos; le 6, cette arrière-garde, après avoir trois fois arrêté la poursuite des Français, se réunit au gros de l'armée à Lugo. Elle ne fut jamais rompue, et ne perdit pas une pièce de canon. L'armée entière présenta, pendant deux jours, à Lugo, la bataille, qui ne fut point acceptée. Les troupes, continuant leurs mouvemens de retraite, arrivèrent à Betanzos le 10 au matin, et atteignirent Corogne le lendemain 11. Ainsi, dans l'espace de onze jours (dont trois séjours), cette petite armée parcourut cent cinquante milles par de beaux chemins. Quant à Napoléon, il était parti de Madrid le 22 décembre, avec cinquante mille hommes; et il était, le 28, à Villapando, ayant fait en sept jours cent soixante-quatre milles par de mauvais chemins. Par conséquent, la retraite sur Corogne ne fut point précipitée, à moins qu'on ne démontre qu'il était inutile de se retirer au-delà de Villa-Franca.

On ne peut non plus affirmer qu'aucune occasion d'arrêter l'ennemi ait été négligée. Le but du maréchal Soult était de livrer bataille; et, si l'on peut censurer sur aucun point son habile campagne, c'est d'avoir différé son attaque à Lugo : car, qu'il eût été vainqueur ou vaincu, les embarras de son adversaire ne pouvaient que s'en accroître. Sir John Moore aurait été obligé de continuer sa retraite, encombré par le transport de ses blessés, ou de les abandonner aux rigueurs de l'hiver.

La flotte ne se trouvant point à la Corogne, il fallut nécessairement accepter la bataille : l'issue montre évidemment qu'elle fut honorable pour l'armée anglaise, qui s'embarqua, après l'action, sans faire aucune perte. Malgré le succès obtenu, le débarquement était indispensable; et c'est une preuve irrécusable qu'on n'aurait pu retirer aucun avantage d'une bataille livrée dans l'intérieur du pays, et que le général Moore agit très prudemment en évitant de combattre lorsqu'il eut rallié son armée à Lugo, et lorsqu'il eut rétabli la discipline que les mouvemens précédens avaient ébranlée. Mais, quelles qu'aient été les clameurs élevées contre cette campagne, comme si aucune armée n'avait jamais essuyé de semblables revers, il est certain que la perte en hommes fut peu considérable, la perte réelle moindre encore, qu'enfin elle se réduit à rien si on la compare avec les avantages obtenus (1). Une armée qui,

(1) *Appendice*, n° 20.

après des marches de plus de cinq cents milles, soit en avant, soit en arrière, et devant un ennemi d'une immense supériorité, n'a perdu que quatre mille hommes en y comprenant ceux qui furent tués dans les différentes actions, c'est-à-dire la sixième partie de son effectif, ne saurait être considérée comme ayant fait une perte très sévère; et cette perte n'eût pas même été aussi forte sans les divers accidens mentionnés dans la narration. Les marches de nuit sont rarement heureuses : celle de Lugo à Betanzos coûta à l'armée, en traînards, plus que le double des hommes perdus dans toutes les opérations précédentes. Toutefois, dans ce mouvement, comme en général dans les autres, la réserve souffrit peu; et il est avéré que les brigades légères détachées sur la route de Vigo, qui ne furent point poursuivies, qui ne firent point de marches forcées, qui furent bien logées et bien nourries, laissèrent en arrière, en proportion de leur force, autant d'hommes qu'aucune autre partie de l'armée : preuves nombreuses et irrécusables que l'inexpérience fut la première et principale cause des désordres qui accompagnèrent la retraite. Ces désordres étaient suffisamment graves; mais beaucoup de circonstances contribuèrent encore à produire une désorganisation plus apparente que réelle. L'intention de sir John Moore était de marcher sur Vigo, pour y rétablir l'ordre avant de s'embarquer pour l'Angleterre : au lieu de cela, la flotte fit voile directement de la Corogne. Mais elle fut dispersée par une terrible tempête; beaucoup

de vaisseaux firent naufrage; et ceux qui résistèrent furent très heureux, en regagnant le chenal, de trouver quelque port pour s'y réfugier : ainsi les soldats se trouvèrent répandus sur le rivage depuis Land's-End jusqu'à Douvres. Leur misérable situation, le mauvais état de leurs vêtemens, de leurs équipemens, frappèrent de surprise un peuple accoutumé à ne voir les troupes que dans leur belle tenue de parade. Bientôt, les exagérations ordinaires de ces gens qui venaient d'échapper aux périls et à la détresse s'accrurent par l'inquiétude dans laquelle ils étaient sur le sort de leurs camarades. Enfin, une fièvre pernicieuse, résultat de l'anxiété, et du passage soudain de la fatigue à la vie inactive et confinée du vaisseau, remplit tous les hôpitaux d'officiers et de soldats. C'est ainsi que le misérable état de l'armée de sir John Moore devint le sujet de toutes les correspondances, et celui de tous les journaux publiés dans les villes situées le long de la côte.

La nation, inaccoutumée encore aux grandes opérations, oublia les chances du terrible jeu de la guerre; et, jugeant de la perte d'une manière positive, au lieu de la juger d'une manière comparative, elle fut ainsi disposée à donner croyance aux calomnies de gens intéressés et empressés à dénigrer le plus brillant caractère dont l'Angleterre ait pu jamais se glorifier. Le triomphe de ces calomnies ne fut que passager; et le dernier appel de Moore à sa patrie pour obtenir justice entière sera certainement entendu. La postérité, révéran et chérissant

son nom, poursuivra avec justice et rigueur ceux de ses odieux calomniateurs dont le souvenir aura pu survivre au mépris : car c'est ainsi que le temps rajeunit la vertu et flétrit la bassesse ; et, si, dans un cas où la raison elle-même parle si éloquemment, il faut encore invoquer des autorités, les historiens à venir ne manqueront pas de faire observer que l'homme dont les talens ont mérité les suffrages de Soult, de Napoléon et de Wellington, ne fut point un soldat ordinaire.

« Sir John Moore, dit le premier, sut partout profiter des avantages que le pays lui offrait pour opposer une active et vigoureuse résistance ; et il a fini, en succombant dans un combat qui doit à jamais honorer sa mémoire. » (1)

Plus d'une fois Napoléon affirma que, si John Moore avait commis quelques légères erreurs, il ne fallait les attribuer qu'à la position dans laquelle il se trouvait ; et que les talens et la fermeté de ce général avaient seuls conservé et sauvé l'armée anglaise. (2)

« Dans toute la campagne de sir John Moore, dit le duc de Wellington, je ne vois qu'une erreur : c'est, lorsque ce général s'avança sur Sahagun, de ne pas avoir considéré cette marche comme un mouvement de retraite, et de n'avoir pas envoyé des

(1) *Appendice*, n^o 16.

(2) Conversations de Vivian à l'île d'Elbe. — Voix de Sainte-Hélène.

« officiers sur les derrières pour désigner et préparer
« les positions successives où chaque brigade devait
« s'arrêter. Mais, cette opinion, je ne l'ai formée qu'a-
« près une longue expérience de la guerre, et spécia-
« lement de celle de la Péninsule, guerre qu'il faut
« avoir vue pour la bien comprendre; enfin, c'est
« une opinion formée après l'événement. »

APPENDICE.

N. I.

OBSERVATIONS ABREVIÉES AU GÉNÉRAL SANARY
SUR LES AFFAIRES D'ESPAGNE.

APPENDICE.

Première observation. — Les affaires de Français en Espagne se trouvent dans une excellente position si le duc de Robert avait gardé sur Valladolid, et si le duc de Noailles eût gardé son Alcazar, et avait une colonne mobile à trois ou quatre journées de la cour du général Dupont.

Le général Gubiern ayant été dirigé sur le général Dupont, et le général Frenchaud sur le maréchal Bliassé, le camp et affaibli par des marches et des contre-marches, le position de l'armée française est devenue moins belle.

Deuxième observation. — Le Cardinal Bessières est un excellent à Madrid tel que deux ou trois mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie. Le 13 ou le 14 il s'empare de Burevaste, se mettra en communication avec le Portugal, jettera les rebelles en Castille et s'emparera de Leon. Si toutes les opérations

« officiers sur les derrières pour le signer et préparer
« les positions successives où chaque brigade devait
« s'arrêter. Mais, cette opinion, je ne l'ai formée qu'a-
« près une longue expérience de la guerre, et spécia-
« lement de celle de la Péninsule, guerre qu'il faut
« avoir vue pour la bien comprendre; enfin, c'est
« une opinion formée après l'événement. »

APPENDICE

APPENDICE.

N^o I.

OBSERVATIONS ADRESSÉES AU GÉNÉRAL SAVARY SUR LES AFFAIRES D'ESPAGNE.

Les cinq notes suivantes, dictées par l'empereur Napoléon, et signées par le général Bertrand, ont été trouvées dans le portefeuille du roi Joseph, à la bataille de Vittoria.

Le 13 juillet 1808.

Première observation. — Les affaires des Français en Espagne seraient dans une excellente position si la division Gobert avait marché sur Valladolid, et si la division Frère eût occupé San-Clemente, ayant une colonne mobile à trois ou quatre journées sur la route du général Dupont.

Le général Gobert ayant été dirigé sur le général Dupont, et le général Frère étant avec le maréchal Moncey, harassé et affaibli par des marches et des contre-marches, la position de l'armée française est devenue moins belle.

Deuxième observation. — Le maréchal Bessières est aujourd'hui à Medina del Rio Seco avec quinze mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie. Le 15 ou le 16, il attaquera Benevente, se mettra en communication avec le Portugal, jettera les rebelles en Galice, et s'emparera de Léon. Si toutes les opérations réussis-

sent ainsi, et d'une manière brillante, la position de l'armée française redeviendra ce qu'elle était.

Si le général Cuesta quitte Benevente sans combattre, il se retirera sur Zamora, Salamanque, pour venir gagner Avila et Ségovie, certain qu'alors le maréchal Bessières ne pourrait point le poursuivre, puisque, dans cette supposition, il serait menacé par l'armée de Galice, dont l'avant-garde est réunie à Léon.

Alors, il faut que le général qui commande à Madrid puisse promptement réunir six à sept mille hommes pour marcher sur le général Cuesta; il faut que la citadelle de Ségovie soit occupée par quelques pièces de canon, trois à quatre cents convalescens, avec six semaines de biscuit.

C'est une grande faute de n'avoir pas occupé cette citadelle, quand le major-général l'a mandé. De toutes les positions possibles, Ségovie est la plus dangereuse pour l'armée. Capitale d'une province, assise entre les deux routes, elle ôterait à l'armée toutes ses communications; et, l'ennemi une fois posté dans cette citadelle, l'armée française ne pourrait plus l'en déloger. Trois ou quatre cents convalescens, un bon chef de bataillon et une escouade d'artillerie, rendront le château de Ségovie imprenable pendant bien du temps, et assureront à l'armée l'importante position de Ségovie.

Si le général Cuesta se jette en Galice, sans combattre, sans éprouver de défaite, la position de l'armée devient toujours meilleure; à plus forte raison, s'il est jeté en Galice après avoir éprouvé une forte défaite.

Troisième observation. — Si le maréchal Bessières, arrivé devant Benevente, reste en présence sans attaquer le général Cuesta, ou s'il est repoussé, son but sera toujours de couvrir Burgos, en tenant le plus possible l'ennemi en échec. Il peut être renforcé de trois mille hommes des troupes de ligne qui accompagnent le Roi ; mais, alors, il n'y a point à hésiter. Si le maréchal Bessières a fait une marche rétrograde sans bataille, il faut sur-le-champ lui envoyer six mille hommes de renfort. S'il a fait son mouvement après une bataille où il ait éprouvé de grandes pertes, il faudra faire de grandes dispositions : rappeler à marches forcées sur Madrid le général Frère, le général Caulaincourt, le général Gobert, le général Vedel ; et laisser le général Dupont sur les montagnes de la Sierra-Morena, ou le rapprocher même de Madrid, en le tenant toujours cependant à sept ou huit marches, afin de pouvoir écraser le général Cuesta et toute l'armée de Galice, pendant que le général Dupont servira d'avant-garde pour tenir l'armée d'Andalousie en échec.

Quatrième observation. — Si le général Dupont éprouvait un échec, cela serait de peu de conséquence : il n'y aurait d'autre résultat que de lui faire repasser les montagnes ; mais le coup qui serait porté au maréchal Bessières serait un coup porté au cœur de l'armée, qui donnerait le *tétanos*, et qui se ferait sentir à tous les points extrêmes de l'armée. Voilà pourquoi il est très malheureux que toutes les dispositions ordonnées n'aient pas été suivies. L'armée du maréchal Bessières devrait se trouver avoir au moins huit mille hommes

de plus, afin qu'il n'y eût aucune espèce de chance contre l'armée du maréchal Bessières.

La vraie manière de renforcer le général Dupont, ce n'est pas de lui envoyer des troupes, mais c'est d'envoyer des troupes au maréchal Bessières. Le général Dupont et le général Vedel sont suffisans pour se maintenir dans les positions qu'ils ont retranchées; et, si le maréchal Bessières était renforcé, et l'armée de Galice écrasée, le général Dupont, immédiatement après, se trouverait dans la meilleure position, non seulement par des forces qu'on pourrait alors lui envoyer, mais encore par la situation morale des affaires. Il n'y a pas un habitant de Madrid, pas un paysan des vallées, qui ne sente que toutes les affaires d'Espagne aujourd'hui sont dans l'affaire du maréchal Bessières. Combien n'est-il pas malheureux que dans cette grande affaire on se soit donné volontairement vingt chances contre soi!

Cinquième observation. — L'affaire de Valence n'a jamais été d'aucune considération : le maréchal Moncey seul était suffisant; c'était même une folie que de songer à le secourir. Si le maréchal Moncey ne pouvait pas prendre Valence, vingt mille hommes de plus ne la lui auraient pas fait prendre, parce qu'alors c'était une affaire d'artillerie, et non une affaire d'hommes : car on ne prend pas d'un coup de collier une ville de quatre-vingt ou cent mille âmes, qui a barricadé ses rues, mis de l'artillerie à toutes les portes et dans toutes les maisons. Or, dans cette hypothèse, le maréchal Moncey était suffisant pour former une colonne mobile, faire

face à l'armée de Valence, et faire sentir dans toute leur force les horreurs de la guerre.

Le général Frère ne pouvait donc rien pour faire prendre Valence, tandis qu'il pouvait beaucoup, poste à San-Clemente, soit qu'il dût revenir à Madrid, soit qu'il dût prendre une position intermédiaire pour secourir le général Dupont.

C'était une autre erreur que de songer à faire aller le maréchal Moncey à Valence pour ensuite le faire marcher en Murcie et sur Grenade : c'était vouloir fondre ce corps d'armée en détail et sans fruit. Comme le dit fort bien le général Dupont, il valait mieux lui envoyer directement un régiment que de lui en envoyer trois dans cette direction-là.

Dans les guerres civiles, ce sont les points importans qu'il faut garder : il ne faut pas aller partout. Si, cependant, on a dirigé le maréchal Moncey sur Valence, c'était à une époque où la situation des affaires n'était pas la même : c'était lorsque l'armée de Valence pouvait envoyer en Catalogne ou à Saragosse comme elle en menaçait.

Sixième observation. — Le but de tous les efforts de l'armée doit être de conserver Madrid : c'est là qu'est tout. Madrid ne peut être menacée que par l'armée de Galice ; elle peut l'être aussi par l'armée de l'Andalousie, mais d'une manière beaucoup moins dangereuse, parce qu'elle est simple et directe, et que, par toutes les marches qu'il fait sur ses derrières, le général Dupont se renforce. Les généraux Dupont et Vedel étaient suffisans, ayant plus de vingt mille hommes ;

le maréchal Bessières ne l'est pas proportionnellement, vu que sa position est plus dangereuse. Un échec que recevrait le général Dupont serait peu de chose; un échec que recevrait le maréchal Bessières serait plus considérable, et se ferait sentir à l'extrémité de la ligne.

Résumé. — Faire reposer et rapprocher de Madrid le général Frère, le général Caulaincourt, le général Gobert, afin qu'ils puissent arriver à Madrid avant le général Cuesta, si celui-ci battait le maréchal Bessières. Immédiatement après l'événement qui aura lieu le 15 ou le 16, prendre une part selon les événemens qui auront eu lieu, et dans le but d'écraser l'armée ennemie en Galice.

Si le maréchal Bessières a eu grand succès sans éprouver de grandes pertes, tout sera bien dans la direction actuelle. S'il a un succès après avoir éprouvé beaucoup de pertes, il faut se mettre en mesure de le renforcer. S'il se tient en observation sans attaquer, il faut le renforcer. S'il a été défait et bien battu, il faut se concentrer et rassembler toutes ses troupes dans le cercle de sept ou huit journées de Madrid, et étudier les dispositions dans les différentes directions pour savoir où placer les avant-gardes, afin de profiter de l'avantage qu'on a d'être au milieu, pour écraser successivement avec toutes ses forces les divers corps de l'ennemi. Si on n'ordonne pas sur-le-champ au général Dupont de repasser les montagnes, c'est qu'on espère que, malgré la faute faite, le maréchal Bessières a la confiance (qu'on partage) qu'à la rigueur il est suffisant pour écraser l'ennemi. Le maréchal Bessières a eu

le bon esprit de tellement réunir toutes ses forces qu'il n'a pas même laissé un seul homme à Santander. Quelque avantage qu'il y eût à laisser là un millier d'hommes, il a senti qu'un millier d'hommes pouvait décider sa victoire.

Quant à la division du général Verdier devant Saragosse, elle a rempli aux trois quarts son but : elle a désorganisé tous les Aragonais, a porté le découragement parmi eux, les a réduits à défendre les maisons de leur capitale, a soumis tous les environs, a bloqué la ville, et réuni tous les moyens pour s'en emparer sans que cela devienne trop coûteux.

Voilà l'esprit de la guerre d'Espagne.

3,000 h.	1 ^{er} régiment d'infanterie légère	1 ^{er} régiment d'infanterie légère	Division du général Montour.
	1 ^{er} bataillon de l'artillerie	1 ^{er} bataillon de l'artillerie	
	1 ^{er} bataillon de l'artillerie	1 ^{er} bataillon de l'artillerie	Total, 3,000 hommes présents sous les armes, et six pièces de canon.
	1 ^{er} bataillon de l'artillerie	1 ^{er} bataillon de l'artillerie	
3,000 h.	Cette brigade marche sur Saragosse.		

N° II.

NOTE POUR LE ROI D'ESPAGNE,

Dictée par l'empereur Napoléon, prise à la bataille de Vittoria.

Bayonne, juillet 1808.

L'armée d'Espagne a son quartier-général à Madrid ;
voici sa composition actuelle :

1°. *Corps des Pyrénées occidentales.*

Le maréchal Bessières commande le corps des Pyrénées occidentales, qui est fort de vingt-trois mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie ; il occupe la place de Saint-Sébastien, les trois Biscayes, les montagnes de Santander, la place de Burgos, et est chargé de combattre l'armée ennemie des Asturies et de Galice.

Toutes les troupes sont en mouvement pour composer l'armée de la manière suivante.

Division du général Mouton.	1 ^{re} brigade, le général Reynaud.	{ le 4 ^e régiment d'in- fanterie légère, 15 ^e d'infanterie de ligne, 1 ^{er} bataillon de Pa- ris en marche,	} 3,000 h.
(Cette brigade marche sur Be- nevente.)			

3,000 h.

		<i>Ci-contre.</i>	3,000 h.	
Suite de la Division du général Mouton.	} 2 ^e brigade, { 2 ^e régiment d'in- le général } fanterie légère. Rey. { 12 ^e <i>idem.</i>	Total, 2,100 hommes et six	} 2,100 h.	
		pièces de canon, ci.		
		(<i>Cette brigade est à Burgos</i> <i>avec le Roi, et doit joindre</i> <i>sa division.</i>)		
		Total.		5,100 h.
Division du général Merle.	} Brigade d'Armagnac . . . 1,800 } Brigade Gaulois. 1,800 } Brigade Sabathier 2,800 } Brigade Ducos 2,000		} 8,400 h.	
		Total.		8,400
		Et seize pièces de canon.		
		Garde. } Infanterie 1,900 h. } et six pièces de canon. (<i>Toutes ces troupes marchent</i> <i>sur Benevente.</i>)		
Cavalerie.	} 10 ^e de chasseurs. 450 } 22 ^e <i>idem.</i> 450 } Garde 300		} 1,200 h.	
		(<i>Ces troupes marchent sur</i> <i>Benevente.</i>)		
		Total.		1,200
				16,600 h.

	<i>De l'autre part.</i>	16,600 h.
Cavalerie.	Escadrons de dragons	200
	(Ces escadrons sont en marche, et ont dépassé la frontière.)	
	26 ^e de chasseurs.	450
	(Arrivant de Bayonne sous peu de jours.)	
	Total de la cavalerie,	1,850

Les forces actives du maréchal Bessières sont donc de dix-sept mille hommes. Il n'en a guère que quinze mille pour l'affaire de Benevente.

S'il obtenait à Benevente et à Léon un grand succès contre l'armée de Galice, peut-être serait-il convenable, pour profiter de la victoire et de la terreur des premiers moments, de se jeter dans la Galice. Toutefois, il devrait d'abord prendre position à Léon, en s'emparant de la plaine, en jetant l'ennemi dans les montagnes, et en interceptant au moins à Astorga la communication de la grande route.

Garnison de Burgos. — Il y a dans le château de Burgos une garnison *de dépôt*. (1) 600 h.

17,850 h.

(1) Ces deux mots, ajoutés, sont écrits de la main même de Napoléon.

Ci-contre. 17,850 h.

Colonne du général Bonnet. — Il y a encore à Burgos le général de division Bonnet, faisant partie du corps du maréchal Bessières : ce général va avoir sous ses ordres une colonne mobile de douze mille hommes pour maintenir la tranquillité dans la ville et ses environs. Cette colonne est composée comme il suit :

Quatrième bataillon du 118 ^e , formant (Actuellement existant à Burgos.)	450	}	1,500 h.
Troisième bataillon du dépôt général actuellement à Vittoria.	450		
Deux compagnies du 4 ^e d'infanterie légère, formant un petit bataillon. (<i>En marche, ayant passé la frontière.</i>)	400		
	<hr/>		
	1,300		
Escadron de dragons (<i>en marche</i>).	200		
	<hr/>		
	1,500		

Deux pièces de canon en marche.

Colonne d'Aranda. — Cette colonne, formée du premier bataillon en marche, fort de mille hommes et de quatre pièces de canon, peut se réunir au besoin avec la colonne du général Bonnet : elles doivent assurer la communication jusqu'aux montagnes en avant d'Aranda, ci.

1,000

20,350 h.

	<i>De l'autre part.</i> 20,350 h.	
<i>Colonne de Vittoria.</i> — Le général de brigade Monthion et le colonel Barerre occupent Vittoria avec une colonne composée comme il suit :		
Deux compagnies du 15 ^e de ligne, formant un petit bataillon de.	300	
Le deuxième bataillon du 12 ^e d'infanterie légère.	600	
Le deuxième bataillon du 2 ^e , id.	600	
(<i>Ce qui fait en infanterie</i>).	1,500	
Un escadron de dragons (<i>en marche</i>).	200	
Deux pièces de canon.		
(<i>Tous ces corps sont en marche.</i>)	1,700	1,700 h.
<i>Garnison de Saint-Sébastien.</i> — Le général Thouvenot commande à Saint-Sébastien avec mille hommes de garnison, ci. 1,000 h.		
<i>Récapitulation.</i> — Le corps du maréchal Bessièrès est de. 23,050 h.		
Et trente-six pièces de canon.		

Les détachemens et troisièmes bataillons des corps qui sont aux divisions actives du maréchal Bessièrès pourront, sous quinze jours, le rejoindre, vu qu'ils seront remplacés à Vittoria et à Burgos par d'autres corps.

2^o. *Aragon.*

Jusqu'à cette heure, les troupes qui sont en Aragon faisaient partie du corps des Pyrénées occidentales; mais, le corps des Pyrénées occidentales se portant sur

la Galice, il devient indispensable d'en faire une division à part.

Aujourd'hui, ce commandement comprend Pampe-lune, la Navarre, et les troupes qui forment le siège de Saragosse, sous les ordres du général Verdier.

Ces troupes sont divisées en quatre brigades, et sont composées ainsi qu'il suit :

Trois régimens d'infanterie de ligne de la Vistule, ayant sous les armes	3,600 h.
Les quatrième, sixième et septième bataillons de marche	1,500
Le troisième bataillon du 14 ^e provisoire.	1,300
Le 1 ^{er} régiment supplémentaire	900
Les 47 ^e , 15 ^e et 70 ^e	1,600
Un bataillon des gardes nationales d'élite	600
Total	9,500 h.

La cavalerie consiste dans un régiment de lanciers polonais. 700
 Plus, un escadron de marche. 400 } 1,100 h.

A Pampe-lune, le général Dagout commande. Indépendamment d'un dépôt de huit cents hommes, formant la garnison de la citadelle, il a une colonne mobile composée du premier bataillon de marche du Portugal, du troisième bataillon du 118^e, fort de six cent cinquante hommes, et d'un escadron de dragons; ce qui forme un total de quatorze cents hommes, disponibles pour se

11,400 h.

De l'autre part. 11,400 h.
 porter sur tous les points de la Navarre,
 et sur les communications de Saragosse,
 pour y mettre l'ordre; ci. 1,400
 Artillerie 200
 Il y a donc en cernement en Aragon et en

Navarre. 13,000 h.

Aussitôt que Saragosse sera pris, et que le corps de l'Aragon sera constitué, il sera nécessaire de faire entrer au corps du maréchal Bessières le bataillon du 47^e, celui du 15^e, et les trois bataillons du 14^e provisoire : ce qui augmentera le maréchal Bessières de deux mille hommes, afin de tenir les corps réunis. Il est possible qu'on fasse partir de Bayonne les dix-neuf mille trois cents hommes de bonnes troupes de ligne, pour se diriger sur Saragosse, et enlever la prise de cette place, si toutefois elle n'est pas encore prise.

Si Saragosse était pris, le corps du maréchal Bessières pourrait être renforcé de ces trois mille hommes d'élite et de deux mille hommes du corps de Saragosse : ce qui lui ferait un corps nombreux pour la campagne de Galice.

Indépendamment de Saragosse, les rebelles occupent la ville de Jaca, et plusieurs points dans les vallées. A tous les débouchés des vallées, en France, il y a un général de brigade avec une colonne mobile. On attendra la prise de Saragosse pour entrer dans ces vallées, et y marcher dans les deux sens. En général, l'esprit des vallées est bon ; mais des troupes de contre-

bandiers, que les chefs des rebelles ont enrégimentés, les vexent.

3°. Catalogne.

Le général Duhesme occupe Barcelonne, qui est une place qui a deux très belles forteresses qui la dominent : c'est la plus grande ville de la monarchie.

Le général Duhesme a deux divisions, la division Chabran et la division Lechi, formant onze mille hommes d'infanterie, seize cents hommes de cavalerie, et dix-huit pièces de canon.

Le général Duhesme a eu plusieurs événemens : il a brûlé un grand nombre de villages, et maintenu en respect le pays à quinze lieues à la ronde.

La ville de Gironne n'ayant pas été occupée, les insurgés de la Catalogne ont établi là leur junte, d'où ils donnent le mouvement au reste de la province. Deux mille insurgés assiégeaient le fort de Figuières : on y avait heureusement laissé trois cents Français ; ils ont été obligés de tirer beaucoup de coups de canon, et de brûler le village.

Le général de division Reille, avec deux bataillons toscans, a marché sur Figuières, l'a débloqué le 6 du mois, et y a fait entrer une grande quantité de vivres dont on manquait. Le 10, il réunissait sa division, qui arrivait de divers points de la France ; il avait déjà six mille hommes, et aujourd'hui il doit en avoir neuf mille. Il doit s'assurer de Roses, et marcher sur Gironne, établir ses communications avec le général Duhesme, et, ensemble, pacifier la Catalogne.

Les forces réunies des généraux Duhesme et Reille s'élèvent donc à vingt-deux mille hommes.

Ainsi le corps des Pyrénées occidentales est fort	
de	23,000
Celui d'Aragon, de	13,000
Celui de Catalogne, de	22,000
Total.	68,000 ^{hom.}

Nous venons de faire connaître la situation de l'armée dans les provinces de la Biscaye, de Santander, de la Castille, de la Navarre, de l'Aragon et de la Catalogne: c'est-à-dire sur toute la frontière de France.

Voici actuellement la situation dans les autres points.

Les deux corps qui se sont rendus à Madrid sous les ordres du général Dupont et du maréchal Moncey portaient et portent encore, le premier, le nom de *corps d'observation de la Gironde*, commandé par le général Dupont; le second, le nom de *corps d'observation des côtes de l'Océan*, commandé par le maréchal Moncey.

Le corps d'observation de la Gironde est composé de trois divisions: deux sont en Andalousie, avec le général Dupont; la troisième, celle du général Frère, doit être à présent à San-Clemente.

Le corps d'observation des côtes de l'Océan est composé également de trois divisions: la première est avec le maréchal Moncey, sous Valence; les deux autres sont à Madrid, et disséminées en différentes colonnes, pour maintenir la communication avec le

général Dupont. Les états de situation vous feront connaître la force de ces divisions ; mais on peut, en général, les considérer, les unes dans les autres, comme fortes de six mille hommes présens sous les armes.

Il y a à Madrid deux bataillons de la garde, formant mille hommes, et à peu près neuf cents hommes de cavalerie de la garde.

Ainsi, il y a à Madrid, et du côté de Valence et de l'Andalousie, la valeur de quarante mille hommes d'infanterie, huit mille hommes de cavalerie et quatre-vingts pièces de canon attelées.

Le général Junot a en Portugal trois divisions, formant vingt-trois mille hommes présens sous les armes, y compris son artillerie, sa cavalerie. (1)

Telle est la situation de l'armée en Espagne et en Portugal.

Première observation. — Les événemens qui se passent aujourd'hui et demain amélioreront beaucoup la situation de toutes les affaires, en jetant dans la Galice le général Cuesta, en lui ôtant ses communications avec l'Estramadure, Madrid et l'Andalousie, en assurant notre communication avec le Portugal, et en assurant la soumission des provinces de Salamanque, Zamora, Toro, etc.

La manière dont ces événemens auront lieu décideront à entrer sur-le-champ en Galice, à soumettre les Asturies, ou à différer encore quelques jours.

(1) Cette appréciation fut faite dans la supposition que le général Avril avait rejoint Dupont. (Note de l'Auteur.)

Deuxième observation. — La Navarre et la Biscaye se sont maintenues tranquilles.

En Aragon, le plat pays a été soumis; les rebelles ont été battus plusieurs fois. Avec deux seuls bataillons, huit à dix mille insurgés ont été détruits ou dispersés; le découragement est au dernier point parmi eux. Ils se sont défendus dans leurs maisons à Saragosse : on les a bombardés; on leur a fait beaucoup de mal. On achève aujourd'hui de bloquer la ville, en jetant un pont sur l'Èbre. Une fois cette ville soumise, il n'y a pas de doute que tout l'Aragon ne devienne tranquille; une partie des troupes sera cependant nécessaire pour maintenir la province. Une petite partie pourra aider encore à la soumission de la Catalogne. La partie qui est nécessaire pour le bien du service du maréchal Bessières ira le rejoindre. Ainsi, cet événement équivaldra à un secours considérable.

Troisième observation. — La première opération du général Reille a débloqué Figuières; il soumet à présent tous les environs. Il ne tardera pas sans doute à s'emparer de Gironne, et à établir sa communication par terre avec le général Duhesme. La réduction de Gironne entamera probablement celle de Lérida; on pourra avoir alors une colonne de deux ou trois mille hommes, qu'on dirigera par Tortose sur Valence.

Quatrième observation. — On n'a point de nouvelles de l'expédition de Valence; et le maréchal Moncey a huit mille hommes. Avec ces forces, il n'a rien à craindre. Il peut ne pas prendre la ville, qui est très grande, si les paysans s'y sont renfermés, et ne crai-

gnent point de la ruiner ; mais le maréchal Moncey se maintiendra dans le plat pays , occupera les révoltés , qu'il empêchera de se porter ailleurs , et fera porter au pays tout le poids de la guerre.

Cinquième observation. — On compte que le général Dupont a aujourd'hui près de vingt mille hommes. Si les opérations du maréchal Bessières réussissent bien , il n'y aura pas d'inconvénient à appuyer encore le général Dupont , et à lui permettre de reprendre l'offensive. Ainsi , les deux points importans , et où on fera une véritable guerre réglée , sont la Galice et l'Andalousie , parce que les troupes du camp de Saint-Roch , de Cadix , des Algarves , sont près de vingt-cinq mille hommes ; parce qu'elles ont pris parti pour la sédition de Séville en Andalousie , et que tout ce qui était à Porto a pris parti pour les rebelles de Galice.

Le point le plus important de tous est celui du maréchal Bessières , comme on l'a déjà vu dans la note qu'on a envoyée : on doit tout faire pour que ce corps n'éprouve aucun mouvement rétrograde , aucun échec. Celui du général Dupont vient après.

Les affaires de Saragosse sont au troisième ordre ; celles de Valence ne sont qu'en quatrième.

Voilà la véritable situation des affaires militaires du royaume.

Il paraît convenable de former dans l'Aragon une division de dix à douze mille hommes , que pourra commander le général Verdier. Il devra correspondre directement avec l'état-major du Roi , avec le maréchal Bessières pour s'entendre , avec le général Duhesme

pour se concerter, et avec le général de la 11^e division militaire, qui se tiendra à Bayonne, afin de connaître toujours la situation de cette frontière. Son commandement doit embrasser la Navarre et tout l'Aragon.

Alors, l'armée sera composée du corps des Pyrénées occidentales, de la division de l'Aragon (il est inutile d'en faire un corps), du corps de la Catalogne, composé de trois divisions, y compris celle du général Reille, et des six divisions que forment les Corps d'observation de la Gironde et des côtes de l'Océan.

Cela fera à peu près douze divisions réunies et, en outre, un certain nombre de petites colonnes mobiles et de garnisons.

N° III.

NOTE SUR LA POSITION ACTUELLE DE L'ARMÉE
EN ESPAGNE,

Dictée par l'empereur Napoléon, prise à Vittoria.

Bayonne, le 21 juillet 1808.

Première observation. — La bataille de Medina del Rio Seco a mis les affaires de l'armée dans la meilleure situation. Le maréchal Bessières ne donne plus aucune inquiétude, et toutes les sollicitudes doivent se tourner du côté du général Dupont.

Deuxième observation. — Dans la position actuelle des affaires, l'armée française occupe le centre; l'ennemi, un grand nombre de points de la circonférence.

Troisième observation. — Dans une guerre de cette nature, il faut du sang-froid, de la patience et du calcul; et il ne faut pas épuiser les troupes en fausses marches et contre-marches. Il ne faut pas croire, quand on a fait une fausse marche de trois à quatre jours, qu'on l'ait réparée par une contre-marche: c'est ordinairement commettre deux fautes au lieu d'une.

Quatrième observation. — Toutes les opérations de l'armée ont réussi jusqu'à cette heure, autant qu'elles devaient réussir. Le général Dupont s'est maintenu au-delà des montagnes et dans le bassin de l'Andalousie; trois fois, il a défait les insurgés. Le maréchal Monecy a défait les insurgés à Valence; mais il n'a pas pu prendre

la ville, ce qui est une chose qui n'est pas extraordinaire.

Peut-être eût-on pu désirer qu'il eût pu se camper à une journée de la ville, comme a fait le général Dupont; mais, enfin, qu'il soit à une journée ou à cinq, comme à San-Clemente, la différence n'est pas très grande. En Aragon, on a, sur tous les points et dans toutes les circonstances, battu l'ennemi, et porté le découragement partout. Saragosse n'a pas été prise; elle est aujourd'hui cernée; et une ville de quarante à cinquante mille âmes, défendue par un mouvement populaire, ne se prend qu'avec du temps et de la patience. Les histoires des guerres sont pleines des catastrophes des plus considérables pour avoir brusqué et s'être enfourré dans les rues étroites des villes. L'exemple de Buenos-Ayres, et des douze mille Anglais d'élite qui y ont péri, en est une preuve.

Cinquième observation. — Ainsi, la position de l'armée est bonne, le maréchal Moncey étant à San-Clemente ou aux environs, et les généraux Gobert et Vedel réunis au général Dupont en Andalousie. Ce serait une faute, à moins d'incidens, et d'un emploi immédiat à donner à ces troupes dans un autre point, que de concentrer toutes les troupes trop près de Madrid. L'incertitude des événemens du maréchal Bessières et les vingt-cinq chances qu'il avait contre lui sur cent pouvaient déterminer à faire arrêter la marche de toutes les troupes qui s'éloignaient de la capitale, afin que les colonnes pussent être rappelées à Madrid, si le maréchal Bessières était battu, et pussent arriver dans cette ville avant l'ennemi; mais ce serait une faute, si on eût

fait rétrograder ces colonnes, et si on eût agi comme si le maréchal Bessières avait été battu, lorsque, quelques jours avant, on agissait comme si l'armée de Galice n'existait pas. Cinq cents chevaux et dix-huit cents hommes d'infanterie, dirigés sur Valladolid, étaient tout ce qu'il fallait. Si cette colonne était partie trois jours plus tôt, elle y serait arrivée le 15. Le maréchal Bessières a été vainqueur, et avait, pour être vainqueur, soixante-quinze chances contre vingt-cinq; mais la fatigue qu'on a donnée à l'armée et les mouvemens rétrogrades qu'on a ordonnés inutilement, puisque même, le maréchal Bessières battu, on avait huit à dix jours pour réunir l'armée, ont fait un mal moral et physique. Il faut espérer que la nouvelle de la victoire arrivée à temps aura mis l'état-major à même d'arrêter tout mouvement sur Madrid, et que chaque colonne se trouvera plus près du point où elle doit se trouver.

Sixième observation. — Dans la situation actuelle des affaires, le plus important de tous est le général Dupont : on doit lui envoyer le reste de la division Gobert, et employer d'autres troupes pour maintenir la communication. Il faut tenir la tête de la division du maréchal Moncey sur San-Clemente, et menacer toujours la province de Valence. Si le maréchal Bessières a battu sans effort, et avec peu de perte, l'armée de Galice, et a eu moins de huit mille hommes engagés, il n'y a pas de doute qu'avec vingt mille le général Dupont ne culbute tout ce qu'il a devant lui.

Septième observation. — La brigade du général Rey

rend à l'armée plus qu'elle n'a perdu par le détachement qui a été fait sur Valladolid. Toutes les probabilités humaines sont que le maréchal Bessières n'a plus besoin d'aucun renfort, du moins pour être maître de toute la Castille et du royaume de Léon. Ce n'est que lorsqu'on aura reçu la nouvelle de ce qu'il aura fait à Benevente et à Léon qu'on pourra décider s'il doit attaquer la Galice.

Huitième observation. — Le général Verdier, en Aragon, a cerné Saragosse; le 14^e et le 44^e de ligne partent demain pour s'y rendre. Les partis français vont jusqu'à moitié chemin de Lérida, de Barbastro et de Jaca. Dans dix jours, toute l'artillerie sera arrivée. Cette belle et bonne brigade de troupes de ligne porte à près de quinze mille hommes l'armée du général Verdier. Il est probable que Saragosse tombera bientôt, et que les deux tiers de ces quinze mille hommes deviendront disponibles.

Neuvième observation. — Ainsi, le corps du maréchal Bessières a pris l'offensive. Il est, depuis sa victoire, renforcé de la brigade Lefebvre et de la brigade Gaulois : il est donc dans le cas de conserver l'offensive. Le corps du général Verdier, en Aragon, a battu partout les insurgés, et cerné la ville avec des forces beaucoup moindres. Il vient d'être considérablement renforcé : ainsi, il peut donner une nouvelle activité aux opérations du siège, et conserver son activité offensive sur les deux rives de l'Èbre. Le corps de Catalogne a joliment agi, ayant pour point d'appui Barcelonne : la jonction sera faite aujourd'hui ou demain devant Gironne avec le général Reille.

Dixième observation. — Voilà pour les trois corps d'armée situés du côté de la France. La communication de Madrid avec la France est importante sous tous les points de vue : il faut donc que les colonnes qui viennent d'être organisées à Burgos et à Vittoria, et qui seront journellement renforcées et augmentées, soient laissées dans ces stations.

Ci-jointe la note de la formation de ces colonnes. Elles sont presque toutes composées de troisièmes bataillons et de conscrits, mais avec de bons cadres ; quinze à vingt jours de station à Burgos et à Vittoria les mettront à peu près à l'école de bataillon. Ce serait une très grande faute que de rappeler trop tôt ces troupes pour en renforcer les cadres principaux : il faut attendre jusqu'à ce qu'on ait pu les remplacer, à Vittoria et à Burgos, par de nouvelles troupes.

Onzième observation. — Il n'y a donc rien à craindre du côté du maréchal Bessières, ni dans le nord de la Castille, ni dans le royaume de Léon.

Il n'y a rien à craindre en Aragon : Saragosse tombera un jour plus tôt ou un jour plus tard.

Il n'y a rien à craindre en Catalogne.

Il n'y a rien à craindre pour les communications de Burgos à Bayonne, moyennant les deux colonnes organisées dans ces deux villes, et qui seront renforcées. S'il y avait des événemens en Biscaye, la force qui se réunit à Bayonne, formant une réserve, serait suffisante pour mettre tout en ordre.

S'il arrive à Burgos quelque événement trop considérable pour que la colonne mobile qui est à Burgos

puisse y mettre ordre , le maréchal Bessières ne sera pas assez loin pour ne pouvoir faire un détachement.

Le général Monthion a la surveillance de toutes les Biscayes. Le général Bonnet, à Burgos, est chargé de maintenir la communication de Vittoria avec le maréchal Bessières et avec Madrid. Il est nécessaire que ces deux généraux correspondent tous les jours entre eux et avec le général Drouet, qui est laissé en réserve à Bayonne, de même que le général Verdier de Saragosse, et le général Dagoult de Pampelune, doivent correspondre tous les jours avec le général Drouet à Bayonne, et avec Madrid, par le canal de Bayonne et de Vittoria. Jusqu'à ce que les communications directes soient rétablies, un courrier, partant de Madrid, peut se rendre, par Vittoria, Tolosa, Pampelune, devant Saragosse. Le seul point important aujourd'hui est donc le général Dupont. Si l'ennemi parvenait jamais à s'emparer des défilés de la Sierra-Morena, il serait difficile de l'en chasser: il faut donc renforcer le général Dupont, de manière qu'il ait vingt-cinq mille hommes, compris ce qu'il faudra pour garder les passages des montagnes et une partie du chemin de la Manche. Il pourra disposer les troupes de manière que, le jour où il voudra attaquer, la brigade de deux à trois mille hommes destinée à garder les montagnes arrive au camp du général Dupont à marches forcées, et soit successivement remplacée par les colonnes qui seraient en arrière, de sorte que le général Dupont ait, pour le jour de la bataille, plus de vingt-trois mille hommes à mettre en ligne.

Une fois qu'on aura bien battu l'ennemi, une partie des troupes se dissipera; et, selon que la victoire sera plus ou moins décidée, on pourra faire continuer le mouvement à d'autres troupes sur le général Dupont.

Douzième observation. — Saragosse prise, on aura des troupes disponibles, soit pour renforcer l'armée de Catalogne; soit pour marcher sur Valence, de concert avec le maréchal Moncey; soit pour renforcer le maréchal Bessières et marcher en Galice, si, après la victoire qu'il a déjà remportée, et celle qu'il remportera à Léon, il ne se croit pas assez fort pour s'y porter d'abord.

Treizième observation. — Il serait important de choisir deux points intermédiaires entre Andujar et Madrid, pour pouvoir y laisser garnison permanente, un commandant, un dépôt de cartouches, munitions, canons, magasins de biscuit, des fours, de la farine, et un hôpital, de sorte que trois à quatre cents hommes défendent le magasin et l'hôpital contre tout une insurrection. Il est difficile de croire qu'il n'y ait point quelque château ou donjon pouvant être retranché promptement, et propre à cela. C'est par ce seul moyen qu'on peut raccourcir la ligne d'opérations, et être sûr d'avoir, toutes les trois ou quatre grandes marches, une manutention et un point de repos.

Quatorzième observation. — En résumé, le partage de l'armée paraît devoir être celui-ci :

Corps de Catalogne, tel qu'il existe, à peu près.	20,000 h.
Corps d'Aragon, tel qu'il existe, à peu près	

quinze mille hommes, jusqu'à ce que Saragosse soit prise.	15,000 h.
Corps du maréchal Bessières, ce qu'il a à peu près.	17,000
Colonne de Burgos.	2,000
Colonne de Vittoria.	2,000
Garnison de Saint-Sébastien.	1,500
Corps d'Aranda.	1,000

Total du corps du maréchal Bessières. . . 23,500 h.

Après la prise de Saragosse, lorsque les affaires de Catalogne seront un peu apaisées, on pourra, selon les circonstances, ou renforcer le maréchal Bessières, ou renforcer le général Dupont, ou entreprendre l'opération de Valence.

Aujourd'hui, le seul point qui menace, où il faut promptement avoir un succès, c'est du côté du général Dupont, avec vingt-cinq mille hommes, infanterie, cavalerie, et artillerie comprise. Il a beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir de grands résultats; et, à la rigueur, avec vingt et un mille hommes présens sur le champ de bataille, il peut hardiment prendre l'offensive: il ne sera pas battu, et il aura pour lui plus de quatre-vingts chances.

N° IV.

NOTE SUR LES AFFAIRES D'ESPAGNE,

Dictée par l'empereur Napoléon, prise à Vittoria.

Saint Cloud, le 30 août 1808.

Première observation. — Dans la position de l'armée d'Espagne, on a à craindre d'être attaqué sur la droite par l'armée de Galice, sur le centre par l'armée venant de Madrid, sur la gauche par l'armée venant de Saragosse et Valence. Ce serait une grande faute que de laisser l'armée de Saragosse et de Valence prendre position à Tudela.

Tudela doit être occupé, parce que c'est une position honorable, et Milagro une position obscure.

Tudela est sur les communications de Pampelune, a un beau pont en pierre, est l'aboutissant d'un canal sur Saragosse. C'est une position offensive sur Saragosse, telle que l'ennemi ne peut pas la négliger: cette position seule couvre la Navarre. En gardant Tudela, on garde une grande quantité de bateaux, qui nous seront bientôt nécessaires pour le siège de Saragosse.

Si l'ennemi était maître de Tudela, toute la Navarre s'insurgerait, et l'ennemi pourrait arriver à Estella, en négligeant la position de Milagro, et en coupant la communication avec Pampelune.

D'Estella, il serait sur Tolosa; il y serait sans donner le temps de faire les dispositions convenables. Il

n'est pas à craindre, au contraire, que l'ennemi fasse aucune opération sur Pampelune : tant que nous aurons Tudela, il serait lui-même coupé sur Saragosse.

Le général qui commande à Tudela peut couvrir les hauteurs de redoutes ; si c'est une armée d'insurgés, s'en approcher et la battre, et la tenir constamment sur la défensive par les reconnaissances et ses mouvemens sur Saragosse.

Si, au lieu de cela, une partie de l'armée de ligne espagnole marchait sur Tudela, le général français repassera l'Èbre, disputera le terrain sur Pampelune, s'il y est forcé, et donnera le temps au général en chef de l'armée française de prendre ses mesures. Ce corps d'observation remplira alors son but, et aucune opération prompte sur Tolosa ni Estella n'est à craindre ; au lieu que en occupant la position de Milagro, l'ennemi sera à Estella le même jour qu'on l'apprendra au quartier-général. Si on occupe Tudela, il faut s'y aider de redoutes, et s'y établir, n'y conserver aucune espèce d'embarras, et les tenir tous dans Pampelune. Si l'ennemi l'occupe, il faut l'en chasser, et s'y établir ; car, dans l'ordre défensif, ce serait une grande faute, qui entraînerait de fâcheuses conséquences.

Deuxième observation. — La position de Burgos était également importante à tenir, comme ville de haute réputation, comme centre de communication et de rapports.

De là, des partis non seulement de cavalerie, mais encore de deux ou de trois mille hommes d'infanterie, et même quatre ou cinq mille hommes en échelons

peuvent poster les premières patrouilles de hussards dans toutes les directions, jusqu'à deux marches, et, parfaitement informés de tout ce qui se fait, en instruire le quartier-général, de manière que, si l'ennemi se présente en force sur Burgos, les différentes divisions puissent à temps s'y porter pour le soutenir, et livrer la bataille; ou, si cela n'est pas jugé convenable, éclairer les mouvemens de l'ennemi, lui laisser croire qu'on veut se porter sur Burgos, et pouvoir ensuite faire sa retraite pour se porter ailleurs.

Un corps de douze à quinze mille hommes ne prend-il pas vingt positions dans la journée, au seul commandement d'un adjudant-major? et nos troupes seraient-elles devenues des levées en masse, qu'il faudrait placer quinze jours d'avance dans les positions où on voudrait qu'elles se battent?

Si cela eût été jugé ainsi, le corps du maréchal Bessières eût pris la position de Miranda ou de Briviesca; mais, lorsque l'ennemi est encore à Madrid; lorsqu'on ignore où est l'armée de Galice, et qu'on a le soupçon que les rebelles pourront employer une partie de leurs efforts contre le Portugal, prendre, au lieu d'une position menaçante, offensive, honorable comme Burgos, une position honteuse, borgne comme Trevino, c'est dire à l'ennemi: « Vous n'avez rien à craindre; portez-vous ailleurs. Nous avons fait nos dispositions pour aller plus loin, ou bien nous avons choisi un champ de bataille pour nous battre; venez ici: vous ne craignez pas d'être inquiétés. » Mais que fera le général français, si l'on marche demain sur Burgos? Laissera-t-il

Le corps détaché de Tudela a son mouvement assuré sur Pampelune, a le rôle de garder la Navarre, a ses ennemis à tenir en échec, Saragosse et tous les insurgés; il était plus que suffisant pour surveiller Tudela, l'Èbre et Pampelune, pour dissiper les rassemblemens s'il n'y avait que des insurgés, contenir l'ennemi, donner des renseignemens, et retarder la marche sur Pampelune. Si, au lieu des insurgés, c'est l'armée ennemie qui marche de ce côté, il suffit encore, pour donner le temps à l'armée de Burgos, à celle de Miranda, de marcher réunie avec trente-six mille hommes, soit pour prendre l'offensive, soit pour prendre en flanc l'ennemi qui marche sur Pampelune, soit pour se replier et rentrer dans la Navarre si toute l'armée ennemie avait pris cette direction.

Si ces observations paraissent bonnes, et qu'on les adopte, que l'ennemi n'ait encore montré aucun plan, il faut que le général qui commande le corps de Saragosse fasse construire quelques redoutes autour de Tudela pour favoriser ses champs de bataille, réunisse des vivres de tous les côtés, et soit là dans une position offensive sur Saragosse, en maintenant sa communication avec Logroño par sa droite, mais au moins par la rive gauche de l'Èbre. Il faut que le maréchal Bessières, avec tout son corps, renforcé de la cavalerie légère, soit campé dans le bois près Burgos, la citadelle bien occupée; que tous les hôpitaux, les dépôts, les embarras, soient au-delà de l'Èbre; qu'il soit là en position de manœuvrer, tous les jours, à trois heures du matin, sous les armes, jusqu'au retour de

toutes les reconnaissances , et éclairant le pays dans la plus grande étendue ; qu'enfin le corps du maréchal Moncey soit à Miranda et à Briviesca , tous ses embarras et hôpitaux derrière Vittoria , toujours en bataille avant le jour , et envoyant des reconnaissances sur Soria et les autres directions de l'ennemi.

Il ne faut pas perdre de vue que , les corps des maréchaux Bessières et Moncey devant être réunis , il faut se lier le moins possible avec Logroño , et cependant considérer le corps du général Lefebvre comme un corps détaché , qui a une ligne d'opérations particulières sur Pampelune , et un rôle séparé. Vouloir conserver Tudela comme une partie contiguë de la ligne , c'est se disséminer beaucoup. En un mot , il faut faire la guerre , c'est-à-dire : avoir des nouvelles par les curés , les alcades , les chefs de couvents , les principaux propriétaires , les postes : on sera alors parfaitement informé.

Les reconnaissances qui tous les jours se dirigeront du côté de Soria , de Burgos , sur Palencia , et du côté d'Aranda , peuvent former tous les jours trois postes d'interception , trois rapports d'hommes arrêtés , qu'on traitera bien , et qu'on relâchera quand ils auront donné les renseignemens qu'on désire. On verra alors venir l'ennemi , on pourra réunir toutes ses forces , lui dérober des marches , et tomber sur ses flancs au moment où il méditera un projet offensif.

Troisième observation. — L'armée espagnole d'Andalousie était peu nombreuse. Toutes les gazettes anglaises , et les rapports de l'officier anglais qui était au camp , nous le prouvent. Dix-huit mille hommes ont

posé les armes ; six mille seulement se sont battus ; et, encore, ces six mille hommes que le général Dupont a fait battre à la pointe du jour, après les avoir fait marcher toute la nuit, étaient un contre trois. Malgré tout cela, l'ennemi s'est si mal battu qu'il n'a pas fait un prisonnier, pris une pièce de canon, gagné un pouce de terrain ; et l'armée de Dupont est restée intacte dans sa position ; ce qui sans doute a été un malheur : car il eût mieux valu que cette division eût été mise en déroute, éparpillée, et détruite, puisque les divisions Vedel et Dufour, au lieu de se rendre par la capitulation, auraient fait leur retraite. Comment ces deux divisions ont-elles pu être comprises dans la capitulation ?

Ce que l'on vient de dire prouve que les Espagnols ne sont pas à craindre : toutes les forces espagnoles ne sont pas capables de culbuter vingt-cinq mille Français dans une position raisonnable.

Une rivière, fût-elle aussi large que la Vistule, aussi rapide que le Danube à son embouchure, n'est rien si on n'a des débouchés sur l'autre rive, et une tête prompte à reprendre l'offensive. Quant à l'Èbre, c'est moins que rien : on ne la regarde que comme une trace.

Dans toutes ces observations, on a parlé dans la position où se trouvait l'armée du 20 au 26, lorsqu'elle n'avait nulle part nouvelle de l'ennemi.

Si on continue à ne prendre aucune mesure pour avoir des nouvelles, on n'apprendra que l'armée de ligne espagnole est arrivée sur Tudela et Pampelune, qu'elle est sur les communications, sur Tolosa, que lorsqu'elle y sera déjà rendue. On a fait connaître dans

la note précédente comment on faisait à la guerre pour avoir des nouvelles. Si la position de Tudela est occupée par l'ennemi, on ne voit pas que l'Èbre soit tenable. Comment a-t-on évacué Tudela, lorsqu'on avait mandé dans des notes précédentes qu'il fallait garder ce point, et que l'opinion même des généraux qui venaient de Saragosse était d'occuper cette importante position?

N° V.

NOTE SUR LES AFFAIRES D'ESPAGNE,

Dictée par l'empereur Napoléon, prise à Vittoria.

Saint-Cloud, août 1808.

Première observation. — Tudela est important sous plusieurs points de vue : il a un pont sur l'Èbre, et protège parfaitement la Navarre; c'est le point d'intersection du canal qui va à Saragosse.

Les convois d'artillerie et de vivres mettent, pour se rendre de Pampelune à Tudela, trois jours; de Tudela à Saragosse, trois jours; mais, en se servant du canal, on va de Tudela à Saragosse en quatorze heures. Lors donc que les vivres et les hôpitaux sont à Tudela, c'est comme s'ils étaient à Saragosse.

La première opération que doit faire l'armée lorsqu'elle reprendra son système d'offensive, et qu'elle sera forte de tous ses moyens, ce doit être d'investir et de prendre Saragosse; et, si cette ville résiste comme elle l'a fait la première fois, en donner un exemple qui retentisse dans toute l'Espagne.

Une vingtaine de pièces de 12 de campagne, une vingtaine d'obusiers et six pièces de campagne, une douzaine de mortiers, et une douzaine de pièces de 16 et de 24, parfaitement approvisionnées, seront nécessaires, ainsi que des mineurs, pour remplir ce but.

Il n'est aucune de ces bouches à feu qui doive consommer son approvisionnement de campagne.

Un approvisionnement extraordinaire de quatre-vingt mille coups de canon, bombes ou obus, paraît nécessaire pour prendre cette ville.

Il faudrait donc, pour ne pas retarder la marche de la grande armée, quinze jours avant qu'elle ne puisse arriver, commencer le transport de Pampelune à Tudela, et que, dans les quarante-huit heures après l'investissement de Saragosse, l'artillerie y arrivât sur des bateaux, de manière que, quatre jours après, on pût commencer trois attaques à la fois, et avoir cette ville en peu de jours; ce qui serait une partie des succès, en y employant vingt-cinq à trente mille hommes, ou plus s'il était nécessaire.

On suppose que, si l'ennemi a pris position entre Madrid et Burgos, il aura été battu.

Il faut donc occuper Tudela. Ce point est tellement important qu'il serait à désirer qu'on pût employer un mois à le fortifier, et à s'y retrancher de manière qu'un millier d'hommes, avec huit à dix pièces de canon, s'y trouvât en sûreté et à l'abri de toutes les insurrections possibles. Il ne faut pas surtout souffrir que les révoltés s'y retranchent : ce serait deux sièges au lieu d'un; et il serait impossible de prendre Saragosse avant d'avoir Tudela, à cause du canal.

On trouvera ci-jointes des observations du colonel Lacoste sur Tudela : puisque les localités empêchent de penser à le fortifier, il eût été utile de l'occuper au lieu de Milagro, qui n'aboutit à rien.

Deuxième observation. — Soria n'est, je crois, qu'à deux petites marches des positions actuelles de l'armée.

Cette ville s'est constamment mal comportée : une expédition qui se porterait sur Soria, la désarmerait, en prendrait une trentaine d'hommes des plus considérables qu'on enverrait en France pour otages, et enfin lui ferait fournir des vivres pour l'armée, serait d'un bon effet.

Troisième observation. — Une troisième opération qui serait utile serait l'occupation de Santander. Il serait bien avantageux qu'elle pût se faire par la route directe de Bilbao à Santander.

Quatrième observation. — Il faut s'occuper de désarmer la Biscaye et la Navarre : c'est un point important. Tout Espagnol pris les armes à la main doit être fusillé. Il faut veiller sur la fabrique d'armes de Palencia, ne point laisser travailler les ouvriers pour les rebelles.

Le fort de Pancorvo doit être armé et fortifié avec la plus grande activité. Il doit y avoir dans ce fort des fours, des magasins de bouches et de guerre. Situé presque à mi-chemin de Bayonne à Madrid, c'est un poste intermédiaire pour l'armée, et un point d'appui pour les opérations de la Galice.

Il y a dans l'armée plus de généraux qu'il n'en faut : deux seraient nécessaires au corps qui était sous Saragosse. Les généraux de division Lagrange, Belliard et Grandjean sont sans emploi, et tous trois bons généraux.

Il faut renvoyer, le plus promptement possible, le régiment et le général portugais pour joindre leur corps à Grenoble, où il doit se former.

Cinquième observation. — On ne discutera pas ici

si la ligne de l'Èbre est bonne, si elle a la configuration requise pour être défendue avec avantage.

On discutera encore moins si on eût pu ne pas évacuer Madrid, conserver la ligne du Duero, ou prendre une position qui eût couvert le siège de Saragosse, et eût permis d'attendre que cette ville fut prise : toutes ces questions sont oiseuses.

Nous nous contenterons de dire, puisqu'on a pris la ligne de l'Èbre, que les troupes s'y délectent et s'y reposent, qu'elle a au moins l'avantage que le pays est plus sain, étant plus élevé, et qu'on peut y attendre que les chaleurs soient passées.

Il faut surtout ne point quitter cette ligne sans avoir un projet déterminé, qui ne laisse aucune incertitude dans les opérations à suivre. Ce serait un grand malheur de quitter cette ligne pour être ensuite obligé de la reprendre.

A la guerre, les trois quarts sont des affaires morales ; la balance des forces réelles n'est que pour un autre quart.

Sixième observation. — En gardant la ligne de l'Èbre, il faut que le général ait bien prévu tout ce que l'ennemi peut faire dans toutes les hypothèses.

L'ennemi peut se présenter devant Burgos, partir de Soria, et marcher sur Logroño, ou, en partant de Saragosse, se porter sur Estella, et menacer ainsi Tolosa : il faut, dans toutes ces hypothèses, qu'il n'y ait point un long temps perdu en délibérations, qu'on puisse se ployer de sa droite à sa gauche, et de sa gauche à sa droite, sans faire aucun sacrifice ; car, dans

des manœuvres combinées, les tâtonnemens, l'irrésolution qui naissent des nouvelles contradictoires qui se succèdent rapidement, conduisent à des malheurs.

577 Cette diversion de Saragosse sur Tolosa est une des raisons qui a long-temps fait penser que la position de Tudela devait être gardée, soit sur la rive droite, soit avec la faculté de repasser sur la rive gauche. Elle est offensive sur Saragosse; elle prévient à temps de tous les mouvemens qui pourraient se faire de ce côté.

120 *Septième observation.* — Une observation qu'il n'est pas hors de propos de faire ici, c'est que l'ennemi, qui a intérêt de masquer ses forces, en cachant le véritable point de son attaque, opère de manière que le coup qu'il veut porter n'est jamais indiqué d'une manière positive; et le général ne peut deviner que par la connaissance bien approfondie de sa position, et la manière dont il fait entrer son système offensif pour protéger et garantir son système défensif.

111 *Huitième observation.* — On n'a point de renseignemens sur ce que fait l'ennemi. On dit toujours qu'on ne peut pas avoir des nouvelles, comme si cette position était extraordinaire dans une armée, comme si on trouvait ordinairement des espions. Il faut en Espagne, comme partout ailleurs, envoyer des partis qui enlèvent tantôt le curé ou l'alcade, tantôt un chef de couvent ou le maître de poste, et surtout toutes les lettres; quelquefois le maître de la poste aux douanes, ou celui qui en fait les fonctions. On les met aux arrêts jusqu'à ce qu'ils parlent, en les faisant interroger deux fois par jour; on les garde en otage; et on les charge

d'envoyer des piétons, et de donner des nouvelles.

Quand on saura prendre des mesures de force et de vigueur, on aura des nouvelles; il faut intercepter toutes les postes, toutes les lettres.

Le seul motif d'avoir des nouvelles peut déterminer à faire un gros détachement de quatre à cinq mille hommes, qui se portent dans une grande ville, prennent les lettres à la poste, se saisissent des citoyens les plus aisés, de leurs lettres, papiers, gazettes, etc.

Il est hors de doute que, même dans la ligne des Français, les habitans sont tous informés de ce qui se passe; à plus forte raison, hors de la ligne. Qui empêche donc qu'on prenne les hommes marquans, et qu'on les renvoie ensuite sans les maltraiter?

Il est donc de fait, lorsqu'on n'est point dans un désert, et qu'on est dans un pays peuplé, que, si le général n'est pas instruit, c'est qu'il n'a pas su prendre les mesures convenables pour l'être.

Les services que les habitans rendent à un général ennemi, ils ne le font jamais par affection, ni même pour avoir de l'argent: les plus réels qu'on obtient, c'est pour avoir des sauve-gardes et des protections; c'est pour conserver ses biens, ses jours, sa ville, son monastère.

N^o VI.

L'original du mémoire suivant est la minute même écrite de la main du roi Joseph. Il renferme beaucoup de ratures et d'intercalations, et il a été évidemment composé dans le but d'excuser la retraite de Madrid. Le nombre des troupes françaises était sans doute plus fort que celui mentionné dans ce mémoire, à moins que l'infanterie seule soit comprise dans l'évaluation.

Lorsqu'on a quitté Madrid, à la nouvelle de la *défection* d'un corps de vingt-deux mille hommes, il y avait dans Madrid dix-sept mille hommes; au corps du maréchal Bessières, quinze mille cinq cents; au corps de Saragosse, onze mille sept cents. L'armée se composait donc de quarante-cinq mille hommes; mais ces trois corps étaient distans entre eux de près de cent lieues. La première idée fut de réunir le corps de Madrid à celui de Léon à Burgos, et, par suite, d'entrer en communication avec celui de Saragosse, avec lequel l'état-major de Madrid n'avait jamais eu aucune relation directe, et dont il ignorait absolument la situation et la composition.

Vingt jours après sa sortie de Madrid, le roi s'est trouvé à la tête d'une armée de cinquante mille hommes. Le feu de la sédition n'a pas pu se communiquer sur les points parcourus par les trois corps d'armée alors réunis; les communications avec la France ont été gardées; l'insurrection de Bilbao a été éteinte dans le sang de douze cents insurgés. Peu de jours après, vingt mille d'entre eux, réunis à soixante lieues de là,

à Tudela, à l'autre extrémité de la ligne, ont été dispersés et poursuivis vigoureusement. Les provinces de la Biscaye, de Burgos, et le royaume de Navarre, ont été contenus. Une organisation intérieure a préparé les moyens de nourrir l'armée, d'approvisionner les places de Pampelune, Saint-Sébastien, les forts de Pancorvo et de Burgos, en rendant le moins insupportable possible à ces provinces cette charge, évidemment disproportionnée à leurs moyens.

Le matériel de l'artillerie a été réparé et mis en état d'agir, l'armée réorganisée; les hommes et les chevaux sont aujourd'hui en bon état.

C'est ainsi que s'est passé le mois d'août et partie de septembre. Les renforts arrivés de France ont à peine indemnisé l'armée des pertes qu'elle a éprouvées par les maladies et le siège de Saragosse.

Voici sa force et son organisation actuelle :

Le corps de droite, commandé par M. le maréchal Bessières, est fort de dix-huit mille hommes;

Celui de gauche, commandé par M. le maréchal Moncey, est de dix-huit mille hommes;

Celui du centre, aux ordres de M. le maréchal Ney, est de onze mille hommes;

La réserve du Roi est de quatre mille hommes. (1)

Le corps de droite occupe le pays depuis Burgos jusqu'à Pancorvo et Ponte de Lara;

(1) On ne comprend pas dans ces calculs les garnisons de Pampelune, Saint-Sébastien, Vittoria, Tolosa, Bilbao, etc.; il n'est pas question non plus de l'armée de Catalogne.

Le corps de gauche, depuis Tudela jusqu'à Logroño ;
Le corps du centre, depuis Logroño jusqu'à Haro ;
La réserve, Miranda.

La nouvelle position prise par l'armée, depuis que les événemens de l'Andalousie avaient fait présager une guerre réelle en Espagne, était évidemment commandée par les simples notions de la saine raison, qui ne pouvait permettre sa séparation, à plus de dix jours de marche, de trois corps d'armée, dont le plus fort n'arrivait pas à dix-huit mille hommes, au milieu d'une nation de onze millions d'habitans, qui se déclarait ennemie, et se mettait universellement en état de guerre.

Cinquante mille Français ont pu se tenir avec succès sur une ligne de plus de soixante lieues, gardant les deux grandes communications de Burgos et de Tudela contre des ennemis qui n'ont pu jusqu'ici porter sur l'un ou l'autre de ces points plus de vingt-cinq mille hommes, puisque quinze mille Français pouvaient être réunis sur l'une ou l'autre de ces deux communications principales en vingt-quatre heures.

Si les corps d'armée dirigés sur l'Espagne devaient arriver dans le mois de septembre, ce système défensif et offensif à la fois se continuerait avec avantage, puisqu'il tend à refaire l'armée, à attendre celle qui doit arriver, et continue à menacer l'ennemi ; mais il ne saurait se prolonger jusqu'au mois de novembre. L'ennemi n'a pu rester trois mois sans faire de grands progrès ; bientôt il sera en état de prendre l'offensive avec de grands corps organisés, obéissant à une administration centrale, qui aura eu le temps de se former

à Madrid. Tout nous annonce que le mois d'octobre est une de ces époques décisives qui donnent à celui qui sait s'en emparer la priorité des mouvemens et des succès dont la progression est incalculable.

Quel est le parti à prendre dans la position où se trouve l'armée, et avec l'assurance qu'elle a de voir entrer en Espagne, dans le mois de novembre, deux cent mille Français ?

Six manières de voir se présentent à l'esprit :

Première. D'essayer de rester dans l'état où l'on est.

Ce système est évidemment insoutenable. De Tudela à Burgos et à Bilbao, il y a plus de soixante lieues. L'ennemi pourra attaquer la gauche de cette ligne avec quarante mille hommes, la droite avec quarante mille hommes, le centre avec des forces égales. Tudela et la Navarre, jusqu'à Logroño, demandent vingt-cinq mille hommes pour être défendues. Burgos ne peut être défendue que par une armée en état de résister aux forces réunies de MM. Blake, Cuesta, qui peuvent présenter quatre-vingt mille hommes : il est douteux que les vingt mille baïonnettes qu'il serait possible de leur présenter pussent les battre complètement. Si le succès est douteux, ces vingt mille hommes seront harcelés par les insurgés, qui pourront alors soulever les trois provinces, les séparer totalement d'avec le corps de gauche et de la France.

Deuxième. Porter le corps du centre et la réserve par Tudela au-devant de l'ennemi sur la route de Saragosse ou sur celle d'Albazan : on réunirait ainsi

trente mille hommes; on chercherait l'ennemi; et nul doute qu'on le battrait si on le rencontrait de ce côté.

Le maréchal Bessières serait chargé d'observer la grande communication de Burgos à Miranda, laisserait garnison dans le château de Burgos, dans le fort de Pancorvo, occuperait l'ennemi, surveillerait les mouvemens des montagnes de Reynosa, les débarquemens possibles de Santander. Sa tâche serait difficile, si l'on considère que le défilé de Pancorvo n'est pas le seul accessible à l'artillerie; qu'à trois lieues de là on arrive sur Miranda par une route praticable à l'artillerie; que, quelques lieues plus loin, l'Èbre offre un troisième passage sur le point de la chaîne qu'il traverse entre Haro et Miranda.

Troisième. Laisser le maréchal Moncey à la défense de la Navarre, et se porter, avec le corps du centre et la réserve, sur Burgos. Réuni au maréchal Bessières, on pourrait chercher l'ennemi, et attaquer avec avantage; on marcherait à lui avec trente mille hommes, et on n'attendrait pas qu'il fût réuni avec toutes ses forces. Il serait peut-être possible de donner pour instruction au maréchal Moncey, dans le cas où il serait débordé sur sa gauche, et qu'il ne verrait pas probabilité de battre l'ennemi, de faire un mouvement par sa droite, et de se porter par Logroño sur Briviesca, où il se réunirait au reste de l'armée. Dans ce cas, la Navarre s'insurgerait, les communications avec la France seraient coupées; mais l'armée, réunie dans la plaine, serait assez forte pour attendre les corps qui arrivent de France, et qui seront assez forts pour pénétrer partout. Il serait possible que, dans tous les cas, le

maréchal Moncey se maintienne dans le camp retranché de Pampelune; manœuvrant autour de cette place, il y attendrait le résultat des opérations des deux corps d'armée qui auraient été au-devant de l'ennemi dans la plaine de Burgos, et l'arrivée des corps de la grande armée.

Quatrième. Passer l'Èbre, et chercher à amener l'ennemi à une bataille dans la plaine qui est entre Vittoria et l'Èbre.

Cinquième. Se retirer appuyant sa gauche sur Pampelune, et sa droite dans les montagnes de Mondragone.

Sixième. Laisser une garnison en état de se défendre, pendant six semaines, à Pampelune, Saint-Sébastien, Pancorvo et Burgos; réunir le reste de l'armée, marcher à la rencontre de l'ennemi sur l'une ou l'autre des grandes communications; le battre partout où on le trouverait; attendre, ou près de Madrid, ou dans le pays où les mouvemens de l'ennemi et la possibilité de vivre auraient porté l'armée, les troupes de France. On abandonnerait ses derrières, ses communications; mais la grande armée serait assez forte pour en ouvrir pour elle-même; et, quant à l'armée qui est en Espagne, réunie ainsi, elle serait en état de braver tous les efforts, de déconcerter tous les projets de l'ennemi, et d'attendre, dans une noble attitude, le mouvement général qui sera imprimé par Votre Majesté lors de l'arrivée de toutes les troupes dans ce pays.

De tous les projets, le dernier paraît préférable: il est plus noble et aussi sûr que le cinquième.

Ces deux projets sont seuls entiers, absolument offensifs ou absolument défensifs : on peut les regarder l'un et l'autre comme propres à assurer la conservation de l'armée jusqu'à l'arrivée des renforts. Le dernier a sur l'autre l'avantage d'arrêter le progrès de l'ordre nouveau qui s'établit en Espagne : il est plus digne des troupes françaises et du frère de Votre Majesté. Il est aussi sûr que celui de la sévère et honteuse défensive proposée par l'article cinq. Je l'ai communiqué au maréchal Jourdan et au maréchal Ney, qui, l'un et l'autre, sont de cet avis. Je ne doute point que les autres maréchaux ne partagent leur opinion.

Au 1^{er} octobre, je puis avoir la réponse de Votre Majesté, et même avant, puisque je lui ai manifesté cette opinion par ma lettre du 14 septembre.

Si Votre Majesté approuve ce plan, il sera possible qu'elle n'ait pas de mes nouvelles jusqu'à l'arrivée des troupes ; mais je suis convaincu qu'elle trouvera les affaires dans une bien meilleure situation qu'en suivant aucun des autres cinq projets.

Miranda, 16 septembre 1808.

N^o VII.EXTRAIT DE LA LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL
AU GÉNÉRAL SAVARY, A MADRID.

S.

SECTION I.

Bayonne, 12 juillet 1808.

J'ai rendu compte à l'Empereur, Général, de votre lettre du 8. Sa Majesté trouve que vous vous êtes dégarni de trop de monde à Madrid ; que vous avez fait marcher trop de troupes au secours du général Dupont ; qu'on ne doit pas agir offensivement jusqu'à ce que les affaires de la Galice soient éclairées. De tous les points de l'armée, Général, le plus important est la Galice, parce que c'est la seule province qui ait réellement conclu un traité avec l'Angleterre. La division de ligne des troupes espagnoles qui était à Oporto s'est jointe à celle qui était en Galice, et enfin par la position de cette province extrêmement près de l'Angleterre. Indépendamment de ces considérations, la position la rend encore plus intéressante ; car les communications de l'armée se trouveraient compromises, si le maréchal Bessières n'avait pas un entier succès ; et il faudrait bien alors reposer toutes vos troupes, et marcher isolément au secours du maréchal Bessières. Encore une fois, Général, vous vous êtes trop dégarni de Madrid ; et, si un bon régiment de cuirassiers, quelques pièces d'artillerie, et mille à douze

cents hommes d'infanterie avaient pu arriver à l'appui du maréchal Bessières, le 14, cela lui aurait été d'un éminent secours. *Qu'importe que Valence soit soumise? Qu'importe que Saragosse soit soumise?* Mais, Général, le moindre succès de l'ennemi du côté de la Galice aurait des inconvéniens immenses. Instruit, comme vous l'étiez, des forces du général Cuesta, de la désertion de troupes d'Oporto, etc..... Sa Majesté trouve que, pour bien manœuvrer, il aurait fallu vous arranger de manière à avoir, du 12 au 15, huit mille hommes pour renforcer le maréchal Bessières. Une fois nos derrières débarrassés, et cette armée de Galice détruite, tout le reste tombe et se soumet de soi-même, etc., etc.

Extrait de la Lettre, etc.

S.

SECTION II.

Bayonne, 13 juillet 1808.

Nous recevons vos lettres du 9 et du 10, Général. L'Empereur me charge de vous faire connaître que, si le général Gobert était à Valladolid, le général Frère à San-Clemente, ayant une colonne dans la Manche; si trois à quatre cents convalescens, un bon commandant, quatre pièces de canon, une escouade d'artillerie, et vingt mille rations de biscuit, étaient dans le château de Ségovie, la position de l'armée serait superbe et à l'abri de toute sollicitude. La conduite du général Frère ne paraît pas claire; et les nouvelles

qu'il a eues du maréchal Moncey paraissent apocryphes. Il est possible que ses huit mille hommes et son artillerie n'aient pas été suffisans pour enlever la ville de Valence : cela étant, le maréchal Moncey ne l'enleverait pas davantage avec vingt mille hommes, parce qu'alors c'est une affaire de canons et de mortiers, etc., etc..... *Valence est comme la Catalogne et l'Aragon : ces trois points sont secondaires.* Les deux vrais points importans sont le général Dupont, et particulièrement le maréchal Bessières, parce que le premier a devant lui le corps du camp de Saint-Roch et le corps de Cadix; et le maréchal Bessières, parce qu'il a devant lui les troupes de la Galice et celles qui étaient à Oporto. Le général Dupont a près de vingt mille hommes : il ne peut pas avoir contre lui un pareil nombre de troupes. Il a déjà obtenu des succès très marquans; et, au pis aller, il ne peut être contraint qu'à repasser les montagnes, ce qui n'est qu'un événement de guerre. Le maréchal Bessières est beaucoup moins fort que le général Dupont; les troupes espagnoles d'Oporto et de la Galice sont plus nombreuses que celles de l'Andalousie; et les troupes de la Galice n'ont pas encore été entamées. Enfin, le moindre insuccès du maréchal Bessières intercepte toutes les communications de l'armée, et compromettrait même sa sûreté. Le général Dupont se bat pour Andujar, et le maréchal Bessières se bat pour les communications de l'armée et pour les opérations les plus importantes aux affaires d'Espagne, etc., etc.

SECTION III.

S.

Extrait de la Lettre, etc.

Bayonne, 18 juillet 1808, dix heures du soir.

Je reçois, Général, vos lettres du 14. L'aide-de-camp du maréchal Moncey a donné à Sa Majesté tous les détails sur ce qui s'est passé. La conduite du maréchal a été belle : il a bien battu les rebelles en campagne. Il est tout simple qu'il n'ait pu entrer à Valence : c'était une affaire de mortiers et de pièces de siège. Sa position à San-Clemente est bonne : de là il est à même de remarcher sur Valence. Du reste, Général, *l'affaire de Valence est une affaire du second ordre, même celle de Saragosse*, qui cependant est plus importante. L'affaire du maréchal Bessières était d'un intérêt majeur pour les affaires d'Espagne. La première, après cette affaire, c'est celle du général Dupont ; et c'est le moment de laisser le général Gobert suivre la route. Le maréchal Moncey se repose ; le général Reille marche sur Gironne. Ainsi, trois colonnes pourront marcher ensemble sur Valence : le corps du général Reille, celui de Saragosse, et celui du maréchal Moncey, ce qui formera les vingt mille hommes que ce maréchal croit nécessaires. Mais l'Empereur, Général, trouve que vous avez tort de dire qu'il n'y a rien été fait depuis six semaines. On a battu les rassemblemens de la Galice, de Santander, ceux d'Aragon et de Catalogne, qui, dans leur aveuglement, croyaient qu'ils n'avaient qu'à

marcher pour détruire les Français. Le maréchal Moncey, les généraux Duhesme, Dupont, Verdier, ont fait de bonne besogne ; et tous les hommes sensés en Espagne ont changé dans le fond de leur opinion, et voient avec la plus grande peine l'insurrection. Au reste, Général, les affaires d'Espagne sont dans la situation la plus prospère depuis la bataille de Medina del Rio Seco, etc., etc. Le 14^e et le 44^e arrivent demain ; après demain, ils partent pour Saragosse : *non pas que ces troupes puissent avancer la reddition, qui est une affaire de canon* ; mais elles serviraient contre les insurgés de Valence, s'ils voulaient renforcer ceux de Saragosse. Enfin, si le général Gobert et les détachemens qui sont à moitié chemin pour rejoindre le général Dupont font juger à ce général qu'il a des forces suffisantes pour battre le général Castaños, il faut qu'elles continuent leur direction, et qu'il attaque l'ennemi, s'il croit devoir le faire, etc., etc.

(Cette lettre a été écrite le jour de la bataille de Baylen.)

SECTION IV.

Extrait de la Lettre, etc.

Bordeaux, 3 août 1808.

Les événemens du général Dupont sont une chose sans exemple, et la rédaction de sa capitulation est de niveau avec la conduite tenue jusqu'à cette catastrophe. L'Empereur pense qu'on n'a pas tenu compte du vague de la rédaction de l'acte, en per-

mettant que les corps en échelons, sur la communication entre vous et le général Dupont, aient marché pour se rendre aux Anglais ; car on ne doit pas présumer qu'ils aient la loyauté de laisser passer les troupes qui s'embarquent. Comme vous ne parlez pas de cela, on pense que vous avez retiré ces échelons sur Madrid. Après avoir lu attentivement la relation du général Dupont, on voit qu'il n'a capitulé que le lendemain de la bataille, et que les corps des généraux Vedel et Dufour, qui se trouvent compris pour quelque chose dans la capitulation (on ne sait pourquoi), ne se sont pas battus. Par la relation même du général Dupont, tout laisse à penser que l'armée du général Castanos n'était pas, à beaucoup près, aussi forte qu'on le dit, et qu'il avait réuni à Baylen tout ce qu'il avait de forces : Sa Majesté ne lui calcule pas plus de vingt-cinq mille hommes de troupes de ligne et plus de quinze mille paysans. Par la lettre du général Belliard, *il paraît que l'ordre est donné de lever le siège de Saragosse* : ce qui serait prématuré ; car vous comprendrez qu'il n'est pas possible qu'on ne laisse un corps d'armée qui couvre Pampelune et contienne la Navarre, sans quoi l'ennemi peut cerner Pampelune, insurger la Navarre ; et, alors, la communication de France par Tolosa serait coupée, et l'ennemi sur les derrières de l'armée. Supposant l'ennemi réuni à Pampelune, la ville bloquée, il peut se trouver en cinq à six marches sur les derrières de Burgos. L'armée qui assiège Saragosse est donc à peu près nécessaire pour contenir la Navarre, les insurgés de l'Aragon et de Valence, et pour empêcher de percer

sur notre flanc gauche; car, si, comme le dit le général Belliard, le général Verdier se porte avec ses troupes à Logroño, en jetant deux mille hommes dans Pampelune, la communication de Bayonne venant sur-le-champ à être interceptée, le général Verdier serait mieux à Tudela qu'à Logroño. Si le général Castaños s'avance, et que vous puissiez lui livrer la bataille, on ne peut en prévoir que les plus heureux résultats : mais, de la manière dont il a marché vis-à-vis du général Dupont, tout donne à croire qu'il mettra la plus grande circonspection dans ses mouvemens. Si, par le canal des parlementaires, l'on peut établir une suspension d'armes sans que le Roi y soit pour rien en apparence, cette espèce d'armistice pourrait se rompre en se prévenant de part et d'autre huit jours d'avance, donnant aux Français la ligne de Duero, passant par Almazan pour joindre l'Èbre. Cette suspension d'armes, que les insurgés pourraient regarder comme avantageuse, afin de s'organiser à Madrid, ne nous serait pas défavorable, parce qu'on verrait pendant ce temps l'organisation que prendraient les parties insurgées de l'Espagne, et ce que veut la nation, etc., etc.

SECTION V.

Le Major-Général au roi d'Espagne.

Nantes, 11 août 1808.

Sire, ni le général Savary ni vos ministres Azanza et Urquijo ne sont arrivés : il paraît qu'il y a des

rassemblemens à Bilbao , d'après les nouvelles que nous recevons. Sa Majesté pense qu'il est important d'y faire marcher le plus tôt possible une colonne pour y rétablir l'ordre. *Votre Majesté sait que la moitié de Saragosse était en notre pouvoir, et que sous peu on espérait avoir le reste de la ville. Lorsque le général Belliard a donné l'ordre de lever le siège, il eût été à désirer que cet ordre fût conditionnel, comme cela paraissait être l'intention de Votre Majesté, ainsi qu'on le voit dans sa correspondance : c'est-à-dire que le siège ne fût levé que dans le cas où l'on n'aurait pas cru être maître de la ville avant cinq ou six jours.* Cela aurait présenté des circonstances meilleures; car, si le général Verdier évacue en entier la Navarre et l'Aragon, il est à craindre que la Navarre ne s'insurge; et Pampelune ne tarderait pas être cernée. J'ai mandé à Votre Majesté que déjà des corps entiers de la grande armée sont en mouvement pour se rendre en poste en Espagne. Les dispositions les plus vigoureuses sont prises de tous côtés; et, *dans six semaines, l'Espagne sera soumise.* L'Empereur, qui continue à jouir d'une bonne santé, quoiqu'il soit très occupé, part dans une heure pour continuer sa route sur Angers, Tours et Paris. Votre Majesté doit être persuadée que toutes nos pensées sont sur elle et sur l'armée qu'elle commande.

N° VIII.

LETTRE DE M. DRUMMOND A SIR ALEXANDRE BALL.

Palerme, 4 juillet 1808.

MON CHER MONSIEUR,

Son Altesse le duc d'Orléans m'a engagé à vous écrire sur un objet qui paraît l'intéresser vivement. Je dois croire que vous êtes informé de tous les événemens qui ont récemment eu lieu en Espagne. Le duc pense que la présence d'un membre de la famille des Bourbons dans ce pays ne pourrait qu'être agréable aux Espagnols et en même temps très utile à la cause commune : je suis sur ce point entièrement d'accord avec Son Altesse; et, si vous pensez comme moi, vous n'aurez probablement aucune objection à faire à l'envoi d'un vaisseau destiné à transporter Son Altesse à Gibraltar : elle le désire elle-même extrêmement.

Nous avons reçu des lettres de Londres jusqu'à la date du 5 juin. Le Portugal a suivi l'exemple de l'Espagne, et Lisbonne est vraisemblablement en ce moment en d'autres mains. Sir Charles Cotton a déjà été appelé.

Signé WILLIAM DRUMMOND.

M. Drummond à sir Hew Dalrymple.

Palerme, 24 juillet 1808.

MON CHER MONSIEUR,

Cette lettre vous sera remise par Son Altesse Royale le prince Léopold, second fils du roi des Deux-Siciles. Le prince se rend immédiatement à Gibraltar pour communiquer avec les loyaux Espagnols, et leur faire connaître que son père est disposé à accepter la régence s'ils le désirent, jusqu'à ce que son neveu Ferdinand VII soit délivré de sa captivité. Dom Léopold et son cousin, le duc d'Orléans, se présenteront eux-mêmes aux Espagnols comme soldats, et accepteront telle situation qui sera jugée convenable à leur illustre rang. Si leur visite n'était point agréable aux Espagnols, dom Léopold reviendrait aux Espagnols, et son altesse sérénissime le duc d'Orléans se rendrait en Angleterre. Persuadé que la présence d'un infant d'Espagne peut être dans la crise présente d'une grande utilité, et qu'elle ne saurait, dans tous les cas, être nuisible, j'ai pressé Sa Majesté Sicilienne de se déterminer à cette mesure. Je la considère comme exigée du Roi, en conséquence du manifeste de Palafox, dont vous avez probablement connaissance. Toutefois, à la distance de mille milles, on ne peut pas supposer que nous soyons exactement informés ici de plusieurs circonstances dont vous êtes, sans doute, beaucoup mieux instruit. Le prince Léopold devra donc d'abord se consulter avec vous, et

suivre vos avis, que, je n'en doute point, vous vous presserez de lui donner. Je prends la liberté de le recommander à vos soins et à votre protection.

Extrait d'une lettre de sir Hew Dalrymple à lord Castlereagh.

Gibraltar, 10 août 1808.

MILORD,

Le *Thunderer* est arrivé ici hier, ayant à bord le duc d'Orléans et le second prince des Deux-Sicules, suivis d'un nombre considérable de gentilshommes. Le vaisseau n'ayant jeté l'ancre que fort tard, je n'ai pu avoir l'honneur de voir le duc d'Orléans avant dix heures du soir, lorsqu'il est venu accompagné du capitaine Talbot. Le duc m'a remis d'abord une lettre de M. Drummond, et le capitaine Talbot m'a remis aussi une dépêche de sir Alexandre Ball : j'ai l'honneur de vous en envoyer des copies. Comme la dernière était très volumineuse, je ne l'ai point ouverte immédiatement ; en conséquence, je n'ai point remarqué que sir Alexandre Ball ne paraît pas avoir été instruit que le prince des Deux-Sicules se rendait ici, et bien moins encore qu'il se proposait d'établir sa résidence à Gibraltar, dans l'intention avouée de négocier pour obtenir la régence d'Espagne. Le duc d'Orléans n'a fait aucun mystère sur cet objet, et il s'est occupé d'arranger le mode de réception du prince, et d'en fixer le moment, de même que les dispositions convenables à son rang et le logement de sa suite. J'eus bientôt occasion de remarquer

le mauvais effet que de telles mesures pouvaient produire en Espagne, au moment où l'établissement d'un gouvernement central était devenu évidemment nécessaire, et qu'elles ne manqueraient pas de causer beaucoup d'intrigues et de dissensions, jusqu'à ce que l'opinion du peuple et de l'armée, qui se rassembleraient dans cette circonstance pour parvenir à chasser l'ennemi de leur territoire, se fût prononcée.

Extrait d'une lettre de lord Castlereagh à sir Hew Dalrymple.

Downing street, 4 novembre 1808.

J'ai grand plaisir à vous assurer que les mesures que vous avez prises sur ce point délicat et important (je veux dire l'arrivée inattendue du prince Léopold et du duc d'Orléans) ont été entièrement approuvées par Sa Majesté.

Signé CASTLEREAGH.

N^o I X.

SIR A. WELLESLEY A SIR HARRY BURRARD.

Au quartier-général, à Lavos, 8 août 1808.

MONSIEUR,

Ayant reçu du secrétaire d'État des instructions relatives à votre arrivée sur les côtes de Portugal avec un corps de dix mille hommes, qui dernièrement était employé dans le nord de l'Europe, sous les ordres de sir John Moore, je dois dès à présent mettre sous vos yeux les informations qui m'ont été transmises jusqu'à présent sur l'état général des affaires de la guerre en Portugal et en Espagne, aussi-bien que le plan d'opérations, de l'exécution duquel je m'occupe maintenant. Les forces de l'ennemi en Portugal consistent, pour le moment, autant que je puis en juger, en seize à dix-huit mille hommes, dont cinq cents dans la forteresse d'Almeida, autant dans Elvas, six à huit cents à Peniche, et seize à dix-huit cents dans les provinces de l'Alentejo, à Sétuval. Le reste est disponible pour la défense de Lisbonne, et est placé dans les forêts de Saint-Julien et de Cascaes, dans les batteries des côtes jusqu'au rocher de Lisbonne, ainsi que dans la vieille citadelle, à laquelle ont dernièrement été ajoutés quelques ouvrages. L'ennemi a détaché, en dernier lieu, de ces forces disponibles pour la défense de Lisbonne, un corps d'environ deux mille hommes sous le commandement du

général Thomières. J'ai pensé d'abord que ce détachement avait pour objet d'éclairer mes mouvemens : ce corps est maintenant à Alcobaça ; et , le 26 du mois dernier, un autre, de quatre mille hommes, sous les ordres du général Loison, a passé le Tage pour marcher dans l'Alentejo. L'objet de ce second détachement est de poursuivre les Portugais insurgés dans cette province, pour forcer la retraite du corps espagnol, fort d'environ deux mille hommes, qui s'est avancé de l'Estramadure sur le territoire de Portugal jusqu'à Evora, et afin de pouvoir réunir aux troupes destinées à défendre Lisbonne l'armée française employée à réprimer l'insurrection à Sétuval et dans la province de l'Alentejo. Dans tous les cas, le corps de Loison retournera à Lisbonne ; et le corps français, disponible pour la défense de cette place, sera probablement d'environ quatorze mille hommes, dont trois mille hommes au moins doivent être laissés pour la garnison et la garde des forêts, soit sur la côte, soit sur la rivière. Le corps d'armée français, sous les ordres de Dupont, s'est rendu le 20 du mois dernier à l'armée espagnole commandée par Castaños en Andalousie : ainsi, il n'y a plus maintenant de troupes françaises dans la partie méridionale de l'Espagne. Du côté du nord, l'armée espagnole de Galice et de Castille a été battue à Rio-Seco, dans la province de Valladolid, par un corps d'armée français que l'on dit être commandé par le général Bessières : ce corps s'était avancé de Burgos. Les troupes espagnoles se sont retirées le 15 à Benevente. On me dit que, depuis cet événement, il y a eu un engagement entre les postes avancés dans ces environs ; mais je n'en

suis pas certain. Je ne suis pas non plus bien informé de la position respective des Espagnols et des Français dans cette partie depuis le 14 juillet. Quand vous aurez passé quelque temps dans ce pays, et quand vous aurez éprouvé à quel point le manque de bons renseignemens est remplacé par la circulation de faux rapports, vous ne serez point étonné de la pénurie où je suis de nouvelles exactes sur ce sujet. Il est cependant certain qu'il n'y a point eu d'événemens importans dans cette partie depuis le 14 juillet; et, d'après ces circonstances, je conclus que le mouvement de Bessières, pour attaquer l'armée espagnole à Rio-Seco, n'avait d'autre objet que de couvrir la marche du roi Joseph sur Madrid : il y est arrivé le 21 juillet. Indépendamment de la défaite en Andalousie, l'ennemi, ainsi que vous avez pu l'apprendre, a été repoussé dans une attaque contre Saragosse dans l'Aragon; il l'a été aussi à Valence, et l'on assure qu'il a perdu beaucoup de monde dans l'une et l'autre de ces attaques. On ajoute qu'en Catalogne deux détachemens ennemis ont été coupés, que les Français ont perdu le fort de Figuières, et qu'ils sont bloqués dans Barcelonne. Je n'ai point reçu de rapport officiel sur ces dernières actions et opérations; mais les bruits qui s'en sont répandus passent pour certains; et, dans tous les cas, que ces rapports soient fondés ou non, il est évident que l'insurrection contre les Français est universelle en Espagne; que des corps considérables d'Espagnols ont pris les armes; qu'entre autres une armée de vingt mille hommes, y compris quatre mille chevaux, s'est formée sur le Tage dans l'Estramadure;

et que les Français enfin ne peuvent pas continuer leurs opérations avec des corps si peu considérables. J'ai lieu de penser, d'après leur inactivité et les défaites qu'ils ont éprouvées, qu'ils n'ont pas les moyens de rassembler une armée assez nombreuse pour arrêter les progrès de l'insurrection et les efforts des insurgens, comme aussi pour fournir à l'entretien de leurs différens corps détachés; ou bien qu'ils ne peuvent poursuivre leurs opérations avec des armées aussi nombreuses qu'il le faudrait sans avoir formé de magasins.

Quant à ce qui concerne le Portugal, tout le royaume, excepté ce qui avoisine Lisbonne, est dans un état complet d'insurrection contre les Français; les moyens de défense y sont cependant moins puissans qu'en Espagne. Les troupes portugaises ont été complètement dispersées; les officiers ont passé au Brésil; leurs arsenaux ont été pillés, ou sont entre les mains de l'ennemi; et leur révolte, si on considère les circonstances dans lesquelles elle a eu lieu, est plus étonnante que celle de la nation espagnole. Les Portugais peuvent avoir dans la partie septentrionale du royaume environ dix mille hommes sous les armes. Cinq mille d'entre eux doivent marcher avec moi sur Lisbonne; le reste, avec un détachement de quinze cents Espagnols venus de Galice, est employé à bloquer Almeida, et à protéger la ville d'Oporto, où est maintenant le siège du gouvernement. Les provinces d'Alentejo et des Algarves, dans la partie méridionale, sont entièrement soulevées; et celles d'Entre-Minho, Tra-los-Montes, Duero et Beira, dans la partie septentrionale, manquant abso-

lument d'armes, ne peuvent rien entreprendre contre l'ennemi.

Ayant consulté sir Charles Cotton, il nous a paru que l'attaque proposée sur la baie de Cascaes est impraticable, parce que la baie est très bien défendue par le fort de Cascaes et par d'autres ouvrages; les vaisseaux ne pourraient s'en approcher assez pour faire taire leur feu. Le débarquement dans la passe d'Arcos, à l'embouchure du Tage, ne pourrait s'effectuer qu'après avoir éteint le feu du fort Saint-Julien, ce qui a paru impossible à ceux qui devaient être chargés de cette opération. Il y a quelques anses dans lesquelles on pourroit débarquer des troupes; et quelques autres semblables se trouvent au nord du rocher de Lisbonne; mais elles sont aussi défendues par des ouvrages dont il faut faire taire les feux. Ces anses ou baies sont peu étendues, et l'on ne pourrait y débarquer à la fois qu'un petit nombre de troupes. Il y a presque continuellement sur cette côte un tel ressac de la vague, et quelquefois le débarquement y est si difficile, qu'il est douteux que les troupes qu'on aurait d'abord débarquées pussent être protégées à temps par celles qu'on aurait dû porter à leur soutien, et plus douteux encore que les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie, aussi-bien que les provisions de toute espèce, pussent être mis à terre de toute manière. Ces difficultés, pour le débarquement des troupes dans aucune de ces baies de la côte du Portugal près du rocher de Lisbonne, auraient été encore augmentées par le voisinage de l'ennemi et par l'épuisement des ressources du pays. Le projet de débarquer dans la par-

tie nord du Portugal était donc évidemment le plus raisonnable, et j'ai déterminé la baie de Mondego comme le point le plus rapproché entre ceux où l'on trouvait le plus de facilité pour le débarquement, si toutefois l'on en excepte Peniche, dont la plage, propre à cette opération, est défendue par un fort occupé par l'ennemi. Il faudrait s'emparer de ce fort par une attaque régulière, afin que le mouillage des vaisseaux fût suffisamment protégé.

On insistait d'autant plus sur un débarquement dans le nord que c'était un moyen de s'assurer de la coopération des troupes portugaises dans l'expédition sur Lisbonne. La totalité du corps mis sous mon commandement, en y comprenant les troupes du général Spencer, étant débarquées, je me propose de me mettre en marche, et de prendre la route d'Alcobasar et d'Abidos dans le but de conserver mes communications par le rivage de la mer, et de reconnaître la position de Peniche; je me porterai ensuite sur Lisbonne, par la route de Mafra et par les montagnes qui se trouvent au nord de cette ville.

Comme je suis informé par le secrétaire d'État qu'un corps de troupes, commandé par le général Ackland, est attendu sur les côtes du Portugal avant votre arrivée, j'ai écrit pour demander qu'il marchât en longeant la côte vers le sud, et je communiquerai avec lui en me servant du capitaine Bligh de l'*Alfred*, qui suivra les mouvemens de l'armée avec quelques bâtimens de transport, ayant à bord des provisions de terre et de bouche. Je chargerai le général Ackland de l'attaque de

Peniche, si je crois nécessaire d'occuper cette place; et, dans le cas contraire, je donnerai à ce général l'ordre de se rallier à la flotte stationnée à l'embouchure du Tage; et cela, pour qu'il puisse débarquer dans l'une des baies aux environs du rocher de Lisbonne, aussitôt que je me trouverai assez près pour le mettre en état d'exécuter cette opération. Si j'avais pu penser que le corps du général Ackland eût été pourvu des moyens nécessaires pour agir en s'éloignant de la côte, je lui aurais ordonné de débarquer à Mondego, et de marcher sur Santarem, où il aurait été à portée de concourir à mes opérations, ou de couper la retraite à l'ennemi, si celui-ci tentait de l'effectuer, soit au nord du Tage par Almeida, soit au sud de ce fleuve par Elvas; mais, convaincu, comme je le suis, que le corps du général Ackland est destiné à faire partie de quelque autre corps, déjà pourvu de moyens d'administration; qu'il n'aura point avec lui ses propres moyens; et que, par conséquent, ce corps doit puiser dans le pays ses ressources pour subsister, j'ai pensé qu'il valait mieux diriger ce général vers la côte du sud. Si, pourtant, le commandement de l'armée restait entre mes mains, je ferais certainement débarquer le corps qui a été dernièrement mis sous les ordres du général Moore à Mondego, et je le porterais sur Santarem.

J'ai l'honneur de vous adresser l'état de situation, etc., etc.

Signé, ARTHUR WELLESLEY.

Sir Arthur Wellesley à sir Harry Burrard.

Au camp de Lugar, huit milles nord de Leyria, 10 août 1808.

MONSIEUR,

Depuis que je vous ai écrit le 8 du courant, j'ai reçu des lettres de M. Stuart et du colonel Doyle datées de la Corogne; je vous en adresse les copies. Elles vous instruiront de la situation des affaires de la guerre dans cette partie de l'Espagne; et vous observerez que M. Stuart et le colonel Doyle pensent que le maréchal Bessières profitera de la faiblesse du corps d'armée de Galice, sous les ordres du général Blake, pour détacher un corps au soutien du général Junot en Portugal. Nous n'avons pas encore entendu parler d'un tel détachement, et je suis persuadé qu'il n'aura pas lieu jusqu'à ce que le roi Joseph ait reçu des renforts qui le mettent en état d'occuper Madrid en toute sûreté, ou jusqu'à ce qu'il ait effectué sa retraite en France. On dit que c'est dans cette vue qu'il a quitté Madrid le 29 du mois dernier.

Je conçois, en conséquence, que j'ai tout le temps nécessaire pour les opérations que je me propose d'exécuter, avant qu'un renfort puisse arriver de Léon, même en supposant qu'aucun obstacle ne s'oppose à sa marche, soit en Espagne, soit en Portugal. Mais il n'est pas probable que ce détachement de l'ennemi puisse arriver avant que nous n'ayons reçu nous-mêmes les divers renforts d'Angleterre; et, comme le maréchal

n'avait pas, le 14 juillet, plus de vingt mille hommes sur le champ de bataille de Rio-Seco, je pense que les troupes anglaises qui se trouveront en Portugal suffiront pour arrêter quelques parties du corps de Bessières qui puissent en être détachées.

La seule possibilité que, dans la situation présente des affaires, le corps d'armée français, actuellement en Portugal, soit renforcé est une raison de plus pour prendre la position de Santarem, que je vous ai annoncé dans ma lettre du 8 que je me proposais d'occuper, si le commandement de l'armée restait entre mes mains après l'arrivée des renforts attendus.

Si vous vous déterminez à l'occuper, vous serez non seulement dans la meilleure position pour soutenir mes opérations, et couper la retraite à l'ennemi, mais encore vous serez à portée de réunir toutes vos forces pour vous opposer aux détachemens qui pénétreraient dans le Portugal.

Signé, ARTHUR WELLESLEY.

N^o X.ARTICLES DE LA CONVENTION DÉFINITIVE POUR
L'ÉVACUATION DU PORTUGAL PAR LES ARMÉES
FRANÇAISES.

Les généraux commandant en chef, etc., etc., étant déterminés à négocier, etc., etc.

Art. 1. Toutes les places et forts occupés par les troupes françaises dans le Portugal seront remis à l'armée anglaise dans l'état où ces places et forts se trouvent à l'époque de la signature de la présente convention.

Art. 2. Les troupes françaises évacueront le Portugal avec armes et bagages. Elles ne seront point considérées comme prisonnières de guerre; et, à leur arrivée en France, elles pourront être employées au service.

Art. 3. Le gouvernement anglais fournira les moyens de transport pour l'armée française, laquelle sera débarquée dans l'un des ports de France, jusqu'à ceux de Lorient et de Rochefort inclusivement.

Art. 4. L'armée française emportera avec elle toute son artillerie de calibres français, avec les chevaux qui lui appartiennent, et les caissons, chargés de soixante gargousses chacun. Toute autre artillerie, toutes armes et munitions, tous arsenaux de terre ou de mer, seront réunis à l'armée ainsi qu'à la marine anglaises, dans l'état où ils se trouveront à l'époque de la ratification de la présente convention.

Art. 5. L'armée française emportera avec elle ses équipemens et tout ce qui est compris sous la dénomination de propriété de l'armée, c'est-à-dire la caisse militaire, les équipages attachés à l'administration et aux hôpitaux de campagne; ou bien l'armée française pourra disposer de telle partie de cette propriété pour son compte selon que le général en chef trouverait inutile de l'embarquer. De même aussi, tous les individus de ladite armée seront libres de disposer de leurs propriétés particulières de toute espèce avec toutes garanties ultérieures pour les acheteurs.

Art. 6. La cavalerie embarquera ses chevaux; les généraux et les officiers de tout grade embarqueront aussi les leurs. Il est pourtant bien entendu que, les moyens d'embarcation de chevaux dont le général en chef de l'armée anglaise peut disposer étant très bornés, on pourra s'en procurer d'auxiliaires dans le fort de Lisbonne. Le nombre de chevaux de troupes qui devra être embarqué n'excédera pas six cents, et le nombre des chevaux d'état-major ne pourra excéder deux cents. Dans tous les cas, les Français pourront disposer des chevaux qui ne pourront être embarqués.

Art. 7. Pour faciliter l'embarquement, il s'exécutera en trois divisions. La dernière sera composée des garnisons des places, de la cavalerie, de l'artillerie, des malades et des équipemens de l'armée. La première division s'embarquera dans les sept jours qui suivront celui de la ratification, et plus tôt s'il est possible.

Art. 8. Les garnisons d'Elvas et des forts appartenant à cette place, celles de Peniche et de Palmela,

seront embarquées à Lisbonne. La garnison d'Almeida sera embarquée à Oporto ou dans le port le plus voisin. Lesdites garnisons seront accompagnées dans leur marche par des commissaires anglais chargés de pourvoir à leur subsistance et à tous leurs besoins.

Art. 9. Tous les malades et blessés qui ne pourront être embarqués resteront confiés à l'armée anglaise; et, pendant leur séjour dans le pays, ils seront traités aux dépens du gouvernement anglais, à condition que cette dépense sera remboursée par la France, quand l'évacuation sera terminée. Le gouvernement anglais pourvoira à leur retour en France : ce retour s'exécutera par détachement de cent cinquante à deux cents hommes à la fois. Un nombre suffisant d'officiers de santé français restera avec les malades et blessés.

Art. 10. Aussitôt que les bâtimens employés à transporter l'armée française auront effectué leur débarquement dans les ports désignés, soit dans tels autres où le mauvais temps les aurait forcés de relâcher, toute facilité sera donnée auxdits bâtimens pour retourner sans délai en Angleterre, comme aussi toute assurance de n'être pas pris à la mer avant leur arrivée dans un port ami.

Art. 11. L'armée française sera concentrée dans Lisbonne et dans un rayon de deux lieues autour de cette place. L'armée anglaise s'approchera jusqu'à trois lieues de distance de cette capitale, et sera placée de manière qu'il y ait toujours une lieue de distance entre les postes des deux armées.

Art. 12. Les forts de Buggio et de Cascaes seront

occupés par les troupes anglaises, au moment de la ratification de la convention. Lisbonne, sa citadelle, en même temps que les forts et les batteries jusqu'au lazaret, ou Traferia, d'un côté, et le fort Saint-Joseph de l'autre, seront cédés à l'époque de l'embarquement de la seconde division, ainsi que le port, tous les vaisseaux armés, de quelque espèce qu'ils soient, avec leurs agrès, leurs voiles, leurs provisions et leurs munitions. Les forteresses d'Elvas, d'Almeida, de Peniche et de Palmela, seront remises aux troupes anglaises aussitôt qu'elles y arriveront pour les occuper. En même temps, le général en chef de l'armée anglaise donnera communication de la présente convention aux garnisons de ces places ainsi qu'aux troupes qui seraient devant ces places, afin d'arrêter toute hostilité.

Art. 13. Il sera nommé des commissaires d'une et d'autre part pour régler et accélérer l'exécution des arrangemens convenus.

Art. 14. S'il s'élevait quelques doutes sur le sens d'aucun article, il sera expliqué de la manière la plus favorable à l'armée française.

Art. 15. A compter du jour de la ratification de la présente convention, tous arrérages de contributions, réquisitions, réclamations quelconques du gouvernement français contre les sujets de Portugal, ou contre tous autres individus résidant dans ce pays, fondés sur l'occupation du Portugal par les troupes françaises, dans le mois de décembre 1807, lesquels n'auraient point été soldés, sont annulés; et tout séquestre mis sur leurs propriétés, meubles ou immeubles, est levé;

et la libre disposition de ces objets est rendue à leurs propriétaires.

Art. 16. Tous sujets de la France, ou de puissances alliées à la France, domiciliés en Portugal, ou se trouvant accidentellement dans ce pays, seront protégés. Leurs propriétés de toute espèce, meubles ou immeubles, seront respectées; et ils seront libres soit d'accompagner l'armée française, soit de rester en Portugal. Dans l'un et l'autre cas, leurs propriétés leur sont garanties, avec la liberté de les garder ou d'en disposer, et de faire passer en France le produit des ventes qu'ils en feraient, ou dans tout autre pays où ils voudraient s'établir : il leur est accordé l'espace d'un an pour cet objet. Il est bien entendu que les vaisseaux ne sont point compris dans cette disposition; seulement en ce qui concerne la sortie du port. Aucune des stipulations ci-dessus ne pourra devenir un prétexte pour des spéculations commerciales.

Art. 17. Aucun individu né Portugais ne pourra être recherché pour sa conduite politique pendant la période de l'occupation de ce pays par l'armée française; et tous ceux qui ont continué d'exercer leurs emplois, ou qui en ont accepté du gouvernement français, sont mis sous la protection des commandans anglais. Il ne leur sera fait aucune injure, soit dans leur personne, soit dans leurs propriétés, puisqu'il n'a pas été en leur pouvoir d'obéir ou de ne point obéir au gouvernement français : ainsi, ils sont libres de se prévaloir de la stipulation de l'*art. 16.*

Art. 18. Les troupes espagnoles retenues à bord

des bâtimens dans le port de Lisbonne seront remises au commandant en chef de l'armée anglaise, qui s'engage à obtenir des Espagnols de rendre tel sujet Français, militaire ou civil, qui aurait pu être retenu en Espagne, sans avoir été fait prisonnier sur le champ de bataille ou par suite d'opérations militaires, mais par suite des événemens du 29 mai dernier et des jours suivans.

Art. 19. Il y aura un échange immédiat pour les prisonniers de tout grade faits en Portugal depuis le commencement des présentes hostilités.

Art. 20. Il sera fourni des otages mutuels d'officiers de ligne tant de l'armée anglaise que de la marine, et du côté de l'armée française, pour la garantie réciproque de la présente convention. L'officier de l'armée anglaise sera rendu, lorsque les articles concernant l'armée française auront été complètement exécutés; et l'officier de la marine anglaise sera rendu aussitôt le débarquement des troupes françaises dans leur pays. La même chose aura lieu pour l'armée française.

Art. 21. Il sera permis au général en chef de l'armée française de dépêcher un officier en France pour communiquer la présente convention. L'amiral anglais fournira un bâtiment pour transporter cet officier à Bordeaux ou à Rochefort.

Art. 22. L'amiral anglais sera invité de fournir le passage à bord d'un vaisseau de guerre pour son excellence le général en chef de l'armée française et les autres principaux officiers.

Fait et conclu à Lisbonne, le 30 août 1808.

Signé, GEORGES MURRAY, quartier-maître-général;
KELLERMAN, général de division.

Articles additionnels.

Art. 1. Les individus occupant des emplois civils dans l'armée, faits prisonniers, soit par les troupes anglaises, soit par les Portugais, dans quelque partie que ce soit du Portugal, seront rendus, ainsi qu'il est d'usage, sans échange.

Art. 2. L'armée française vivra de ses propres magasins jusqu'au jour de son embarquement, ainsi que les garnisons, jusqu'au jour de l'évacuation des forteresses. Ce qu'il restera de subsistances dans les magasins sera remis au gouvernement anglais dans les formes accoutumées; et celui-ci se charge de la subsistance des hommes et des chevaux de l'armée, à partir de l'époque ci-dessus mentionnée jusqu'à leur arrivée en France, sous la condition d'être remboursé par le gouvernement français des dépenses faites au-delà de l'estimation reconnue et consentie par les deux parties de la valeur des magasins remis à l'armée anglaise. Les provisions qui se trouveront à bord des bâtimens de guerre appartenant à l'armée française seront prises en à-compte par le gouvernement anglais, de la même manière que les magasins des forteresses.

Art. 3. Le général commandant les troupes anglaises prendra les mesures nécessaires pour établir la libre circulation des moyens de subsistance entre le pays et la capitale.

Fait et conclu à Lisbonne, le 30 août 1808.

Signé, GEORGES MURRAY, quartier-maître-général;
KELLERMAN, général de division.

Ratifié, etc.

N^o XI.PREMIÈRE LETTRE DU BARON VON DECKEN
AU GÉNÉRAL COMMANDANT L'ARMÉE EN PORTUGAL.

Oporto, 18 août 1808.

MONSIEUR,

L'évêque d'Oporto m'a fait connaître le désir qu'il avait de me voir en particulier pour me communiquer un objet d'une grande importance, qu'il doit, dit-il, tenir très secret: je me rendis hier au soir très tard à son palais. L'évêque me dit qu'il s'était chargé du gouvernement du Portugal pour satisfaire aux vœux du peuple, mais dans l'intention de rétablir celui du souverain légitime, et qu'il espérait que Sa Majesté Britannique n'avait pas eu d'autre dessein en envoyant ses troupes en Portugal. Après que je lui eus donné à ce sujet toutes les assurances possibles, l'évêque continua ainsi: Le prince régent, en quittant le Portugal, a établi une régence pour le gouvernement de ce pays pendant son absence: je regarde qu'il est de mon devoir de remettre le gouvernement entre les mains de cette régence le plus tôt possible. Je répondis que je n'avais reçu de mon gouvernement aucune instruction sur ce point, mais que je le priais de considérer s'il ne ferait pas tort à la cause de son souverain, en remettant le gouvernement entre les mains de la régence, qui, par cela même qu'elle avait agi sous l'influence des Français, avait perdu la confiance de la

nation ; et s'il ne serait pas plus prudent à lui de conserver le gouvernement jusqu'à ce que l'on connût le bon plaisir du prince régent. L'évêque convint que la régence nommée par le prince régent n'avait pas la confiance du peuple ; que plusieurs de ses membres s'étaient conduits de manière à faire penser qu'ils étaient amis et partisans des Français ; et que , dans tous les cas , tous les membres de la régence ne pouvaient pas être rétablis dans leurs premiers pouvoirs ; mais il craignait que les provinces d'Estramadure , d'Alentejo et des Algarves , ne voulussent pas reconnaître son autorité , si le gouvernement anglais n'intervenait. Après une très longue conversation , il fut convenu que j'informerais nos ministres de tout ce que l'évêque m'avait communiqué ; et , pour ne pas perdre de temps en attendant une réponse , l'évêque me pria d'en communiquer avec vous. Il souhaitait que vous eussiez la bonté de lui écrire une lettre officielle , afin que vous exprimassiez votre désir qu'il continuât à conserver le gouvernement jusqu'à ce que le bon plaisir de son souverain fût connu , pour le plus grand avantage des opérations des troupes anglaises et portugaises sous votre commandement.

Le secrétaire de l'évêque , qui nous servait d'interprète , me dit ensuite en particulier que , si l'évêque quittait le gouvernement en ce moment , ou qu'il s'associât des hommes qui n'avaient ni l'estime ni l'affection de la nation , il en résulterait la plus grande confusion.

Je prends la liberté d'ajouter que , bien que l'archevêque m'ait dit le contraire , il m'a cependant paru

qu'il ne serait point fâché que le gouvernement restât entre ses mains, si cela pouvait se faire par l'intervention de notre gouvernement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, FRÉDÉRIC VON DECKEN, brigadier-général.

Deuxième Lettre, du même au même.

Oporto, 22 août 1808.

MONSIEUR,

Vous aurez reçu la lettre secrète que j'ai eu l'honneur de vous adresser par le brigadier-général Stuard, le 18 du courant, concernant la communication qui m'a été faite par S. E. l'évêque d'Oporto relativement à la résignation du gouvernement entre les mains du prince régent. Je dois ajouter à ce que je vous ai écrit à ce sujet que S. E. l'évêque m'a prié aujourd'hui d'avertir Votre Excellence que, dans le cas où l'on désirerait qu'il conservât le gouvernement jusqu'à ce que l'on connaisse la décision du prince régent, il ne pourrait quitter Oporto, et que le siège du gouvernement devrait nécessairement rester dans cette ville. L'évêque croit de son devoir de vous informer de cette circonstance le plus tôt possible, parce qu'il prévoit que la ville de Lisbonne sera choisie de préférence pour y établir le siège du gouvernement, aussitôt que l'armée anglaise en aura pris possession. Si le siège du gouvernement temporaire devait rester à Oporto, le meilleur système à adopter par rapport aux autres provinces du

royaume serait de leur faire envoyer des députés à Oporto, pour y traiter des affaires relatives à leurs provinces respectives, de la même manière que les provinces d'Entre-Duero-et-Minho et Tra-los-Montes envoient aujourd'hui leurs représentans. Un des principaux motifs de l'évêque pour acquiescer à conserver le gouvernement sous la condition de rester à Oporto, est que les habitans ne lui permettraient pas de quitter la ville, à moins que ce ne fût par un ordre exprès du prince régent. Il serait aussi convenable de conserver le siège du gouvernement, à Oporto, car on peut supposer que la ville de Lisbonne sera dans une grande confusion pendant les deux mois qui suivront l'évacuation des Français.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, le même.

Troisième Lettre, du même au même.

Oporto, le 28 août 1808.

Votre Excellence doit avoir maintenant mes lettres secrètes des 18 et 22 courant, relatives au gouvernement actuel de ce royaume. Son Excellence l'évêque d'Oporto a reçu dernièrement des députés de la province d'Alentejo et du royaume des Algarves. Une partie de l'Estramadure, c'est-à-dire la ville de Leyria, s'est soumise à son autorité; et l'on peut dire, par conséquent, que tout le royaume de Portugal a reconnu l'autorité de ce gouvernement à la tête duquel

est placé l'évêque d'Oporto, et dont les villes de Lisbonne et de Setubal (Saint-Ubes) sont seules exceptées. Quoiqu'on puisse attribuer leur non-soumission à la présence des Français, toutefois l'évêque est persuadé que les habitans de Lisbonne refuseront de se soumettre au gouvernement d'Oporto, et qu'ils seront fortement soutenus par les membres de la régence établie par le prince, lesquels désirent ardemment de recouvrer leur première autorité. En prenant les rênes du gouvernement, l'évêque s'est soumis aux désirs du peuple : il était sûr qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sauver la patrie; mais, n'ayant aucun intérêt personnel en vue, il est prêt à résigner l'autorité qu'il a acceptée avec regret, dès qu'il sera convaincu qu'il peut le faire sans nuire à la cause de son souverain, et sans jeter le pays dans la confusion. Il y a tout lieu de craindre que les habitans des trois provinces nord du Portugal ne permettront jamais à l'évêque de résigner l'autorité pour se soumettre à l'ancienne régence. Ils sont fiers d'avoir, les premiers, pris les armes, et se considèrent comme les libérateurs et les sauveurs de leur pays. Les habitans de Lisbonne ayant, au contraire, de l'aversion pour le gouvernement actuel, il s'en suivra naturellement une division de provinces qui excitera des troubles intérieurs, si Votre Excellence n'intervient pas en ceci. Il me semble que le meilleur moyen de réconcilier ces partis opposés serait de réunir au gouvernement d'Oporto ceux des membres de la régence qui n'ont pas trahi, par leur conduite, la confiance du peuple. J'ai soumis

cette idée à l'évêque, et il n'y voit aucune objection, si c'est vous qui le proposez : en conséquence, je prends la liberté de vous prévenir que la difficulté mentionnée ci-dessus serait écartée en grande partie, si Votre Excellence voulait faire savoir, après la reddition de Lisbonne, que, jusqu'à ce que la volonté du prince régent soit connue, vous considérez le gouvernement établi à Oporto comme gouvernement légitime, en y ajoutant quatre membres de l'ancienne régence, qui m'ont été désignés par l'évêque comme s'étant montrés fidèles à leur souverain et à leur pays; ce sont : *Don Francisco Noronha, Francisco da Cunha, le Monteiro Mor, et le principal Castro*. Ces membres doivent être placés à la tête des divers ministères, considérer l'évêque comme leur président, et suivre ses instructions. Ce projet rencontrera d'autant moins de difficulté que le président de l'ancienne régence, nommé par le prince, a quitté le Portugal, et est maintenant en France.

La confusion dans laquelle se trouve Lisbonne fournira un prétexte pour fixer le siège du gouvernement dans Oporto, où les individus nommés ci-dessus auront ordre de se rendre sans perdre de temps, et de s'en rapporter à l'évêque. Indépendamment des raisons que j'ai eu l'honneur de faire connaître à Votre Excellence dans ma lettre du 22, et qui rendent impossible que l'évêque quitte la ville d'Oporto, je dois ajouter que, d'après ce que j'entends, la plus grande partie des habitans de Lisbonne est dans les intérêts des Français, et qu'il faudra une garnison de troupes

anglaises pour contenir la ville. Quoique l'évêque d'Oporto soit convaincu de la nécessité de considérer Lisbonne comme une place militaire dans laquelle il faut une garnison et un commandant anglais, cependant le désir de blesser le moins possible les sentimens des habitans lui fait souhaiter qu'il vous convienne de mettre aussi dans Lisbonne quelques troupes portugaises avec un commandant de leur nation, lequel, quoique entièrement sous les ordres du commandant anglais, pourrait diriger la police de la ville, ou au moins être chargé de faire exécuter ce qu'il conviendrait au gouverneur anglais d'ordonner à ce sujet. Si Votre Excellence approuvait cette proposition, l'évêque pense que le brigadier Antonio Pinto Bacelar serait, de tous les officiers maintenant avec l'armée portugaise, l'homme le plus propre à remplir ce poste, ainsi qu'à organiser la force militaire de la province d'Estramadure. L'évêque est pleinement convaincu que le gouvernement actuel ne peut exister sans le secours des troupes anglaises : il espère que notre gouvernement laissera en Portugal, après que les Français auront été défaits, un corps de six mille hommes, jusqu'à ce que les troupes portugaises soient suffisamment organisées et disciplinées pour protéger leur propre gouvernement.

J'ai l'honneur d'être, de Son Excellence, le très humble et obéissant serviteur.

FRÉDÉRIC VON DECKEN, brigadier-général.

N^o XII.

LETTRE DU GÉNÉRAL LEITE A SIR HEW DALRYMPLE.

TRÈS ILLUSTRE ET TRÈS EXCELLENT MONSIEUR,

La force est le résultat de l'union, et ceux qui ont sujet d'être reconnaissans doivent être les plus empressés à reconnaître cette vérité : je sens, par conséquent, qu'il est de mon devoir d'avoir recours à Votre Excellence pour savoir comment je dois agir sans troubler cette union si avantageuse à mon pays. La junte suprême du gouvernement portugais établi à Oporto, et à laquelle j'ai obéi, comme représentant mon souverain, m'a envoyé, par un officier, l'ordre, en date du 1^{er} courant, de prendre possession de la forteresse d'Elvas aussitôt qu'elle sera évacuée. Après avoir vu ces mêmes Espagnols, qui entrèrent dans nos places fortes comme amis, prendre ensuite sur eux-mêmes d'arrêter la marche de la garnison que j'envoyais pour réparer les pertes essuyées dans le combat d'Evora, ce qui me priva de la faible obéissance que me témoignait la ville de Beja, toujours favorisée par les autorités espagnoles ; après les avoir vus s'emparer de l'artillerie portugaise, pour remplacer celle qu'ils avaient perdue, et refuser de me prêter deux pièces de trois, qui m'eussent permis de rejoindre son Excellence le Monteiro Mor ; lorsque les armes, échappées à la main destructrice de l'ennemi commun, furent

saisies par ces Espagnols *qui promettaient beaucoup et ne firent rien* ; après avoir vu un brigadier espagnol me disputer l'autorité à Campo-Mayor, où j'étais président de la junta, et d'où son prédécesseur avait emporté soixante mille écus, sans en rendre aucun compte ; en un mot, après avoir vu la marche de ces Espagnols marquée par la dévastation de nos champs, et nos habitans désertir leurs demeures pour éviter le pillage de leurs troupes légères, je ne puis, un seul moment, me tromper sur la cause des ordres donnés par la junta suprême d'Oporto.

Un corps de troupes anglaises a passé hier par Estremos, pour aller à Elvas ; et, comme dans une armée combinée aucun officier ne doit entreprendre une opération qui peut être destinée à d'autres, et se nuire ainsi réciproquement, j'ai consulté le lieutenant-général Hope, qui m'a renvoyé à Votre Excellence : c'est pourquoi mon quartier-maître-général, le lieutenant-colonel marquis de Terray, vous remettra cette lettre, et vous expliquera tout ce que vous pouvez désirer de savoir relativement à mon souverain et au bien de mon pays, qui est déjà si redevable à la nation anglaise.

Dieu accorde à Votre Excellence un grand nombre d'années.

FRANCISCO DE PAULO LEITE, lieutenant-général.

Estremos, 16 septembre 1808.

Extrait d'une Lettre de sir Hew Dalrymple, au lieutenant-général sir John Hope.

Du quartier-général, à Benefico, 25 septembre 1808.

MONSIEUR,

Des obstacles s'étant élevés relativement à l'exécution de cet article de la convention par lequel les Français doivent remettre Elvas à l'armée anglaise, obstacles dus à la conduite inattendue et inexplicable du commandant en chef de l'armée d'Estramadure, qui a fait bombarder cette place, et a cherché à en imposer à la garnison française, en parlant d'une capitulation différente de celle qui a été convenue entre les généraux en chef anglais et français; et, comme le corps de troupes anglaises envoyé pour prendre possession d'Elvas, et la conserver, au nom du prince régent, n'est pas assez fort, jusqu'à l'arrivée des troupes portugaises, pour prévenir la possibilité d'une insulte, si le général mentionné ci-dessus persévérât dans la disposition de mépris et d'hostilité qu'il montre jusqu'à présent, j'ai pensé qu'il était convenable que le reste de votre division et l'avant-garde du général Paget traversassent le Tage, et prissent des cantonnemens aussi près que possible de cette forteresse. Le colonel Graham se rend en même temps à Badajoz, pour se plaindre au général Galuzzo de la conduite très singulière et très inexplicable qu'il a cru devoir adopter.....

N° XIII.

EXTRAITS JUSTIFICATIFS PRIS DANS LA CORRESPONDANCE DE SIR JOHN MOORE ET D'AUTRES.

SECTION PREMIÈRE. — Relatif au manque d'argent.

Sir John Moore à lord William Bentinck.

Le 22 octobre 1808.

« Sir David Baird a malheureusement été envoyé ici sans argent. Il s'est adressé à moi, et je n'en ai point à lui donner..... J'entreprends ma marche dans l'espoir qu'il nous en arrivera ; sinon ce sera encore à ajouter au grand nombre de nos maux. »

Sir John Moore au général Hope.

22 octobre 1808.

« Nous sommes ici dans un tel besoin d'argent que c'est avec difficulté que je parviens à trouver les 8,000 livres sterling que Champion vous porte. »

Sir John Moore à lord Castlereagh.

27 octobre 1808.

« C'est sur l'assurance que m'a donnée le gouvernement espagnol que je conduis l'armée en Espagne, sans avoir de magasins établis. Dans cette situation, rien n'est plus essentiellement nécessaire que l'argent ;

et, malheureusement, nous n'avons pu nous en procurer que bien peu ici.»

Sir John Moore à M. Freire.

10 novembre 1808.

« J'apprends, par sir David Baird, que vous avez bien voulu lui prêter 40,000 livres sterling de l'argent que vous avez apporté d'Angleterre. Nous sommes dans la plus grande détresse; je doute qu'il y ait ici, après le 24, de quoi payer la subsistance des troupes. »

Sir John Moore à lord Castlereagh.

Le 24 novembre 1808.

« Je suis sans un schelling, et journellement dans l'appréhension que le manque d'argent empêche d'avoir les provisions nécessaires. Il est impossible de décrire tous les embarras que nous cause le besoin de cet objet essentiel. »

SECTION II. — Relativement aux chemins.

Sir John Moore au général Anstruther, à Almeida.

Datée de Lisbonne, le 12 octobre 1808.

« Une division, sous Beresford, marche sur Coimbre, et une partie ira jusqu'à Oporto, selon que les renseignemens que vous donnerez sur le chemin qui conduit de là à Almeida indiqueront qu'il est ou n'est

pas praticable. Quelques Espagnols, officiers du génie, et employés sous le quartier-maître-général, ainsi que des commissaires, sont envoyés de Madrid pour prendre des informations qui vous sont nécessaires à l'égard des chemins, des subsistances, etc., etc., depuis Almeida jusqu'à Burgos. »

Sir John Moore à lord William Bentinck.

22 octobre 1808.

« Le colonel Lopez n'a personnellement aucune connaissance de cette partie de l'Espagne ; mais ce qu'il m'en a dit s'accorde avec d'autres renseignemens que j'ai reçus, que la grande route de Madrid est la seule que l'artillerie puisse suivre. Les Français ont transporté la leur de Ciudad Rodrigo à Alcantara ; mais *elle fut détruite*..... La difficulté d'obtenir des renseignemens certains sur la nature des chemins et celle de pourvoir à la subsistance des troupes à travers le Portugal sont plus grandes que vous ne pouvez croire. »

Sir John Hope à sir John Moore.

Madrid, le 27 novembre 1808.

« J'envoie l'ingénieur Wills par Placencia jusqu'à Salamanque ; et, avant qu'il y soit arrivé, je suppose qu'il peut vous faire un rapport sur les routes du Tage à Almaras, et de Puente-de-Cardinal à Salamanque..... Delancy est sur cette route, et je

lui ai dit de communiquer avec vous, à Salamanque, aussitôt que possible.»

Sir John Moore à lord Castlereagh.

27 octobre 1808.

« Je suis dans la nécessité d'envoyer le lieutenant-général Hope avec l'artillerie, etc., par le grand chemin qui mène de Badajoz à Madrid, *tous les renseignements* s'accordant à dire qu'aucun autre n'est bon pour l'artillerie. »

Substance d'un rapport du capitaine Carmichael Smith, du corps du génie.

Le 26 décembre 1808.

« Aux environs d'Astorga, le pays est parfaitement ouvert, et n'offre aucun point avantageux dont puisse profiter un petit corps, pour s'opposer avec succès à une force considérable. Toutefois, vers Villa-Franca, à deux lieues de distance d'Astorga, les montagnes étant rapprochées l'une de l'autre, on pourrait y prendre position : le terrain élevé qui est en arrière du village de Rodrigatos paraît, à la première vue, en offrir une très avantageuse. Cependant, une objection très forte s'oppose à ce que nous nous fixions à Rodrigatos, ainsi que dans toute autre position, avant que d'arriver au village de Las Torres (à environ une lieue de Bembibre), car la déclivité du terrain, depuis Manzanal (près de Rodrigatos) jus-

qu'à Las Torres, serait en faveur de l'ennemi, si nous étions forcés à Rodrigatos; et, par conséquent, nous serions obligés de redescendre les montagnes sur un espace de près de deux lieues, l'ennemi ayant tous les avantages qu'une telle circonstance lui donnerait naturellement.

« De Las Torres à Bembibre, le pays est plus ouvert, mais avec ce désavantage que la pente est toujours contre nous. De Bembibre à Villa-Franca, la nature du terrain est plus variée; mais il n'y a aucune position qui ne puisse être aisément tournée, excepté derrière Calcabellos, et à une lieue environ en avant de Villa-Franca : cette position est la plus forte qui existe entre Astorga et Villa-Franca. Il est aussi nécessaire d'ajouter que la position de Rodrigatos peut être aisément tournée par le chemin de Foncevadon (lequel, avant que l'on eût établi le Camina Real, était la grande route de Corogne). Ceci n'a pas lieu à l'égard de la position en avant de Villafranca, le chemin de Foncevadon joignant le Camina Real à Calcabellos devant elle. »

SECTION III. — Relativement à l'équipement et aux subsides.

Sir John Moore à lord Castlereagh.

Le 9 octobre 1808.

« Dans ce moment, l'armée est sans équipement d'aucune sorte, soit pour le transport des petits ba-

gages des régimens, des munitions d'artillerie, des subsistances, et de tout ce qui est nécessaire à une armée; et nous n'avons pas un seul magasin établi sur aucune des routes que nous suivons.»

Sir John Moore à lord Castlereagh.

18 octobre 1808.

« On ne manque pas de zèle dans aucune des branches de l'administration, mais bien d'expérience dans les plus importantes..... Je n'ai pas l'espoir de pouvoir emmener plus que le petit bagage des troupes, les munitions immédiatement nécessaires pour le service de l'artillerie, et une très petite pharmacie.»

Journal de sir John Moore.

« Mon inquiétude est de sortir des mauvais chemins du Portugal avant la saison des pluies.»

Sir John Moore à lord William Bentinck.

22 octobre 1808.

« La saison ne permettant aucun délai, il y a nécessité de nous mettre en marche, et d'espérer que les renseignemens et les vivres viendront au fur et à mesure que nous avancerons : malheureusement, l'administration de l'armée est inexpérimentée, et le fournisseur Sattaro nous a trompés.»

Sir David Baird à sir John Moore.

17 novembre 1808.

« La lenteur interminable de la junte est la seule explication que je puisse donner du manque de dispositions qui auraient dû être prises sur les routes par où doivent passer les troupes anglaises. »

SECTION IV. — Relativement au manque de renseignemens.

Journal de sir John Moore.

28 novembre 1808.

« Je ne suis en communication avec aucun des généraux espagnols, et je ne connais ni leurs plans ni ceux de leur gouvernement. Aucune source ne m'a été ouverte; et je n'ai sur la force et la situation de l'ennemi d'autres connaissances que celles que, comme étranger, je ramasse çà et là.

Le même.

De Salamanque.

« Il est singulier que les Français aient pénétré jusqu'à Valladolid, et que cela n'ait fait aucune sensation sur le peuple. Celui-ci semble rester tranquille, et l'on n'a su cet événement que par une lettre que le capitaine-général de la province m'a écrite. »

Sir David Baird à sir John Moore.

Astorga , 19 novembre 1808.

« Les autorités locales n'ont pas seulement négligé de nous procurer des vivres , mais encore de nous donner les moindres renseignemens sur les opérations des armées et les mouvemens de l'ennemi. »

Le même.

Astorga , le 23 novembre 1808.

« Il est évident que les récits que l'on a fait circuler sur la force des armées espagnoles étaient très exagérés. » — « Il est remarquable que je n'ai obtenu aucun renseignement ni reçu aucune espèce de communication des autorités de Madrid ni des généraux espagnols. »

Le même à sir John Moore.

12 décembre 1808.

« J'insère aussi une lettre du marquis de la Romana ; vous serez à même d'apprécier le degré de confiance que l'on doit mettre dans la communication *verbale* que lui a faite le courrier extrrordinaire envoyé à Madrid. Ce fut d'après la même autorité qu'il me fit prévenir d'une affaire brillante qui s'était passée à la Somo-Sierra , et qui n'était qu'une insignifiante escarmouche. »

Le colonel Graham à sir John Moore.

Madrid, le 4 octobre 1808.

« Les députés qu'on a envoyés ne savaient rien que ce qui concernait leurs provinces ; et, pour se faire valoir, ils exagérèrent tout : par exemple, ceux des Asturies parlèrent plus haut que les autres, et les Asturies n'ont pas encore fourni un soldat. Ainsi, le gouvernement, avec tout son désir d'être bien informé (ce dont on ne saurait douter), se trompe sur les vrais moyens de l'être. »

Lord William Bentinck à sir John Moore.

Madrid, 20 novembre 1808.

« Je prends en même temps la liberté d'établir ici ma croyance qu'on ne saurait mettre aucune confiance dans l'exactitude des renseignemens (alors même qu'ils seraient donnés volontairement), lorsque ces renseignemens ne sont pas fournis par un officier anglais. C'est le choix de ceux-ci, plutôt que le système adopté, qui paraît n'être pas le meilleur. »

M. Stuart à sir John Moore.

Madrid, 19 novembre 1808.

« Dans vos communications directes avec les généraux espagnols, vous devez, toutefois, vous contenter de ce qu'ils disent sur l'état des affaires, quoique je ne pense pas qu'on puisse toujours s'y fier, car ils

donnent aux choses la couleur sous laquelle ils désirent que vous la voyez. »

Du même.

29 novembre 1808.

« Voici le calcul des forces que la junte espère qui se réuniront à l'armée sous vos ordres, si des obstacles n'empêchent pas les différens corps d'atteindre les points fixés pour leur jonction :

Remarque faite par l'Auteur.

Anglais.	35,000	Ils n'étaient que.	23,500
La Romana.	20,000	Seulement.	5,000 armés.
Saint-Jean.	15,000	Entièrement dispersés.	
Levée des provinces			
du Sud.	10,000	Aucune n'arriva.	
	<u>80,000</u>	Total réel.. . . .	<u>28,500</u>

Le lieutenant Boothby, du corps royal du génie, à sir John Moore.

De la Puebla, 1^{er} janvier 1809.

« J'envisagerai tous les moyens qui peuvent assurer la plus prompte information des mouvemens de l'ennemi de ce côté; mais les Espagnols sont les gens les moins faciles à employer à une telle chose : ils sont si lents, si babillards et si crédules! »

SECTION V. — Sur la conduite des juntas locales.

Sir David Baird à sir John Moore.

Corogne, le 24 octobre 1808.

« La réponse du gouvernement suprême à notre demande, réponse que M. Freire a lue hier soir en présence de la junta de cette province, est certainement très différente de ce que j'attendais. Au lieu d'exprimer, et l'envie de favoriser nos vues, et du mécontentement sur les obstacles dont le gouvernement de Galice a entravé nos mesures, il nous permet simplement de débarquer ici, dans le cas où il serait impossible de nous envoyer par mer à Santander, et dit que, si notre débarquement a lieu, ce doit être par détachemens de deux à trois mille hommes, que l'on doit faire marcher successivement vers la Castille, sans attendre l'équipement nécessaire de mulets et de chevaux. »

Le même.

Corogne, le 7 novembre.

« Nous n'avons reçu aucune espèce d'assistance du gouvernement. »

Le même.

D'Astorga, le 19 novembre.

« Si le gouvernement espagnol nous aidait activement, nos équipemens seraient bien plus avancés. »

Le colonel Graham à sir John Moore.

Madrid, le 4 octobre 1808.

« Et tout ceci, au lieu de nommer au ministère les hommes les plus capables, fait voir que l'intérêt privé et le patronage sont les objets qu'on a en vue plutôt que le bien public. »

Le colonel Graham à sir John Moore.

De Tudela, le 9 novembre 1808.

« *On espère* que l'armée aragonaise viendra remplir le vide fait dans la ligne; mais, comme elle forme un commandement indépendant, aucun ordre n'a encore été donné. Un exprès a été envoyé après Castaños, qui reviendra ici ce matin; et, *alors, on espère* qu'il donnera l'ordre au général O'Neil, qui est à Sanguessa, de marcher immédiatement; et, *de plus, on espère* que le général O'Neil obéira, sans attendre un ordre de son chef immédiat, Palafox, capitaine-général de l'Aragon, qui est à Saragosse. En tous cas, on perd plus de vingt-quatre heures par ce malheureux système de commandemens indépendans : ce qui peut faire pour nous la différence d'avoir dix-huit mille hommes de plus ou de moins pour le combat, tandis que les Français sont toujours prêts.... » — « Les membres du conseil de guerre, en me faisant le compliment de me dire qu'ils n'avaient pas de secret pour leurs alliés, m'obligèrent à m'asseoir : ce que je fis pendant un quart d'heure; et ce fut assez pour voir le misérable système suivi par cetteunte.... »

— « Bref, je plains et le pauvre Castaños et la malheureuse Espagne, et je m'en allai dégoûté autant qu'on peut l'être. »

Le colonel Graham à lord William Bentinck.

De Centruenigo, le 13 novembre 1808.

« Si quelque chose peut faire sentir à la junta l'absurdité de sa conduite, ce sera ceci. Le coup aurait été plus sensible si une grande partie de la division eût été perdue, ce qui pouvait arriver. La difficulté de faire passer autant d'hommes avec de l'artillerie dans de petits bateaux et en si peu de temps, alors qu'il en aurait fallu une grande latitude, me fait douter que ces gens soient assez fous pour en avoir jamais eu sérieusement l'idée. Mais, quelles qu'aient été leurs intentions, soit qu'ils n'aient voulu s'emparer du commandement que dans le dessein d'irriter Castaños; soit par la frivole vanité d'exercer le pouvoir, ou de faire quelque chose qui, réussissant par bonheur, montrerait ce qu'on pourrait obtenir avec un commandant plus actif; soit qu'ils aient été réellement persuadés que ce projet était bon, il est également évident pour tout militaire et même pour tout homme raisonnable qu'il est impossible que les choses réussissent de cette façon, et que, lorsque la junta s'en mêle, elles vont encore pis. »

Justification de Castaños.

« La nation est trompée de mille manières : par exem-

ple, on lui fait accroire que nos armées sont bien supérieures à celles de l'ennemi; on portait l'armée du centre à quatre-vingt mille hommes, tandis que Vos Excellences (la junte) savaient bien qu'elle ne montait qu'à vingt-six mille hommes....» — «Madrid avait de l'argent et d'autres richesses; les nobles et les braves habitans de cette capitale désiraient donner ce qu'ils possédaient; mais, pendant que l'armée souffrait les horreurs de la faim, qu'elle était nue et misérable, tous les biens et les bijoux des bons Espagnols restèrent dans Madrid pour devenir la proie du tyran, ce qui arriva.»

Dépêche de Stuart.

7 août 1808.

«Aucune province ne partage les secours accordés par la Grande-Bretagne, quoiqu'ils ne puissent leur être utiles maintenant. Aucune chaloupe canonnière n'a été envoyée du Ferrol pour protéger Santander ou la côte de Biscaye, et les Asturiens ont vainement demandé de l'artillerie des dépôts de Galice. Les provisions débarquées à Gijon, et dont les Asturiens ne se servent pas, sont restées dans le port et dans Oviedo, quoiqu'elles eussent été d'un grand secours pour l'armée du général Blake. L'argent apporté par *le Pluton*, et destiné à la province de Léon, laquelle n'a pas encore levé un seul homme, reste dans le port où il a été débarqué.»

Le major Cox à sir Hew Dalrymple.

De Séville, le 3 août 1808.

« J'avoue franchement que je ne puis m'empêcher de concevoir quelques craintes qu'une cause aussi grande et aussi glorieuse ne soit ruinée par les funestes effets de la jalousie et de la division. »

Le même au même.

De Séville, le 27 août.

« Le fait est que l'attention de la junte de Séville a été, depuis quelque temps, tellement occupée par des disputes vaines et frivoles et par des vues d'intérêt personnel, qu'elle semble avoir entièrement négligé tout objet d'une réelle importance et perdu de vue les intérêts de la patrie. » — « J'apprends qu'on a envoyé ici un million de dollars. » — « Il ne serait pas prudent de confier une aussi forte somme au gouvernement momentanément d'une province, sans avoir une garantie suffisante que l'argent sera employé comme on le désire. Mon avis est que, moins on leur donne d'argent, mieux cela vaut, jusqu'à ce qu'on ait établi un gouvernement général. Cette junte a montré des signes trop évidents du désir qu'elle a d'accroître son autorité, et de son peu d'inclination à aider les autres provinces, tandis qu'elle pouvait le faire, pour ne pas laisser à soupçonner que sa loyauté et son patriotisme, si vantés, ont été quelquefois mêlés de considérations peu nobles, suggérées par l'intérêt personnel. »

Du même.

Le 5 septembre.

« Les instructions présentes de M. Duff ne lui auraient laissé aucune option (quant à la distribution de l'argent), alors même que l'on songeait encore à tel *projet inique de partage* que Votre Excellence sait que l'on a eu en vue. »

Du même.

Le 7 septembre.

« Une dispute entre les deux juntas (celles de Séville et de Grenade) a failli amener les plus sérieuses conséquences, et aurait probablement fini par une guerre ouverte, sans la conduite ferme et modérée du général Castaños. »

Du même.

Le 10 septembre.

« La junta suprême de Madrid a dernièrement manifesté des vues très différentes, et, je suis fâché de le dire, elle semble presque avoir oublié la cause commune, et n'être occupée que de ses intérêts. Au lieu de diriger ses efforts vers le rétablissement de son légitime souverain et la formation d'un gouvernement national, elle ne cherche que les moyens de rendre son autorité permanente, et de séparer ses intérêts de ceux des autres provinces. A quel autre dessein pourrait-on attribuer l'ordre donné au général Castaños de ne pas s'avancer au-delà de Madrid pour quelque raison que

ce fût ? Dans quel autre but ces instructions données à son député, don Andrea Miniano, de défendre et l'autorité et l'intégrité de la junte de Séville, de faire distinguer l'armée à laquelle il est attaché par le nom d'*armée d'Andalousie*, de conserver constamment cette dénomination, et de ne recevoir d'autres ordres que ceux émanés de ce gouvernement ? Et, par-dessus tout, quel autre motif aurait porté la junte à cette mesure décisive qui force d'obéir à ses ordres, en retirant au général Castaños les moyens de maintenir ses troupes dans le cas où il refuserait d'y souscrire ? — « Quelle a été dernièrement l'occupation de la junte de Séville ? Mettant de côté les plans qui avaient été formés pour augmenter l'armée espagnole dans ces provinces, et négligeant de prendre en considération ceux que l'on proposait à la place, elle n'a songé qu'à nommer aux différens emplois de l'administration, disposant ainsi des places lucratives, faisant des promotions dans l'armée, choisissant parmi les titulaires aux évêchés, et instituant des ordres de chevalerie. Une telle conduite fait voir quel est son but. »

Le capitaine Carrol à sir David Baird.

De Llanes, le 17 décembre 1808.

« Cette province (les Asturies), qui fut la première à déclarer la guerre à la France, n'a, depuis sept mois, pris aucune disposition pour empêcher l'ennemi d'entrer chez elle. — « Qu'à-t-on donc fait des sommes considérables données par l'Angleterre, demanderez-vous naturellement ? Elles ont été pillées et mal appli-

quées. Tous ceux qui ont eu et qui ont la moindre part à ces affaires d'argent s'efforcent de retenir dans leurs mains tout ce qu'ils peuvent, et sont prêts à laisser tout s'arranger comme cela pourra, pourvu qu'ils s'aident premièrement eux-mêmes. »

Lord William Bentinck à sir Hew Dalrymple.

De Séville, le 19 septembre 1808.

« Malgré toutes les assurances de la junte, sa conduite a été si différente de ce qu'elle avait promis, que je pense qu'il serait à souhaiter qu'il ne tombât plus d'autre argent entre ses mains. »

Le major Cox à sir Hew Dalrymple.

De Séville, les 10 et 27 juillet.

« La proclamation de Florida-Blanca a été reçue ici il y a quelque temps ; mais elle a été supprimée avec soin par le gouvernement.

« D'autres publications, contenant des maximes semblables à celles de la proclamation de Florida-Blanca, ont paru et ont été supprimées avec autant de soin. »

SECTION VI. — Junte centrale.

Lord William Bentinck à sir John Moore.

De Madrid, le 4 octobre 1808.

« Je suis fâché de dire que le nouveau gouvernement ne paraît pas agir avec la promptitude et l'énergie

qu'exige la situation critique dans laquelle se trouve le pays. »

Le même à sir H. Burrard.

De Madrid, le 8 octobre.

« J'ai fait mention, dans ma dernière lettre, de l'inactivité et de la nonchalance apparente qui règnent dans le conseil central quant aux affaires militaires, aussi bien que pour toute autre affaire du gouvernement. »

Le même à sir John Moore.

Le 8 novembre.

« C'est dans l'endroit même où l'on voit et l'état exact des armées et l'inefficacité du gouvernement, dont la conduite passée promet si peu pour l'avenir, que l'on peut le plus justement apprécier le danger. » — « L'ordre le plus simple, quelque urgent qu'il soit, ne peut être obtenu du gouvernement sans des difficultés, des sollicitations, des délais incroyables. »

Sir John Hope à sir John Moore.

Le 20 novembre 1808.

« Il est évident que la junte n'a formé aucun plan quant aux opérations militaires, soit en cas de succès, soit en cas de revers. Tout se ressent du peu d'union et d'habileté de ce gouvernement. »

M. Stuart à sir John Moore.

De Madrid, le 18 octobre 1808.

« Lord William Bentinck et moi, nous avons plusieurs fois représenté à la junte; j'ai remis note après note pour obtenir quelque chose qui ressemblât à de la promptitude et à de la vigueur; mais, bien que nous soyons accablés de belles promesses dès que nous commençons à parler, nous quittons à peine les membres de la junte que toute leur attention est absorbée dans de vaines poursuites, et dans des disputes qui empêchent de prendre les mesures même les plus simples pour l'administration intérieure du pays. » — « Bref, nous faisons ce que nous pouvons et non pas ce que nous désirons; et je vous assure que nous avons affaire à des gens infâmes. »

M. Stuart à sir John Moore.

De Séville, le 2 janvier 1809.

« On parle mal de la trahison de Morla; mais l'on passe par-dessus. L'argent qui arrive du Mexique, et qui est réellement arrivé pour servir de butin aux Français, semble avoir éteint tous les sentimens que l'état désespéré des affaires aurait dû faire naître. »

Le même au même.

Le 10 janvier 1809.

« Castaños, Heredia, Castelar et Galuzzo sont tous ici. Ces malheureux officiers sont ou prisonniers ou accu-

sés, et attendent la décision du gouvernement sur la conduite qu'ils ont tenue dans ces dernières affaires. Si celui-ci n'est pas renversé, ils attendront probablement plusieurs mois; car on ne peut espérer que des gens qui, depuis qu'ils gouvernent le pays, n'ont su ni punir le crime, ni récompenser le mérite, puissent prendre une détermination. A dire vrai, la junte est, à présent, absolument nulle; et, quoiqu'elle représente le souverain, je ne lui ai jamais vu exercer le pouvoir pour le bien public. »

M. Freire à sir John Moore.

Las Santos, le 16 décembre 1808.

« Je n'ai point oublié l'affaire des vaisseaux qui sont dans la baie de Cadix; mais j'ai pensé qu'il était très dangereux de suggérer à la junte d'autre idée que celle de vivre et de mourir sur le sol espagnol: c'est pourquoi j'ai évité de parler d'un sujet qui pourrait faire soupçonner que j'ai autre chose en vue. »

SECTION VII. — Sur l'état passif du peuple.

Journal de sir John Moore.

9 décembre 1808.

« Ici le peuple ne prend part à rien. Nous avons la plus grande peine à trouver des gens qui nous donnent des renseignemens. »

Sir John Moore à M. Freire.

Sahagun , 9 décembre 1808.

« Si les Espagnols sont enthousiasmés , ou très intéressés dans leur cause , leur conduite est la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue. »

Sir John Moore à lord Castlereagh.

Astorga , 31 décembre 1808.

« J'arrivai ici hier, où , contrairement à sa promesse et à mon attente, je trouvai le marquis de la Romana avec une grande partie de ses troupes. Aucunes ne sont pires que les siennes ; et il se plaint autant que nous de l'indifférence des habitans , de son désappointement sur leur manque d'enthousiasme. Il m'a dit en termes directs que , s'il avait su que les choses fussent ainsi, il n'aurait pas accepté le commandement , et ne serait pas revenu en Espagne ; et , malgré cela , il parle d'attaques et de mouvemens qui sont tout-à-fait absurdes , et revient ensuite à l'état déplorable de son armée et de son pays. »

M. Stuart à sir John Moore.

Le 17 novembre 1808.

« La tranquillité de Madrid est véritablement surprenante. »

Sir David Baird à sir John Moore.

Le 6 décembre 1808.

« Privés comme nous le sommes de magasins, et ne recevant pas le moindre secours ni du gouvernement ni des habitans de ce pays, qui même, en plusieurs occasions, ont contrarié nos projets et nos mesures, nous ne pouvions avancer sans nous exposer à une destruction presque certaine. »

Le même à lord Castlereagh.

Astorga, le 22 novembre 1808.

« Le major Stuart, du 95^e, a été envoyé en avant de cette ville; et son rapport dépeint les habitans comme entièrement accablés par leurs pertes, et ayant abandonné tout espoir de faire une heureuse résistance. »

Le capitaine Carrol à sir John Moore.

Le 17 décembre 1808.

« A mon arrivée à Oviédo, tout était dans la confusion et dans l'effroi; la confiance entre le peuple, l'armée et la junte était détruite.... Peut-on espérer que le patriotisme des paysans soit aussi zélé que s'ils étaient traités avec justice! »

*Le lieutenant Boothby à sir John Moore.*La Puebla, 1^{er} janvier 1809.

« Les soldats espagnols qui sont maintenant ici (sept

cents environ) vont retrouver le marquis de la Romana; et, quant aux défilés, il n'y a personne à qui je puisse les faire occuper, ou que j'espère qui veuille les défendre, quelque forts qu'ils soient; car je n'en vois aucun qui pense à la marche de l'ennemi avec d'autres sentimens que de l'indifférence, et quelque espoir que Dieu et l'armée anglaise les protégeront.»

Le prince de Neufchâtel au duc de Dalmatie.

Le 10 décembre 1808.

« La ville de Madrid est parfaitement tranquille, toutes les boutiques sont ouvertes, et les amusemens publics sont suivis. »

Le général Thouvenot au prince de Neufchâtel.

Saint-Sébastien, le 29 novembre 1808.

« Les succès obtenus par les armées de l'Empereur, et ceux que l'on peut prévoir, commencent à faire une profonde impression sur les autorités de ce pays, qui deviennent de jour en jour plus affables envers les Français, et plus disposées à considérer le Roi comme leur légitime souverain. »

Le commandant Meslin au prince de Neufchâtel.

Vittoria, le 29 novembre 1808.

« L'opinion publique est encore mauvaise, encore incrédule sur nos succès.... Quant à la tranquillité du pays, elle paraît assurée. »

M. Freire à sir John Moore.

Merida, 14 décembre 1808.

« Mille barrières seraient interposées contre ce déluge de terreurs paniques qui bouleversent quelquefois tout une nation, et dont je craignis, une fois, voir ici le commencement..... L'extinction de *l'enthousiasme populaire dans ce pays* et les moyens qui existent pour le faire renaître nous entraîneraient dans une trop longue discussion. »

SECTION VIII. — Mélanges.

Lord Collingwood à sir Hew Dalrymple.

En vue de Cadix, le 23 juin 1808.

« Les habitans de Minorque et de Majorque se disent assez forts pour n'avoir rien à craindre; cependant, ils proposèrent de faire une convention avec nous pour mieux assurer leur défense; et, dans les pourparlers, ils demandèrent de l'argent, des armes et la protection de la flotte. Lorsqu'en retour il fut dit que la leur nous serait donnée pour être conservée à leur roi Ferdinand, ou qu'une partie se joindrait à notre escadre contre l'ennemi, ils rejetèrent ces propositions: de façon que tout ce que nous avons fait pour eux ne nous a valu que l'honneur de leur amitié. »

Le capitaine Whittingham à sir Hew Dalrymple.

Le 12 juin 1808.

« Je revins à Xerès à trois heures après midi. Le général m'envoya chercher, et me demanda que je me rendisse sans délai à Gibraltar, pour prévenir le lieutenant-général sir Hew Dalrymple qu'il occupait maintenant Carmona avec trois mille hommes de troupes réglées; que son quartier-général était à Utrera, où ses forces s'élevaient à douze mille hommes; que son intention n'était pas de chercher à défendre Séville; que le grand train d'artillerie, consistant en quatre-vingts pièces, était déjà embarqué pour Cadix, sous prétexte que ces pièces étaient nécessaires pour la défense des ouvrages; que tout était préparé pour brûler tout le matériel des pièces de campagne; qu'il voulait se replier doucement sur Cadix, s'il était forcé à la retraite; qu'il désirait à présent qu'on ne fit débarquer des troupes anglaises que lorsqu'elles seraient au nombre de huit à dix mille, de peur que l'ardeur du peuple ne l'obligeât à prendre l'offensive avant la concentration d'une force anglaise et espagnole assez considérable pour faire espérer de réussir. »

Le même au même.

Utrera, le 29 juin 1808.

« Le président a approuvé cette idée, et a condamné la politique qui a fait essayer d'établir des manufactures

par force. Il montra clairement que le résultat avait été la perte d'une branche considérable de revenu, l'extension de la contrebande, et conséquemment une dépense énorme, puisque près de *cent mille* douaniers sont payés; et, de plus, que l'appât d'un gain illicite cause la ruine d'un grand nombre de familles. »

Lord William Bentinck à sir Hew Dalrymple.

Madrid, le 2 octobre 1808.

« Un passage de la lettre de lord Castlereagh, dont je vous envoie une copie, vous apprendra, s'il est possible, à vérifier les intentions du gouvernement espagnol après l'expulsion des Français. Quoique vous ne m'ayez pas positivement dit de m'en informer, cependant, comme l'occasion rendait cette question très naturelle, et même nécessaire, je m'en prévalus, et je donnai au général Castaños, pour mettre sous les yeux du comte Florida-Blanca, un *memorandum*, dont je vous envoie une copie. »

Extrait de cette copie.

« Il paraît probable, dans un tel cas, qu'aucune diversion ne pourrait être plus effective ni plus formidable pour Bonaparte que la marche au-delà des Pyrénées d'une armée combinée anglaise et espagnole, puisque, dans cette partie de la France, il n'y a aucune place forte qui empêcherait cette armée de pénétrer jusque dans le cœur du pays, et là où l'on croit le peuple moins attaché au régime actuel. »

Le major Fletcher, du corps royal du génie, à sir John Moore.

Betanzos, le 5 janvier 1809.

« J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que, conformément à vos ordres, j'ai examiné la langue de terre entre le pont du Ferrol et le pont de Puente de Humo. Chacune des positions qu'on y pourrait prendre semble avoir plusieurs défauts.... Je ne trouve aucun terrain assez avantageux et assez peu étendu pour que l'avant-garde destinée à protéger l'embarquement du gros de l'armée puisse s'y maintenir..... J'aurais envoyé mon rapport beaucoup plus tôt, mais il m'a été impossible de me procurer des chevaux de poste avant Lugo; et, depuis lors, je n'en ai eu que de très mauvais. »

Le même au même.

Corogne, le 6 janvier 1809.

« Par conséquent, comme la Corogne est fortifiée, bastionnée, et que ses ouvrages sont en assez bon état (quoique le terrain dont elle est entourée ne soit certainement pas favorable); comme elle ne peut être emportée d'un coup de main si elle est défendue; comme il y a un grand nombre d'abris pour les soldats, et comme elle peut même résister à l'artillerie pendant quelques jours, il serait bon de considérer si, dans les circonstances présentes, il ne serait pas mieux de l'occuper, préférablement à la péninsule de Betanzos, l'armée ne se dirigeant pas sur Vigo. »

N^o XIV.

EXTRAITS JUSTIFICATIFS TIRÉS DE LA CORRESPONDANCE DE SIR JOHN MOORE.

Sir John Moore à M. Freire.

Salamanque, le 27 novembre 1808.

Les mouvemens des Français nous laissent peu de temps pour la discussion. Aussitôt que l'armée anglaise aura effectué sa jonction, je dois, dans la supposition que Castaños est battu ou qu'il est en retraite, marcher sur Madrid, et me jeter dans le cœur de l'Espagne, partageant ainsi tous les dangers et la fortune de la nation espagnole; ou bien, je dois me replier sur le Portugal..... Le mouvement vers l'Espagne est fort chanceux, car il est très incertain si je pourrai faire ma retraite sur Cadix ou Gibraltar. Je serai entièrement au pouvoir des Espagnols; mais peut-être vaut-il la peine de risquer de savoir si le gouvernement et le peuple ont encore assez d'énergie et de moyens pour se relever de leurs défaites, et si, en faisant des levées dans le Sud, et avec l'aide de l'armée anglaise, ils pourront résister à la formidable attaque qui se prépare contre eux, et s'ils la repousseront. »

Journal de sir John Moore.

Salamanque, le 30 novembre 1808.

« J'ai reçu, dans la nuit du 28, un exprès de M. Stuart,

de Madrid, avec une lettre du lieutenant-colonel Doyle, annonçant la^e défaite de l'armée de Castaños près Tudela. Il paraît qu'elle a fait peu de résistance, et qu'elle est en fuite comme celle de Blake. Ceci rend ma jonction avec Baird si hasardeuse que je n'ose l'entreprendre; et, alors même qu'elle serait effectuée, quelle chance reste-t-il à cette armée, maintenant que toutes celles d'Espagne sont battues, de résister avec fruit à la force qui lui sera opposée? Les Français ont quatre-vingt mille hommes en Espagne, et trente mille doivent arriver dans les premiers jours du mois prochain. Tant que l'armée de Castaños existait, il y avait encore quelque espoir; maintenant je n'en vois plus. Je suis par conséquent décidé à faire retirer l'armée. »

Ibid., 9 décembre.

« Après la défaite de Castaños, les Français marchèrent sur Madrid; les habitans prirent les armes, barricadèrent les rues, et jurèrent de mourir plutôt que de se soumettre. Ceci a arrêté les progrès des Français, et Madrid tient encore. C'est le premier exemple d'enthousiasme: il y a quelque chance qu'il sera imité, et que le peuple se réveillera; alors, il se pourrait que le pays fût sauvé. Dans cet espoir, j'ai arrêté la retraite de Baird, et je prends des mesures pour effectuer notre jonction pendant que les Français sont entièrement occupés de Madrid. Nous devons ne pas abandonner cette cause tant qu'il reste le moindre espoir; mais le courage des habitans peut faiblir, ou, enfin, ils peuvent être hors d'état de résister. Bref, dans

un moment, les choses peuvent redevenir aussi mauvaises que jamais, à moins que le pays ne se ranime, et ne se lève en masse pour venir au secours de la capitale; mais, de ce côté, le peuple est passif.»

Sir John Moore à lord Castlereagh.

Salamanque, le 10 décembre 1808.

« Je pense certainement que la cause est désespérée, parce que je ne vois nulle part aucune volonté précise, si ce n'est parmi les habitans de Saragosse. Toutefois, il reste encore une chance; et, tant qu'elle existera, je me crois engagé par l'honneur à tout risquer pour la soutenir. Je suis maintenant dans une situation différente que lors de la défaite de Castaños : le général Hope, l'artillerie et toute la cavalerie (lord Paget est à Toro avec trois régimens), m'ont rejoint; et ma retraite avec sir David Baird est assurée, quoique je n'aie pas entendu parler de lui depuis que je lui donnai l'ordre de retourner à Astorga. »

Le même au même.

12 décembre, 1808.

« Je menacerai les communications des Français, et ferai une diversion si les Espagnols sont en état d'en profiter; mais les premiers ont de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille hommes dans le nord de l'Espagne, et en attendent encore. Votre seigneurie peut juger, par conséquent, quelle sera notre situation si les Espagnols ne montrent pas une résolution très différente de ce qu'ils ont laissé voir jusqu'à présent. »

Journal de sir John Moore.

Sabagun , 24 décembre 1808.

« J'abandonne la marche sur le Carrion , qui n'a jamais été entreprise que dans le but de détourner l'attention de l'ennemi des armées se rassemblant dans le Sud , et dans l'espoir de pouvoir porter un coup à l'un de ses corps détachés , pendant que l'on croyait encore que l'armée anglaise se retirait en Portugal. Je sais bien qu'en ceci je risquais beaucoup trop , mais je pensais qu'on devait faire quelque chose pour l'honneur de nos armes , et faire connaître que nous restions attachés à la cause des Espagnols long-temps après qu'ils l'avaient regardée comme perdue.

Sir John Moore à lord Castlereagh.

Corogne , le 13 janvier 1809.

« Votre seigneurie sait que , si j'eusse suivi mon opinion , comme militaire , j'aurais effectué ma retraite depuis Salamanque. Les armées espagnoles étaient alors battues ; il n'y avait aucune force à laquelle nous pussions nous réunir ; j'étais convaincu , par la nature du gouvernement et par la disposition des habitans , qu'ils ne feraient aucun effort pour nous aider , ni pour favoriser la cause dans laquelle ils étaient engagés. Toutefois , je savais qu'on ne voudrait jamais croire à l'apathie et à l'indifférence des Espagnols ; que , si les Anglais se retiraient , la perte de cette cause leur serait impu-

tée; qu'il était nécessaire de se dévouer avec l'armée, pour convaincre le peuple anglais, aussi-bien que le reste de l'Europe, que les Espagnols n'avaient ni le pouvoir ni le désir de faire aucun effort : ce fut pour cette raison que je marchai sur Sahagun. Comme diversion, cela a réussi : j'ai attiré sur l'armée anglaise tout ce que les Français avaient de forces disponibles ; et ce que les Espagnols appellent leurs armées nous ont laissé ainsi poursuivre sans faire un seul mouvement pour favoriser notre retraite. »

N^o XV.

LA DÉPÊCHE SUIVANTE, DU COMTE DE BELVEDÈRE
 AU COMTE DE FLORIDA-BLANCA, RELATIVEMENT
 AU COMBAT DE GAMONAL, EST UN EXEMPLE DE
 L'EXAGÉRATION ORDINAIRE AUX GÉNÉRAUX ES-
 PAGNOLS.

« Depuis mon arrivée à Burgos, j'ai été attaqué par l'ennemi : je l'ai repoussé dans deux affaires ; mais, aujourd'hui, après avoir soutenu son feu pendant treize heures, il me chargea avec double de mes forces, outre sa cavalerie, car je crois qu'il avait trois mille chevaux et au moins six mille baïonnettes. J'ai tant souffert que je me suis retiré à Lerma, et que je songe à rassembler mon armée à Aranda del Duero. J'ai perdu beaucoup d'hommes, d'équipages et d'artillerie ; quelques pièces de canon ont été sauvées, mais en très petit nombre. Don Juan Henestrosa, qui commandait pendant l'action, s'est fort distingué, et a fait la plus brillante retraite ; mais, aussitôt que la cavalerie a chargé, tout a été en confusion et en désordre. J'enverrai à Votre Excellence les détails de cette affaire dès qu'on pourra se les procurer.

« Les volontaires de Zafra, de Sezena, de Valentia, le premier bataillon d'infanterie de Truxillo, les provinciaux de Badajoz, n'étaient pas encore arrivés à Burgos ; et, conséquemment, je serai en état de me maintenir à Aranda ; mais ils sont sans cartouches et sans muni-

tions. Je regrette que l'on n'ait pu emporter celles que nous avons à Burgos.

« L'ennemi m'a suivi en petit nombre. Je me retire maintenant (dix heures du soir), craignant qu'il ne mette demain matin à ma poursuite. J'appris hier du général Blake qu'il craignait que l'ennemi ne l'attaquât aujourd'hui ; mais ses dispositions ont trompé les projets de celui-ci , en engageant le combat à onze heures du soir. »

Comte DE BELVEDÈRE.

N° XVI.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU DUC DE DALMATIE
A L'AUTEUR.

« Dans la même lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous me priez aussi, Monsieur, de vous donner quelques lumières sur la poursuite de M. le général sir John Moore, quand il fit sa retraite sur la Corogne en 1809. Je ne pense pas que vous désiriez des détails sur cette opération, car ils doivent vous être parfaitement connus; mais je saisirai avec empressement l'occasion que vous me procurez pour rendre à la mémoire de sir John Moore le témoignage que ses dispositions furent toujours les plus convenables aux circonstances, et qu'en profitant habilement des avantages que les localités pouvaient lui offrir pour seconder sa valeur il m'opposa partout la résistance la plus énergique et la mieux calculée. C'est ainsi qu'il trouva une mort glorieuse devant la Corogne, au milieu d'un combat qui doit honorer son souvenir. »

Paris, ce 15 novembre 1824.

N° XVII.

LETTRE DE M. CANNING A M. FREIRE.

Londres, ce 10 décembre 1808.

MONSIEUR,

Le courrier, M. Ills, arriva hier avec vos dépêches, N° 19 jusqu'au N° 26 inclusivement; on en reçut en même temps du lieutenant-général sir David Baird, datées en dernier lieu d'Astorga; dans lesquelles ce général dit avoir reçu de sir John Moore la nouvelle de la défaite complète de l'armée du général Castaños, et l'annonce de la résolution prise par sir John Moore de se replier sur le Portugal, pendant que sir David Baird, par ordre de ce premier, doit embarquer ses troupes et faire voile vers le Tage. Ainsi, au moment où vous m'assurez, dans votre N° 20, que la junte centrale considérerait une retraite en Portugal comme une preuve que l'on voudrait abandonner la cause de l'Espagne, le gouvernement de Sa Majesté apprend que cette mesure est maintenant adoptée, mais dans des circonstances que l'on peut supposer que la junte centrale n'avait pu prévoir. Toutefois, pour remédier à l'impression défavorable que produirait, à ce que vous appréhendez, sur le gouvernement espagnol la retraite des armées anglaises, je ne perds pas de temps à vous transmettre les commandemens de Sa Majesté, qui sont que vous donniez l'assurance la plus positive que l'objet de cette retraite n'est autre que d'effec-

tuer en Portugal la jonction que les événemens de la guerre ont rendue impossible en Espagne ; et cela , dans le but de préparer toute l'armée à s'avancer encore une fois en Espagne , à l'époque et sur le point où ses services seront le mieux employés à soutenir la cause commune. Pour preuve de cette intention , vous informerez le gouvernement espagnol qu'un renfort de cavalerie s'embarque en ce moment pour Lisbonne , et que l'armée anglaise en Portugal sera encore augmentée s'il est nécessaire , de façon à la rendre propre à quelque opération que ce soit , et dont l'occasion peut se présenter , soit au centre , soit au sud de l'Espagne , suivant le cours que la guerre peut prendre. Mais , pendant que vous ferez cette communication au gouvernement espagnol , il est extrêmement nécessaire que vous demandiez , d'une manière claire et pressante , qu'il vous communique , ainsi qu'au général anglais , le plan d'opérations des armées espagnoles. Sir John Moore se plaint de ne pas avoir encore reçu , jusqu'à l'époque de la date de sa dépêche du 20 dernier , la moindre information de quelque plan que ce soit ; et je crains que la conférence du général Morla , dont vous faites mention dans votre N^o 20 , conférence dans laquelle il doit discuter avec les commandans anglais le mode de coopération entre l'armée anglaise et les armées espagnoles , n'ait lieu que lorsque la défaite de celles-ci aura entièrement décidé la question. Quant au manque d'informations , sir David Baird parle exactement comme sir John Moore. Encore ce premier a-t-il l'avan-

tage d'être en rapport avec le marquis de la Romana ; mais le marquis lui-même ne paraît pas être au fait des vues de son gouvernement : il n'a reçu aucun détail sur le nombre, l'état, la destination même des armées qu'il est appelé à commander. Le gouvernement anglais s'est prudemment et scrupuleusement abstenu de se mêler des conseils de la junte, et n'a pas cru devoir lui suggérer quel plan serait le meilleur pour la défense du pays ; mais, lorsqu'il s'agit de la coopération des troupes anglaises, ce gouvernement a le droit, et il est même de son devoir de s'enquérir si quelque plan a été formé, et, dans ce cas, de demander qu'il soit communiqué au commandant anglais, afin qu'il puisse en juger, et (s'il l'approuve) être préparé à exécuter ce qu'on lui a destiné de faire. Vous rappellerez que l'armée destinée par Sa Majesté à la défense de l'Espagne et du Portugal n'est pas seulement une partie considérable de la force disponible de ce pays : c'est toute l'armée anglaise. La Grande-Bretagne n'a pas d'autres troupes prêtes ; elle peut, par un grand effort, ajouter à l'armée, si le but est proportionné au sacrifice ; mais elle n'en a pas une autre à envoyer. Par conséquent, les propositions que l'on avance souvent trop légèrement de faire soutenir tantôt l'une tantôt l'autre des armées espagnoles par des détachemens de la force anglaise, et la facilité avec laquelle les services sont demandés partout où l'exigence du moment se fait sentir, ne répondent, en aucune façon, ni à la nature de cette force, ni aux vues dans lesquelles Sa Majesté a con-

senti qu'elle fût employée en Espagne. Ma première dépêche (renfermant une copie des instructions données au général Moore) vous a déjà informé que l'armée anglaise doit rester réunie sous son propre chef, agir comme un corps séparé, pour un objet distinct et sur un plan arrêté.

« Cette armée ne reculera devant aucune difficulté, devant aucun danger, lorsqu'à travers ces difficultés et ces dangers le chef verra qu'il peut atteindre le but proposé; mais, pour cela, il sera nécessaire que l'on soit convenu de ce but, que l'on ait un plan, et que l'armée anglaise ne soit pas laissée, comme l'ont été récemment celles de sir John Moore et de sir David Baird, dans le cœur de l'Espagne, n'ayant aucun renseignement sur l'état des choses, excepté ce qu'ils pouvaient recueillir par la rumeur publique sur les événemens qui se passaient autour d'eux. Par conséquent, avant que le général sir John Moore rentre en Espagne, on espère et on s'attend qu'on lui exposera clairement le système d'après lequel les Espagnols entendent conduire cette guerre, les points qu'ils veulent disputer à l'ennemi, et ceux que, s'ils étaient accablés par une suite de revers, ils se proposent de défendre en dernier lieu.

« On doit convenir, avec sir John Moore, de la part assignée à l'armée anglaise dans cette opération combinée, et on trouvera ambitieux à ce général d'occuper le poste qui le mettra le plus près de l'ennemi. Le courage et la constance que la junte a montrés dans ces premiers revers sont dignes d'admiration. Si elle persévère

dans le même esprit , si elle peut exciter le peuple à faire des efforts proportionnés à la grandeur de la cause , il n'y a pas de raisons pour désespérer que l'Espagne ne soit sauvée ; mais on doit désirer ardemment que la même confiance qu'elle avait mise dans l'habileté avec laquelle les armées sous Blake et Castaños résisteraient aux attaques de l'ennemi ne la guidera pas cette fois , pour la tromper encore sur les opérations ultérieures de la guerre. On doit espérer qu'elle calculera mieux ses moyens réels de défense et ceux que possède l'ennemi pour l'attaque , et que , si elle ne les trouve pas suffisans pour conserver une ligne aussi étendue que celle qu'elle a jusqu'alors cherché à maintenir , elle se repliera sur le point , quel qu'il puisse être , où elle peut être sûre que ses armées pourront faire face à l'ennemi , et que leur résistance sera couronnée par le succès. Il est évident que , à moins de résister efficacement dans les défilés de la Guadarama ou de la Sierra-Morena , dernier point de retraite après des défaites plus ou moins nombreuses et épuisantes , suivant que les esprits seront plus tôt ou plus tard disposés à céder , ce point de retraite est Cadix (1). Soutenus d'un côté par Cadix et de l'autre par Gibraltar , les débris des armées espagnoles pourraient , sans aucun doute , tenir assez fermement pour qu'aucune des forces que la France porterait sur eux ne parvînt à les ébranler ; et l'appui de l'armée

(1) L'extrait qui suit cette lettre est un curieux commentaire de ce passage.

anglaise serait d'un secours incalculable par la communication de Gibraltar et de la mer. Je pressens bien l'inquiétude que fera naître l'idée seule de voir les Anglais à Cadix ; mais le temps paraît être arrivé où l'Angleterre et le gouvernement espagnol doivent communiquer sans jalousie et sans réserve. Sa Majesté a abjuré à la face de l'univers tout motif d'une politique intéressée : vous êtes autorisé, s'il est nécessaire, à renouveler cette abjuration de la manière la plus solennelle. Mais, si, malgré tous les sacrifices et les efforts que la Grande-Bretagne fait pour l'Espagne ; si, après avoir négligé nos intérêts particuliers, quoique l'état de l'Europe nous ait mis à même de les satisfaire (si nous avons été assez peu généreux pour profiter de sa situation) ; si, alors, disons-nous, l'opinion du gouvernement anglais ne peut être reçue sans exciter de soupçons, il y a peu d'espoir qu'une cordialité réelle continue à subsister parmi des revers et des malheurs tels que ceux auxquels l'Espagne ne doit que trop sûrement s'attendre, et qui sont, en tout temps, l'épreuve de la sincérité et de la confiance. L'opinion du gouvernement anglais est que c'est à Cadix que l'armée doit se concentrer, et tenir tête à l'ennemi, si toute autre tentative a échoué, comme aussi que cette résolution sera vaine si elle est prise trop tard, et *seulement* lorsqu'on sera forcé d'y avoir recours, car alors les moyens de la rendre efficace n'auront pas été préparés avec soin. C'est encore l'opinion du gouvernement anglais, que, dans aucun cas, les flottes espagnoles ne tombent au pouvoir de la France, ni

que celle-ci puisse recouvrer ce qu'elle a perdu. Son avis, enfin, est que l'on peut empêcher ceci; mais, pour y parvenir, il faut bien envisager l'objet qu'on se propose. Le gouvernement espère qu'on ne souffrira pas qu'une méfiance indigne, et de ceux qui l'éprouvent, et de ceux qui en sont l'objet, vienne à la traverser d'un projet aussi important, et nuise aux moyens qui peuvent en assurer le succès. Il est indispensable de ne pas perdre de temps à parler convenablement, sur ce sujet, au gouvernement espagnol; et alors vous verrez si M. Cevallos ou le comte de Florida-Blanca donnent quelque marque de cette méfiance et de ce soupçon qui influeraient d'une manière pernicieuse sur toute mesure de coopération entre les forces anglaises et espagnoles. Il est juste aussi que vous vous expliquiez franchement, et vous pouvez communiquer cette dépêche, *in extenso*, comme le plus sûr moyen de prouver la volonté du gouvernement anglais d'agir ouvertement, et le dédain que ferait naître en lui toute imputation contre son désintéressement et sa sincérité; mais, pendant que cet objet sera soumis à la junte centrale, ce n'est pas à cela seul que doivent se borner les services de l'armée anglaise : le commandant en chef a tout à la fois l'autorité et le désir d'écouter toutes les propositions faisables; et c'est seulement dans le cas où aucune entreprise ne lui serait offerte en Espagne qu'il doit se borner à la défense du Portugal.

« Je suis, etc., etc.

« GEORGE CANNING. »

Extrait d'une lettre de M. Canning à M. Freire, de la même date que ci-dessus.

10 décembre 1808.

« Les préparatifs qu'il est temps de faire pour les flottes françaises et espagnoles qui sont dans le port de Cadix sont un point sur lequel vous devez appuyer avec force et délicatesse tout à la fois. Dans le cas d'une émigration en Amérique, il est clair que ces préparatifs devraient avoir lieu auparavant; et, dans le cas où ce projet ne serait pas adopté, et que l'on voudrait défendre Cadix jusqu'à la dernière extrémité, il serait encore à désirer que les flottes fussent prêtes à se rendre à Minorque, afin que ceux des habitans de Cadix sur lesquels le général Morla a, dit-on, exprimé des craintes n'en fissent un mauvais usage, en les compromettant avec l'ennemi. »

Extrait d'une lettre du même au même.

11 décembre 1808.

« MONSIEUR ,

« De justes plaintes ont été faites sur la manière dont les troupes anglaises, particulièrement celles commandées par sir David Baird, ont été reçues en Espagne.

« La longue détention du corps de sir David Baird à bord des bâtimens de transport dans le port de la Corogne n'a sûrement que trop contribué à rendre insupportables les difficultés d'une jonction entre les

N° XVIII.

ÉTAT DE SITUATION DES TROUPES EMBARQUÉES
POUR LE PORTUGAL ET L'ESPAGNE EN 1808.*Extrait des rôles de l'adjudant-général.*

Artillerie.	Cavalerie.	Infanterie.	TOTAL.	
357	349	8,688	9,394	Commandés par sir A. Wellesley ; embarqués à Cork les 15, 16 et 17 juin 1808 ; firent voile le 12 juillet ; débarquèrent à Mondego le 1 ^{er} août.
379	4,323	4,702	Commandés par les généraux Ackland et Anstruther ; embarqués à Harwich les 18 et 19 juillet ; débarqués à Maceira le 20 août 1808.
66	4,647	4,713	Commandés par le général Spencer ; embarqués à Cadix ; débarqués à Mondego le 3 août.
712	563	10,049	11,324	Commandés premièrement par sir John Moore , secondement par sir Harry Burrard ; embarqués à Portsmouth en avril 1808 ; firent voile vers la Baltique , revinrent en Angleterre , et se dirigèrent vers le Portugal le 31 juillet ; débarquèrent à Maceira le 29 août.
.....	672	672	Débarqués à Lisbonne le 31 décembre 1808.
186	943	1,129	Embarqués à Gibraltar ; levé l'ancre le 14 août ; débarqués à l'embouchure du Tage en septembre.
94	929	1,023	Commandés par le général Beresford ; embarqués à Madère ; levé l'ancre le 17 août ; débarqués dans le Tage en septembre.
.....	672	672	Commandés par le général C. Stewart ; embarqués à Gravesend ; débarqués à Lisbonne le 1 ^{er} septembre.
798	10,271	11,069	Commandés par sir David Baird ; embarqués à Falmouth ; levé l'ancre le 9 octobre ; arrivés à la Corogne le 13 ; débarqués le 29 du même mois.
.....	2,021	2,021	Commandés par lord Paget ; embarqués à Portsmouth ; débarqués à la Corogne le 30 octobre.
<u>2,592</u>	<u>4,277</u>	<u>39,850</u>	<u>46,719</u>	
			1,622	Deux régimens envoyés à Lisbonne , de la Corogne.
			<u>48,341</u>	Grand total , dont 800 étaient artificiers dans les charrois et l'intendance de l'armée.

N° XIX.

ÉTAT DES MORTS, DES BLESSÉS, DES HOMMES
PERDUS, DE L'ARMÉE COMMANDÉE PAR SIR
ARTHUR WELLESLEY.

Août 1808.	OFFICIERS			SOLDATS			TOTAL.
	tués.	blessés.	manquant	tués.	blessés.	manquant.	
15, Brillos...	1	1	0	1	5	21	29
17, Rorica...	4	19	4	66	316	70	479
21, Vimiero.	4	35	2	131	499	49	720
Grand total pour la cam- pagne.....	9	55	6	198	820	140	1,228

N° XX.

ORDRE DE BATAILLE.

Rorica, le 17 août 1808.

Extrait des États de situation de l'adjutant-général.

AILE DROITE.		Rég.	Bat.	
1 ^{re} brigade, major-général Hill.		5 ^e	»	} 2,780
		9 ^e	»	
		38 ^e	»	
3 ^e <i>idem</i> , major-général Nightingale.		29 ^e	»	} 1,722
		82 ^e	»	
5 ^e <i>idem</i> , C. Crawford.		45 ^e	»	} 2,744
		50 ^e	»	
		91 ^e	»	
AILE GAUCHE.				
4 ^e brigade, brigadier-général Bowes.		6 ^e	»	} 1,829
		32 ^e	»	
2 ^e <i>idem</i> , major-général Fergusson.		36 ^e	»	} 2,681
		40 ^e	»	
6 ^e <i>id.</i> (légère), brigadier-général Fane.		95 ^e	2 ^e	} 1,336
		60 ^e	5 ^e	
Artillerie, 18 pièces de 6 et de 9.				660 . . 660
Cavalerie.				240 . . 240
TOTAL des Anglais.				13,992
Portugais, sous le colonel Trant.		{ infanterie de ligne. 1,000		} 1,650
		{ troupes légères. . . 400		
		{ cavalerie. 250		
GRAND TOTAL, comprenant les malades, etc., etc.				15,642

N° XXI.

ORDRE DE BATAILLE.

Vimiero, le 21 août 1808.

Extrait des États de situation de l'adjudant-général.

AILE DROITE.		Rég.	Bat.	
1 ^{re} brigade, général Hill	}	5 ^e	»	} 2,780 } 2,780
		9 ^e	»	
		38 ^e	»	
CENTRE.				
6 ^e <i>idem</i> , brigadier-général Fane	}	50 ^e	»	} 2,293
		60 ^e	»	
		95 ^e	2 ^e	
7 ^e <i>idem</i> , brigadier-général Anstruther	}	9 ^e	»	} 2,660
		48 ^e	2 ^e	
		52 ^e	2 ^e	
		97 ^e	»	
				4,953
AILE GAUCHE.				
2 ^e brigade, major-général Fergusson	}	36 ^e	»	} 2,681
		40 ^e	»	
		71 ^e	»	
3 ^e <i>idem</i> , major-général Nightingale	}	29 ^e	»	} 1,722
		82 ^e	»	
4 ^e <i>idem</i> , brigadier-général Bowes	}	6 ^e	»	} 1,829
		32 ^e	»	
8 ^e <i>idem</i> , major-général Ackland	}	2 ^e	»	} 1,380
		20 ^e	»	
				7,612
RÉSERVE.				
5 ^e <i>idem</i> , brigadier-général, C. Crawford	}	45 ^e	»	} 2,744
		50 ^e	»	
		91 ^e	»	
Artillerie, 18 pièces de 6 et de 9		660		660
Cavalerie, 20 ^e de dragons légers		240		240
TOTAL des Anglais				18,989
Portugais, sous le colonel Trant	}	infanterie	1,400	} 1,650
		cavalerie	250	
GRAND TOTAL, comprenant les malades, les blessés et les hommes manquant				20,639

N° XXII.

ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE DE SIR HEW
DALRYMPLE.Du quartier-général à Bemfica, le 1^{er} octobre 1808.

	PROPRES au service.	HÔPITAL.	DÉTACHÉS.	TOTAL.
Cavalerie	1,402	128	28	1,558
Artillerie	2,091	146	6	2,243
Infanterie	25,678	3,196	454	29,328
GRAND TOTAL, compre- nant les artificiers, les charrois, etc., etc.	29,171	3,470	488	33,129

N° XXIII.

ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE SOUS JUNOT, LORS DE SON EMBARQUEMENT.

	PRÉSENTS			DÉTACHÉS.			ABSENTS sans paie.				TOTAL.			COUPABLES.
	sous les armes.						hôpital.		prison ^{rs}					
	Officiers.	Soldats.	Chevaux.	Officiers.	Soldats.	Chevaux.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Chevaux.	
Infanterie.	273	15,860	»	52	2,078	»	46	3,281	17	895	»	22,635	»	13
Cavalerie..	48	1,722	1,176	»	1	1	»	195	1	»	»	1,974	»	»
Artillerie.	21	1,015	472	»	6	»	»	»	»	»	»	1,121	»	»
Corps du génie..	14	»	»	»	»	»	»	»	3	»	»	17	»	»

Canons..... 10 pièces de 8 }
 ————— 16 *idem* de 4 } 30
 Obusiers..... 4 *idem*. }

GRAND TOTAL : 25,747 hommes, 1655 chevaux
 et 30 pièces d'artillerie.

Nota. A chaque division sont attachés,

Un général de division, Un inspecteur aux revues,
 Deux généraux de brigade, Un commissaire des guerres,
 Sept aides-de-camp, Deux officiers de génie.

Artillerie.. { Un général,
 { Quatre colonels,
 { Deux chefs de bataillons.

Ingénieurs. { Un colonel, { Le surplus est dans les divisions.
 { Deux capitaines. }

N^o XXIV.

EXTRAIT D'UNE MINUTE FAITE PAR SON ALTESSE
ROYALE LE DUC D'YORCK, EN 1808.

(Cette minute prouve qu'on aurait pu envoyer en Espagne, pendant les campagnes de 1808 et 1809, soixante mille hommes sans nuire aux autres services.)

« Il y a présent en Portugal,

Cavalerie.....	1,640	} 31,446
Infanterie, 34 bataillons.....	29,806	

« Sous les ordres prêts à embarquer,

Cavalerie.....	3,410	} 14,829
Infanterie.....	11,419	

TOTAL..... 46,275

« De cette force, le 20^e de dragons et 8 bataillons resteraient en Portugal. Celle disponible serait donc,

	Cavalerie.	Infanterie.
Du Portugal.....	1,313	23,575

Prêts à s'embarquer.....	3,200	11,419
--------------------------	-------	--------

Troupes que l'on peut retirer de Sicile.	»	8,000
--	---	-------

TOTAL..... 4,513 42,994

« On peut ajouter à ceci 4 régimens de cavalerie et 2 brigades des gardes..... 2,560 2,434

GRAND TOTAL..... 7,073 45,428

« Si l'on ajoute à ceci 4 bataillons d'infanterie (qui peuvent être détachés) et l'artillerie, on aura un corps de plus de 60,000 hommes. »

(Nous avons omis le nom et la force des régimens, afin de ménager l'espace.)

N^o XXV.ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE COMMANDÉE
PAR SIR JOHN MOORE.

1 ^{re} DIVISION.			3 ^e DIVISION.		2 ^{de} DIVISION.		
Lieut.-général HOPE.			Lieut.-général FRASER.		Lieut.-général BAIRD.		
<i>Brigades.</i>			<i>Brigades.</i>		<i>Brigades.</i>		
1 ^{re}	2 ^e	3 ^e	1 ^{re}	2 ^e	1 ^{re}	2 ^e	3 ^e
4 bat ^s .	3 bat ^s .	3 bat ^s .	4 bataill ^s .	3 bataill ^s .	2 bat ^s .	3 bat ^s .	3 bat ^s .
2 ^e Brigade de flanc. (Allemand.) Brigad.-général. ALTEN. 2 bataillons.			RÉSERVE. Major-général PAGET.		1 ^{re} Brigade de flanc. Colonel B. CRAWFORD. 3 bataillons.		
			<i>Brigades.</i>				
			1 ^{re}	2 ^e			
			3 bataill ^s .	2 bataill ^s .			

CAVALERIE.

Lord PAGET.

Brigades.

1^{re} 2^e
 3 régim^s. 2 régim^s.

ARTILLERIE.

Colonel HARDING.

11 *Brigades.*

66 pièces.

Tableau de l'armée de sir John Moore, le 19 décembre 1808, extrait des rôles journaliers de l'adjudant-général.

	PROPRES AU SERVICE.	A L'HOPITAL.	DÉTACHÉS.	TOTAL.
Cavalerie. . . .	2,278	182	794	3,254
Artillerie. . . .	1,358	97	"	1,455
Infanterie. . . .	22,222	3,756	893	26,871
	25,858	4,035	1,687	31,580

A déduire, 2,275 hommes composant 4 bataillons, provenant des

}	3 ^e régiment laissé en Portugal.	}	
}	76 ^e —	}	laissés entre Villa-Franca et Lugo.
}	51 ^e —	}	
}	59 ^e —	}	

NOTA. De 66 pièces de canon, 42 étaient attachées aux divisions; le surplus formait la réserve, à l'exception d'une brigade de pièces de 3.

N° XXVI.

Le tableau suivant, extrait des rapports spéciaux des régimens, contient le nombre de tous les officiers et soldats, tant de la cavalerie que de l'infanterie, qui furent perdus pendant la campagne de sir John Moore.

Avant ou lors de l'arrivée de l'armée dans la position de Lugo.	{ cavalerie.. 95 } { infanterie. 1,302 }	} 1,397
Entre le départ de l'armée de Lugo et l'embarquement à la Corogne.	{ cavalerie.. 9 } { infanterie. 2,627 }	
GRAND TOTAL.		4,033

De ce nombre, plus de huit cents parvinrent à se rendre en Portugal; et, s'étant réunis avec les malades qu'on y avait laissés, ils formèrent un corps de dix-huit cent soixante-seize hommes qui fut réorganisé sous le nom de bataillons de détachemens, et rendit d'utiles services à Oporto et Talavera.

Il y eut six pièces de trois abandonnées pendant la retraite.

Ces canons furent débarqués à la Corogne, sans que le général en ait eu connaissance. On ne les mena jamais plus loin que Villa-Franca; et, comme on n'avait pas de chevaux pour les traîner, on les jeta du haut des rochers lorsque les troupes quittèrent cette ville.

Ceux qui servirent dans le combat de la Corogne furent encloués et enterrés dans le sable, mais les Français les y découvrirent.

N. B. Il peut s'être glissé quelques erreurs dans les rôles des régimens, par les difficultés qu'il y eut à vérifier exactement dans quel endroit chaque homme fut perdu; mais ces inexactitudes ne peuvent, sur le total, faire une différence de plus de cinquante hommes.

N° XXVII.

Les états de situation suivans des armées espagnoles ne sont pas très exacts, parce que les rapports d'où on les a tirés ont été faits négligemment, et souvent contradictoirement. Néanmoins, nous croyons que l'approximation est suffisante pour remplir le but utile que nous nous proposons.

PREMIER ÉTAT.

		Paysans armés.	Troupes réglées.
19 Juillet,	Baylen.....	inconnu	29,000
1 ^{er} Septembre.	{ Madrid, La Manche, Sierra-Morena. }	}.....	}..... 30,000

DEUXIÈME ÉTAT.

Nombre des armées espagnoles en octobre 1808, suivant les rapports transmis à sir John Moore par les agens militaires.

	Reglées.	Paysans armés in- corporés avec les troupes réglées.	
Troupes sur l'Èbre et dans la Biscaye...	75,000	70,000	145,000
En Catalogne.....	20,000	»	20,000
Venant de l'Aragon en Catalogne.....	10,000	»	10,000
Nouvelles levées de Grenade.....	»	10,000	10,000
Dans les Asturies.....	18,000	»	18,000
TOTAL.....	123,000	80,000	
GRAND TOTAL.....			203,000

TROISIÈME ÉTAT.

Nombre réel des armées espagnoles en ligne de bataille dans les mois d'octobre, novembre et décembre 1808.

PREMIÈRE LIGNE.

	Cavalerie.	Infanterie.	Canons.	
Armée de Palafox.....	550	17,500	20	} Défaits et dispersés à Tudela.
— de Castaños.....	2,200	24,500	48	
— de Blake.....	100	30,000	26	} Défaits de même dans les combats de Zor- nosa et d'Espinosa.
— de la Romana.....	1,404	8,000	25	
Asturians.....	»	8,000	»	} De même à Gamonal.
Armée du comte de Belve- dère.....	1,150	11,150	30	
TOTAL.....	5,404	99,150	149	
<i>A déduire, la cavalerie et l'artillerie de la Romana, qui n'entrèrent jamais en ligne.....</i>	1,404	»	25	
	4,000	99,150	124	103,150

DEUXIÈME LIGNE.

	Infanterie.	Cavalerie.	
Division du général S. } Jean	12,000	»	{ Battus à la Somo-Sierra, le 30 novembre; ils massacrèrent leur général à Talavera le 7 décembre, et se dispersèrent.
Fuyards de Gamonal } commandés par le } général Heredia...	4,000	»	{ Enfuis de Ségovie et de Sepulveda le 2 décembre, et dispersés à Talavera le 7.
Fuyards de l'armée de } Blake, réorganisés } par la Romana.....	6,000	1,400	{ Battus à Mancilla le 29 décembre; retirés en Galice, où l'infanterie fut dispersée.
Levées asturiennes } sous Ballesteros... }	5,000	»	{ Ne furent pas engagés.
Fuyards rassemblés } par Galuzzo, der- } rière le Tage..... }	6,000	»	{ Défaits et dispersés le 24 décembre, à Almaraz, par le 4 ^e corps.
TOTAL, mis en 2 ^e ligne..	33,000	1,400	

Pour protéger la marche de Moore, il y avait sur l'Èbre, dans la Biscaye et dans les Asturies, suivant les rapports des Espagnols et des agents militaires..... 173,000

Le vrai nombre des troupes en campagne était de..... 103,150

Exagération..... 69,850

NOTA. Le vrai nombre comprend les malades dans les hôpitaux de campagne.

N° XXVIII.

PREMIÈRE SECTION.

ÉTAT DE L'ARMÉE FRANÇAISE, APPELÉE LA PREMIÈRE
PARTIE DE L'ARMÉE D'ESPAGNE (1^{er} octobre 1808).

QUARTIER-GÉNÉRAL, Vittoria.

Roi JOSEPH, commandant en chef.

Général JOURDAN, major-général. — Général BELLIARD, chef
d'état-major.

*Récapitulation extraite des états impériaux signés par le prince
de Neufchâtel.*

Officiers inclus, présens sous les armes.

	Hommes. Chevaux.	
Division de la garde impériale, commandée par le général Dorsenne.....	2,423	786
<i>Ibid.</i> , réserve de cavalerie, gen- } darmes et autres troupes..... } général Saligny.....	5,417	944
Corps du maréchal Bessières.....	15,595	2,923
— du maréchal Ney.....	13,756	2,417
— du maréchal Moncey.....	16,636	
Garnison de Pampelune.....	6,004 } 22,640	3,132
Garnisons de Vittoria, Bilbao, Saint-Sébastien, Tolosa, Mont- dragon, Salinas, Bergera, Villa- Real, Yrun et autres places moins importantes.....	} général Lagrange.	8,476 1,458
Troupes disponibles à Bayonne et dans les environs, ou en marche } sur cette ville..... } 11 ^e div. milit. . }	20,005	5,196
Troupes employées comme colonnes mobiles, pour la défense de la frontière, depuis Bayonne jusqu'à Belle- garde.....	6,042	261
En Catalogne, sous le général Duhesme.....	10,142	1,638
Dans le fort de Fernando-Figuères (général Reille)...	4,027	557
Division du général Chabot.....	2,137	»
TOTAL.....	110,660	19,312

Nota. A cette époque les Espagnols et les agens militaires affirmaient que les Français n'avaient seulement que 35 à 45,000 hommes de toutes armes.

ÉTAT DE SITUATION

DE L'ARMÉE FRANÇAISE, APPELÉE LA SECONDE PARTIE
DE L'ARMÉE D'ESPAGNE (1^{er} octobre 1808).

Cette armée, composée de troupes venant de la grande armée et de l'Italie, fut, par un décret du 7 septembre, divisée en six corps et une réserve.

Présens sous les armes :

	Hommes.	Chevaux.
1 ^{er} Corps, maréchal Victor, duc de Bellune.	29,547	5,552
5 ^e <i>Ibid.</i> , maréchal Mortier, duc de Trévisé.	24,405	3,495
6 ^e <i>Ibid.</i> destiné à Ney, duc d'El- chingen.	22,694	3,945
Infanterie des gardes du vice- roi d'Espagne.	1,213	
Cavalerie <i>ibid.</i>	456	551
1 ^{re} Division de dragons.	3,695	3,994
2 ^e <i>Ibid.</i>	2,940	3,069
3 ^e <i>Ibid.</i>	2,020	2,238
4 ^e <i>Ibid.</i>	3,101	3,316
5 ^e <i>Ibid.</i>	2,903	3,068
Division du général Sébastiani.	5,808	185
5 ^e Régiment de dragons.	556	531
Division allemande.	6,067	381
	<hr/>	<hr/>
	105,405	30,325

<i>De l'autre part.</i>	105,405	30,325
Division polonaise.	6,818	
Brigade hollandaise.	2,280	751
Cheveu-légers de Westphalie.	522	559
Division du général Souham. .	7,259	
<i>Ibid.</i> du général Pino.	6,803	
24 ^e Régiment de dragons. . .	664	731
Régiment de chasseurs royaux italiens.	560	512
<i>Ibid.</i> des dragons de Napoléon.	500	474
Artilleurs et ingénieurs en mar- che pour Perpignan.	1,706	1,430
Total de la deuxième partie.	132,517	34,782
Total de la première partie. .	110,660	19,312
Grand total	<u>243,177</u>	<u>54,094</u>

DEUXIÈME SECTION. — État général de l'armée française en Espagne (10 octobre 1808).

	PRÉSENS SOUS LES ARMES.		DÉTACHÉS.		DANS LES HÔPITAUX.		PRISON- NIERS.		EFFECTIF.	
	Hommes.	Chev.	Hom.	Chev.	Hommes.	Hommes.	Hommes.	Hommes.	Hommes.	Chev. de cavalerie, d'artille.
1 ^{er} Corps, duc de Bellune.....	28,797	5,615	2,201	219	2,939	33,937	3,329	2,501		
2 ^e <i>ibid.</i> , duc d'Istrie.....	20,093	3,219	7,394	1,199	5,536	33,054	3,616	802		
3 ^e <i>ibid.</i> , duc de Conegliano.....	18,867	3,186	11,082	2,472	7,522	37,690	4,537	821		
4 ^e <i>ibid.</i> , duc de Dantziok.....	22,850	2,410	955	40	2,170	25,984	1,791	659		
5 ^e <i>ibid.</i> , duc de Trévise.....	24,552	3,833	188	6	1,971	26,713	1,865	2,034		
6 ^e <i>ibid.</i> , duc d'Elchingen.....	29,568	4,304	3,381	257	5,051	38,033	2,465	2,096		
7 ^e <i>ibid.</i> , général Saint-Cyr.....	36,657	5,254	1,302	198	4,948	42,107	4,045	1,404		
8 ^e <i>ibid.</i> , duc d'Abrantès.....	19,059	2,247	2,137	1	3,528	1,006	25,730	1,776		
Réserve.....	34,924	23,604	3,533	733	3,553	392	42,382	21,225		
1 ^{er} Régiment de hussards et 27 ^e de chasseurs.....	1,424	1,463	256	208	74	»	1,754	1,675		
Artilleurs et ingénieurs en marche venant d'Allemagne.....	3,446	958	107	»	»	»	3,446	»		958
Colonnes mobiles pour la défense des frontières de la France.....	8,588	477	107	»	146	»	8,860	»		209
TOTAL.....	247,834	56,570	32,643	5,333	37,438	319,690	46,532	15,068		

	SOUS LES ARMES.				DÉTACHÉS.		A L'HÔ- PITAL.		PRISON- NIERS.		EFFECTIF.		
	ARTILLERIE.		CAVALERIE.		INFAN- TERIE.		DÉTACHÉS.		A L'HÔ- PITAL.		PRISON- NIERS.		EFFECTIF.
De ce nombre {	Hom.	Chev.	Hom.	Chev.	Hommes.	Hom.	Chev.	Hom.	Hommes.	Hommes.	Hommes.	Hommes.	Chev. de cavalerie, tillerie.
	Français.....	17,868	15,107	34,172	35,761	152,770	29,647	5,052	31,481	1,771	267,629	267,629	41,565
Auxiliaires.....	1,503	968	4,782	4,831	36,739	2,889	277	6,018	130	52,061	52,061	5,261	819
TOTAL.....	19,371	16,075	38,954	40,592	189,509	32,536	5,329	37,499	1,901	319,690	319,690	46,826	15,072
GRAND TOTAL.....	319,690 hommes et 61,896 chevaux.												

TROISIÈME SECTION.

*État de l'armée française d'Espagne, l'empereur Napoléon
commandant en personne. (25 octobre 1808.)*

1,148 Officiers.

298 Bataillons.

184 Escadrons.

PRÉSENS SOUS LES ARMES.		DÉTACHÉS.		HOPITAUX.	PRISONNIERS.	TOTAL.		
Hommes.	Chevaux.	Hommes	Chevaux			Hommes.	Chevaux.	ARTILLE- RIE.
249,046	55,759	33,438	4,943	34,558	1,892	318,934	45,242	15,498

GRAND TOTAL..... 318,934 hommes et 60,740 chevaux.

*État de l'armée française en Espagne, l'empereur Napoléon
commandant en personne. (15 novembre 1808.)*

1,064 Officiers.

290 Bataillons.

000 Escadrons.

PRÉSENS SOUS LES ARMES.		DÉTACHÉS.		HOPITAUX.	PRISONNIERS.	TOTAL.		
Hommes.	Chevaux	Hommes	Chevaux			Hommes.	Hommes.	Chevaux.
255,876	52,430	32,245	8,295	4,517	1,995	335,223	43,920	16,808

GRAND TOTAL..... 335,223 hommes et 60,728 chevaux.

QUATRIÈME SECTION.

État de l'armée française en Portugal (1^{er} janvier 1808), extrait des rôles de l'armée.

Général Junot, commandant en chef.
Général Thiébauld, chef d'état-major.

1^{re} division, général Laborde, }
2^e *idem*, général Loison, } 26 bataillons, 7 escadrons.
3^e *idem*, général Travot, }
Cavalerie, général Kellermann. }

10 pièces de 8, }
22 *idem* de 4, } 36 pièces.
4 obusiers. }

PRÉSENS		EFFECTIF.	
SOUS LES ARMES.			
Hommes	Chevaux	Hommes	Chevaux
16,190	1,114	24,735	1,377
4,795	1,296	4,795	1,296
20,985	2,410	29,530	2,673

A Salamanque, ou en marche sur le Portugal..

État de l'armée française en Portugal. (23 mai 1808.)

	SOUS LES ARMES.		DÉTACHÉS.		HOPITAL.	EFFECTIF.		
	Hommes	Chev.	Hom.	Ch.		Hom.	Chev.	ARTILLERIE. Chev.
Français.....	24,446	2,789	»	»	2,449	29,684	3,586	629
Division espagnole du gén. Quesnel.	9,281	101	1,087	»	651	11,019	»	»
<i>Idem</i> du général Caraffa.....	6,309	844	174	13	141	6,624	13	»
Troupes portugai- ses.....	4,621	483	570	234	116	5,307	234	»
TOTAL.....	44,657	4,217	1,831	247	3,357	52,634	3,833	629

GRAND TOTAL.. 52,634 hommes, 4,462 chevaux et 36 pièces d'artillerie.

CINQUIÈME SECTION.

État de la seconde armée d'observation de la Gironde (1^{er} février 1808). Espagne.

Général DUPONT, commandant.

Vingt bataillons et une division de cavalerie.

Quartier-général à Valladolid.

Présens sous les armes.		Détachés.		Hôpital.	Effectif.	
Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Hommes.	Chevaux.
20,729	2,884	1,303	334	2,277	24,309	3,218

SIXIÈME SECTION.

État de l'armée d'observation des côtes de l'Océan (1^{er} février 1808). Espagne.

Maréchal MOÛCEY, commandant.

Quartier-général, Vittoria.

Présens sous les armes.		Détachés.		Hôpital.	Effectif.	
Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Hommes.	Chevaux.
21,378	2,548	2,144	—	4,464	28,486	2,547
Train de la garde.					225	509
Grand total.					28,712 hommes, et 3,301 chevaux.	

N° XXIX.

Les lettres suivantes, de lord Collingwood, ne nous avaient point été communiquées avant que ce volume fût sous presse. On verra qu'elles donnent un nouveau poids aux opinions et à des faits que nous avons établis, et elles seront sûrement lues avec l'attention due aux observations d'un homme aussi estimable et aussi habile.

A sir Hew Dalrymple.

De l'Océan, en vue de Gibraltar, le 30 août 1808.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai été dans une grande attente au sujet de vos progrès et de ceux de l'armée, et j'espère que les premières nouvelles que je recevrai seront relatives à vos succès quelque part que vous alliez. Je n'ai rien appris de Junot dernièrement à Cadix; mais on a dit, il est vrai, sans que cela soit bien authentique, que Joseph Bonaparte, en se retirant en France, s'est trouvé arrêté par les levées biscayennes, au nombre de quatorze mille hommes bien armés : ce qui l'a obligé de retourner à Burgos, où le corps de l'armée française est stationné.

Les Français ont attaqué Saragosse pour la quatorzième fois : ils ont été défaits, repoussés avec perte, et se sont retirés. Il y a ici un député de cette ville, porteur d'une commission du marquis de Palafox pour demander des subsides. La première demande est dix ou quinze mille hommes de troupes. Le député dit qu'il y a peu de troupes réglées dans la province, et que la guerre n'y a été soutenue que parce que la

population s'est armée. J'observe dans sa conversation ce que j'ai déjà remarqué dans celle de tout Espagnol : il n'a aucune idée de l'Espagne au-delà de sa province. Quant aux réflexions que je lui ai faites sur la nécessité d'établir un gouvernement central, il m'a dit fort peu de choses, comme si cela n'était point un objet important. J'ai beaucoup d'espoir que le général Castaños, Cuesta et les capitaines-généraux, qui se réuniront à Madrid, viendront à bout de simplifier le gouvernement. Dans une conversation que j'ai eue à ce sujet avec Morla, il m'a témoigné qu'il croit que les juntas feront beaucoup de difficultés, afin de conserver leur pouvoir aussi long-temps qu'elles le pourront.

J'espère, Monsieur, que vous me donnerez quelques avis sur cette île embarrassante (*Perexil*), qui ne paraît pas devoir être d'aucun usage : ses habitans souffriront beaucoup cet hiver, n'ayant d'autres habitations que des tentes. L'objet qui l'a fait occuper n'existe plus, et ne reviendra probablement jamais. Lorsqu'ils la quitteront, ils emporteront les provisions aussi tranquillement que possible ; car, si je ne me trompe, l'Empereur a l'intention de les garder, et se récriera lorsqu'on les ôtera. J'espère que vous avez reçu de bonnes nouvelles de lady Hew Dalrymple.

Je mets à la voile aujourd'hui pour Toulon, d'où tout indique que les Français ont intention de faire partir une escadre. M. Duff a apporté un million de dollars à Séville, et a des instructions pour communiquer avec la junta ; mais il me semble trop vieux pour agir ainsi que faisait le major Cox. Il est encore ici, et je conclus

qu'il attendra vos ordres. M. Markland accepte avec beaucoup de remerciemens la proposition que vous lui avez faite d'aller à Valence.

Acceptez, etc., etc.

Signé COLLINGWOOD.

P. S. Le prince Léopold est encore ici, et j'apprends qu'il doit y rester jusqu'à ce qu'il reçoive des nouvelles d'Angleterre. J'ai donné des passe-ports pour Dupont et quatre-vingt-treize officiers qui se rendent en France sur parole : le général Morla est impatient de les voir hors du pays. Les Espagnols sont très irrités contre eux ; et ceux-ci ne seraient nulle part à l'abri de leur vengeance, si ce n'est dans le château de Saint-Sébastien.

A sir Hew Dalrymple.

De l'Océan, en vue de Toulon , le 18 octobre 1808.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai reçu vos lettres du 27 août et du 5 septembre, et je vous fais mes sincères complimens sur les succès de l'armée anglaise en Portugal, succès qui, je l'espère, convaincront les Français qu'ils ne sont pas invincibles, ainsi que Bonaparte s'efforçait de le leur persuader.

C'est un événement heureux que d'avoir délivré le Portugal du gouvernement des Français, et c'est un objet d'un intérêt très secondaire qu'ils aient emporté quelque butin. Peut-être que ceci entretiendra l'animosité des Portugais qui souffrent, et les excitera à faire plus de résistance à l'avenir.

Maintenant, la grande affaire est de chercher à établir la sorte de gouvernement et à organiser la force militaire qui peuvent donner de la sécurité à ce pays; mais la grande difficulté sera de trouver des hommes habiles pour les mettre à la tête des différens ministères, et qui aient assez de patriotisme pour se dévouer au service du pays, et de vigueur pour maintenir son indépendance. Le Portugal est si épuisé qu'il faudra des moyens très ingénieux pour suppléer au manque d'argent et de ressources militaires. Si tout cela ne se trouve pas dans ceux que le peuple choisira, le Portugal restera encore dans un état faible et incertain.

J'ignore les termes de la convention de sir Charles Cotton avec l'amiral russe; mais, comme la flotte de celui-ci doit être envoyée en Angleterre, ces termes ne peuvent qu'être bons. Je pense que l'on aura fait entendre aux Portugais que, si le pavillon anglais flotte sur les forts qui se sont rendus à nos troupes, l'Angleterre n'en prend possession que pour les rendre au prince royal, ainsi qu'elle a fait à Madère; mais, cette fois, on n'aurait pas dû laisser Siniavin chercher à se couvrir de la neutralité du pavillon portugais, et se servir de l'argument que sa nation n'est point en *guerre* avec le Portugal.

Lorsque j'ai quitté Cadix, tout y était tranquille. M. Duff venait d'y arriver avec un million de dollars, qui avait été envoyé à la junte de Séville; et je crains bien que quelques uns des membres ne soient indignes de ce dépôt.

Je n'ai eu qu'une seule fois des nouvelles de Cox

depuis que j'ai quitté ces parages. Lorsque l'argent a été remis, le père Gil a renoncé à ses communications avec le major Cox. Leurs discussions n'étaient pas de nature à exciter beaucoup l'intérêt public : c'étaient plutôt des querelles particulières que de graves entretiens ayant le bien du pays pour objet. Il paraît que Tilly est tout-à-fait désappointé dans ses projets, tant à l'égard de l'annexion du sud du Portugal à l'Andalousie qu'à la pension de douze mille dollars pour ses services dans le conseil suprême : le major Cox vous instruira de tout. J'ai peur qu'en racontant aux ministres de Sa Majesté les événemens qui se passaient presque sous mes yeux je n'aie donné mon opinion avec trop de liberté, j'entends avec une liberté qui n'est pas ordinaire ; mais il y avait des choses nécessaires à dire pour que les ministres eussent connaissance de l'état réel des affaires en Espagne, et je devais aussi, pour expliquer mes motifs et ma conduite, faire voir les sentimens que les faits m'inspiraient. Je trouve que le plus grand danger, et le seul auquel l'Espagne soit maintenant exposée, vient de la supposition que toute la nation est animée du même patriotisme qui, dans l'Andalousie, l'Aragon et Valence, a amené des résultats si glorieux. Il en est tout autrement : il n'y a pas beaucoup de Castanos, de Cuesta, ni de Palafox ; ôtez l'influence du clergé, la meilleure source de puissance de l'Espagne est perdue ; partout où cette influence est moindre, la guerre est languissante.

Je vous ai déjà écrit sur l'état de la Catalogne : rien ne saurait témoigner plus d'indifférence à la cause na-

tionale que les habitans de cette province ; et, pourtant, là les paysans n'ont ni moins d'ardeur, ni un moindre désir de repousser l'ennemi : ils manquent de chefs. Palacio, capitaine-général, reste à Villa-Franca, à l'ouest de Barcelonne. Il parle de ce qu'il veut faire ; le peuple le cite comme un individu manquant de zèle pour la cause, ou d'habileté pour la défendre ; et, pendant ce temps, depuis Barcelonne jusqu'à Figuières, les Français font tout ce qu'ils veulent. Lorsque ceux-ci attaquèrent la ville de Gironne, Palacio ne tenta rien pour la secourir ; et la plus grande déconfiture qu'ils essayèrent fut de la part de lord Cochrane, qui, pendant qu'ils assiégeaient la place, fit détruire la route partout où le feu de ses vaisseaux pouvait porter, et, lorsqu'ils arrivèrent avec leur artillerie, les repoussa, en tua plusieurs, et leur prit quelques pièces de canon.

La flotte française est prête à partir, et je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour la rencontrer lorsqu'elle sortira du port : cela rend la manœuvre pénible. Depuis dix jours, le vent ne cesse de souffler avec force, et il est très difficile de conserver une escadre suffisante. Je crois que les tempêtes sont plus violentes ici qu'en Angleterre, et durent plus long-temps.

Faites agréer mes complimens au capitaine Dalrymple, et recevez l'assurance de mes sincères désirs pour que le succès couronne vos actions.

Je suis, mon cher Hew, votre humble et obéissant serviteur,

COLLINGWOOD.

P. S. Dans la lettre que je vous ai écrite sur la Catalogne, je vous ai fait voir la nécessité d'y envoyer un corps de troupes anglaises : il n'y a pas d'autre moyen de contenir les Français. L'entrée de leur pays est maintenant aussi ouverte qu'elle l'a jamais été. J'ai toujours un vaisseau dans la baie de Roses; les troupes marines tiennent le château, et l'équipage aide à réparer les fortifications. Les Français paraissent avoir des projets sur cette place : la présence des Anglais peut seule les y faire renoncer. S'il y avait là dix-huit mille des nôtres, ils feraient avancer M. Palacio, et mettraient le pays en train d'agir; sinon, je ne pense pas qu'ils se décident jamais.

Signé COLLINGWOOD.

Il manque un résident anglais à Gironne, afin que les habitans puissent s'adresser à quelqu'un pour des secours....

(Le reste est déchiré dans l'original.)

A sir Hew Dalrymple.

De l'Océan, en vue de Minorque, 8 avril 1809.

MON CHER MONSIEUR,

Il y a quelques jours que j'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, et j'ai été très satisfait d'apprendre que, malgré toutes les peines et les désagrémens que vous avez éprouvés, vous êtes tous bien portans.

Je suis extrêmement peiné de voir qu'on ait si mal pris la convention de Portugal, même avant qu'on eût connu les circonstances qui y donnèrent lieu. Lorsque notre armée n'avait pas encore débarqué en Portugal, on disait que les Français y avaient peu de monde; je me souviens même qu'on prétendait qu'un corps de cinq mille hommes suffirait pour déposséder Junot. J'en conclus que le même bruit courait en Angleterre, et que cette idée, jointe à la victoire qu'on a obtenue, a porté le peuple à croire que le peu de Français qu'il supposait y être serait entièrement exterminé; et, lorsqu'une fois une idée est admise, on ferme les yeux sur les difficultés.

Je me rappelle ce que vous m'avez dit, la dernière fois que je vous vis dans les parages de Cadix, sur les communications qui vous auraient été faites par un officier qui a toute la confiance des ministres. Je pensai alors que, quelque chose que les ministres eussent à communiquer à un commandant en chef, rien ne pouvait être mieux fait que par eux-mêmes; car, des communications intermédiaires sont toujours en danger

d'être mal comprises, et ne manquent jamais de faire naître des doutes, et de troubler le jugement. J'espère maintenant que tout est arrangé, et que vous n'avez plus d'inquiétude à ce sujet.

Mes travaux ne finiront jamais : la fatigue d'esprit, l'anxiété, le chagrin, achèvent de m'user; ma santé devient très mauvaise; et lorsque nos affaires exigent une nouvelle énergie, je me trouve moins en état de les conduire. Elles absorbent toutes mes pensées, tout mon temps; mais la faiblesse de mon corps exige des momens de relâche que mon service ne permet pas. Je n'ai jamais plus souffert de l'hiver que cette fois; ce ne sont pas des coups de vent que nous avons, mais des tempêtes; la flotte en a été très maltraitée, et plusieurs vaisseaux sont endommagés. J'aurais voulu ne pas tenir la mer si long-temps, parce que je sais qu'à la fin ce système de blocus ruinera notre marine; il n'a, d'ailleurs, jamais empêché l'ennemi de mettre à la voile. Au printemps, nous nous trouvons tout en guenilles, tandis que les Français, nourris malgré les tempêtes, sont en très bon état. J'aurais bien voulu ne pas rester; mais, que serais-je devenu, si, pour ménager la flotte, les Français fussent sortis et eussent agi de quelque côté que ce soit? Les clameurs eussent été bruyantes, et on n'eût point cherché d'autre cause à une telle conduite que la trahison ou l'extravagance, car personne ne peut comprendre qu'il y ait des mauvais temps dans la Méditerranée. Le système de blocus est fatal, mais il dure depuis si long-temps, il est tellement à l'avantage de la partie mercantile de la nation, que je crains bien

qu'aucun ministre ne soit jamais assez hardi pour y renoncer. Nous n'entreprenons rien contre l'ennemi : nous semblons penser que c'est assez qu'il ne capture pas nos bricks. Sa flotte prend un accroissement prodigieux, tandis que la nôtre donne chaque jour des preuves de sa décrépitude.

Je ne dirai pas grand'chose des Espagnols : je n'ai jamais eu beaucoup d'espoir en leurs succès, et je ne vois aucune raison pour changer d'opinion. La classe inférieure, celle qui est sous l'influence des prêtres, ferait quelque chose si elle était bien conduite ; mais les chefs sont difficiles à trouver. Il y a un grand vice dans l'État : les classes élevées ne sont pas sincères dans leur résistance ; elles n'agissent contre les Français que par crainte du ressentiment du peuple. Je crois que la junte elle-même n'est pas exempte de la contagion, sans cela aurait-elle continué ses *vive don Miguel*, après les preuves évidentes qu'il a données de son manque de loyauté. Je ne sais pas ce qu'on pense en Angleterre de l'Infantado ; mais, dans mon esprit, l'homme, le duc (car son rang est pour beaucoup en tout ceci), qui a siégé dans les conseils de Bonaparte à Bayonne, qui a signé ses décrets, lesquels furent répandus en Espagne, et qui a dit avoir été forcé d'agir ainsi, n'est pas l'homme qui fera beaucoup pour la gloire ou l'indépendance de son pays ; et on ne saurait s'y fier maintenant. On a retiré d'Espagne la plupart des troupes françaises, excepté celles qui sont nécessaires pour conserver certaines places, et faciliter leur retour. Figuières, Barcelonne, Roses, leur appartiennent encore ;

et nécessairement le pays leur est ouvert. Les Espagnols les en chasseront-ils? La junte ne semble rien savoir des provinces qui sont éloignées. A Tarragone, les troupes sont mal vêtues et sans paie; elles ne pourraient, dans l'occasion, marcher contre l'ennemi, n'ayant pas de souliers; et, pourtant, on a à Cadix cinquante-un millions de dollars. Cette place paraît être le dépôt de tout ce qu'on peut tirer de l'Angleterre. Si la junte ne déploie aucune activité dans les deux mois qui vont suivre, l'Espagne est perdue.

Je suis, mon cher monsieur, votre très fidèle et obéissant serviteur,

COLLINGWOOD.

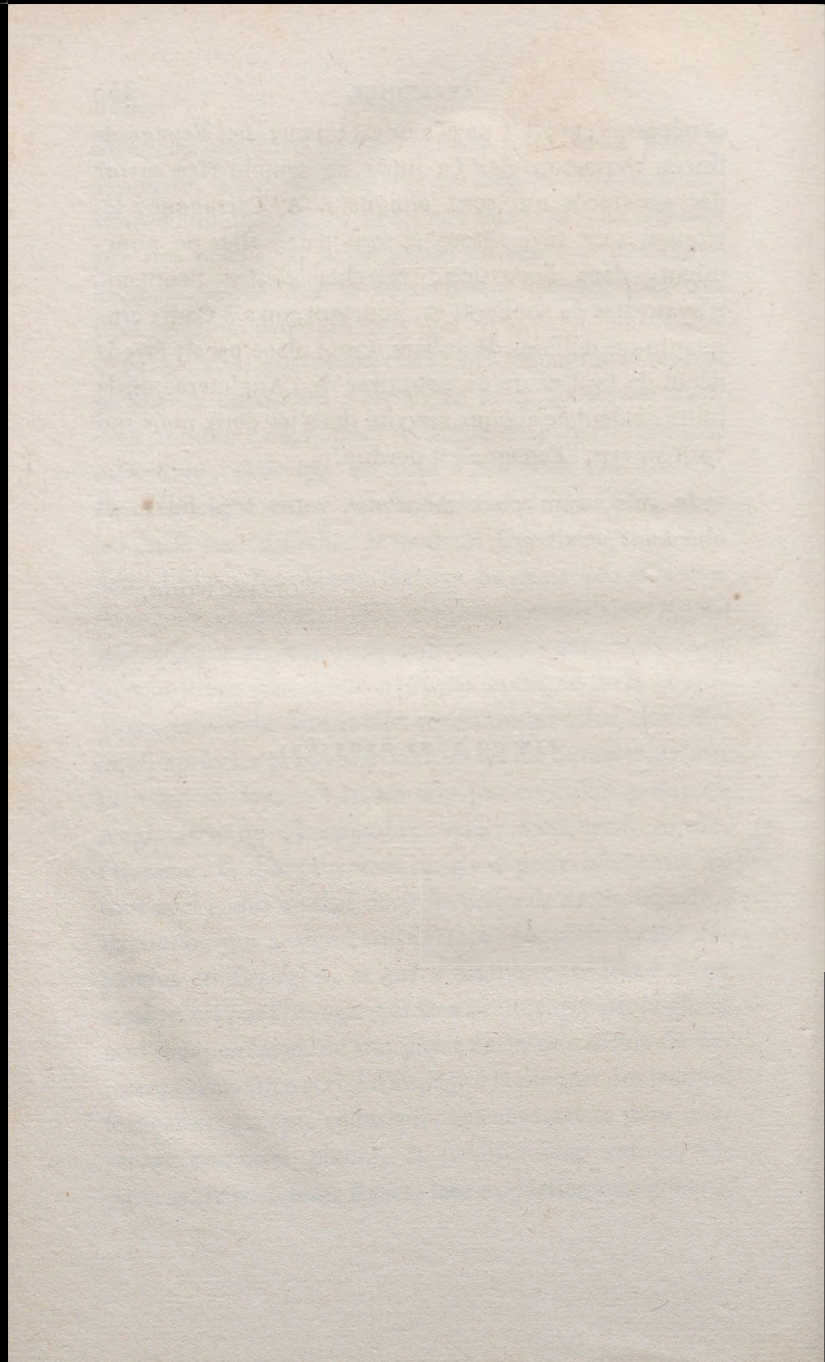


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES PREMIER ET SECOND VOLUMES.

TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Pages 1 à 16.

INTRODUCTION.

CHAPITRE II.

Pages 16 à 42.

Divisions et intrigues à la cour d'Espagne. — Traité secret de Fontainebleau. — Entrée des troupes françaises dans la Péninsule. — Insurrections d'Aranjuez et de Madrid. — Abdicacion de Charles iv. — Murat marche sur Madrid. — Ferdinand se rend à Bayonne. — Charles iv va à Bayonne. — Saint-Sébastien, Figuières et Barcelone, occupés par les Français. — Révolte à Tolède. — Révolte à Madrid, le 2 mai. — Seconde abdication de Charles iv en faveur de Napoléon. — Assemblée des Notables à Bayonne. — Joseph Bonaparte est déclaré roi d'Espagne. — Il arrive à Madrid.

CHAPITRE III.

Pages 42 à 58.

Le conseil de Castille refuse de prêter le serment d'allégeance. — Junte suprême établie à Séville. — Meurtres du marquis de Solano à Cadix, et du comte d'Aguiar à Séville. — Conférence entre Castaños et sir Hew Dalrymple. — Le général Spencer et l'amiral Purvis offrent de coopérer avec les Espagnols. — L'escadre de l'amiral Rossily se rend à Morla. — Insurrection générale. — Massacres à Valence. — Horrible meurtre de Filanghieri.

CHAPITRE IV.

Pages 58 à 81.

Nouveaux corps de troupes françaises formés dans la Navarre. — Duhesme se fixe à Barcelone. — Importance de cette ville. — Plan militaire et dispositions de Napoléon.

CHAPITRE V.

Pages 81 à 97.

Premières opérations du maréchal Bessières. — Les Espagnols défaits à Cabeçon, à Ségovie, à Logroño, à Torquemada. — Les Français s'emparent de Santander. — Lefebvre-Desnouettes défit les Espagnols sur l'Èbre, sur la Huecha et le Xalon. — Premier siège de Saragosse. — Observations.

CHAPITRE VI.

Pages 97 à 131.

Opérations en Catalogne. — Premier siège de Gironne. — Observations.

CHAPITRE VII.

Pages 131 à 145.

Secondes opérations de Bessières. — Les armées de Blake et de Cuesta se réunissent à Benevente. — Ces généraux sont en discord. — Bataille de Rio-Seco. — Marche de Bessières pour envahir la Galice. — Son rappel et son retour à Burgos. — Observations.

CHAPITRE VIII.

Pages 145 à 176.

Dupont marche en Andalousie ; il force le passage du pont d'Alcolea , et s'empare de Cordoue. — Alarmes à Séville. — Castaños arrive , et forme une nouvelle armée. — Dupont se retire à Andujar , et attaque la ville de Jaen. — Vedel force le défilé de Despeñas-Perros ; il arrive à Baylen. — L'armée espagnole arrive sur le Guadalquivir. — Le général Gobert est défait et tué. — Le général Reding s'empare de Baylen. — Bataille de Baylen. — Capitulation de Dupont. — Observations.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE I.

Pages 176 à 201.

Junot marche sur Alcantara ; il entre en Portugal , arrive à Abrantès , et chasse l'armée espagnole de Lisbonne. — Le prince-régent émigre pour le Brésil. — Position critique de

l'armée française. — Conseil de régence portugais. — Mort du général Taranco à Oporto. — Retraite des troupes de Solano sur Badajoz. — Junot s'empare de l'Alentejo et des Algarves. — Police de Lisbonne. — Position militaire de Junot ; son caractère. — Position politique. — Mécontentement du peuple. — Les Sébastianistes. — Alarmes des Français.

CHAPITRE II.

Pages 201 à 219.

Le général espagnol Bellesta fait prisonnier le général Quesnel, et se retire en Galice. — Insurrection à Oporto. — Junot désarme les Espagnols près de Lisbonne. — Le général Loison marche d'Almeida sur Oporto ; attaqué à Mezam-Frias, il passe le Duero. — Les Français sont chassés des Algarves. — Prise du fort de Figuières. — Commotion à Sétuval. — Plan de Junot. — Insurrection à Villa-Viciosa : elle est comprimée. — Prise de Beja par le colonel Maransin. — Action à Leria. — Arrivée de Loison à Abrantès. — Bataille d'Evora ; prise et pillage de la ville. — Observations.

CHAPITRE III.

Pages 219 à 242.

Réflexions politiques et militaires. — Contraste entre la conduite de Fox et celle de ses successeurs. — Le général Spencer s'embarque pour la Méditerranée. — Sir John Moore part d'Espagne, arrive en Angleterre, et repart aussitôt pour la Suède. — Arrivée de Spencer à Gibraltar. — Ceuta ; objet

de son expédition. — Insurrection à Cadix. — Conduite prudente de sir Hew Dalrymple et de lord Collingwood. — Spencer fait voile pour Ayamonte; son retour à Cadix. — Arrivée à Gibraltar du prince Léopold de Sicile et du duc d'Orléans. — Intrigues curieuses. — L'administration whig rassemble une armée à Cork : sir A. Wellesley en prend le commandement. — Instructions contradictoires des ministres. — Sir John Moore revient de Suède; il reçoit l'ordre de s'embarquer pour le Portugal. — Confusion dans les plans des ministres.

CHAPITRE IV.

Pages 242 à 267.

Sir A. Wellesley quitte ses troupes et part pour Corogne. — La junte refuse de donner des secours, mais en demande en argent. — Sir Arthur marche sur Oporto : son entrevue avec le général Freire de Andrada. — Il marche sur Leria. — Faible insurrection portugaise. — Position et dispositions de Junot. — Laborde se dirige sur Alcobaça, et Loison sur Abrantès. — Le général Freire se sépare des Anglais. — Junot quitte Lisbonne avec sa réserve. — Laborde prend position à Roriça. — Affaire de Roriça. — Retraite de Laborde sur Montachique. — Sir A. Wellesley marche sur Vimiero. — Junot concentre ses forces à Torres-Vedras.

CHAPITRE V.

Pages 267 à 303.

Les Portugais s'emparent d'Abrantès. — Les généraux Ackland

et Anstruther vont rejoindre l'armée anglaise à Vimiero. — Arrivée de sir Harry Burrard. — Bataille de Vimiero. — Défaite de Junot. — Arrivée de sir Hew Dalrymple. — Armistice. — Retour de Junot à Lisbonne. — Négociations pour une convention. — Débarquement des troupes de John Moore. — État de l'esprit public à Lisbonne. — Convention conclue. — Conduite du peuple à Lisbonne. — Sir John Hope nommé au commandement en chef de Lisbonne. — Il réprime tous les désordres. — Dispute entre les commissaires français et anglais. — Réflexions à cet égard.

CHAPITRE VI.

Pages 303 à 344.

L'évêque et la junte d'Oporto tendent à s'emparer de l'autorité suprême, et veulent établir le siège du gouvernement à Oporto. — Leurs intrigues. — Étranges procédés du général Decknen. — Réflexions à ce sujet. — Clameurs contre la convention, tant en Angleterre qu'en Portugal; elles cessent bientôt en Portugal. — Le général espagnol Galluzo refuse de reconnaître la convention. — Il investit le fort la Lippe. — Ses procédés absurdes, et qui ne peuvent être justifiés. — Sir John Hope marche contre lui. — Galluzo change de conduite. — Garnison du fort la Lippe. — Elle marche sur Lisbonne. — Elle est attaquée et pillée par les Portugais. — Sir Hew Dalrymple et sir Harry Burrard sont rappelés en Angleterre. — Vile conduite des journalistes. — Violence des sentimens publics. — La convention, improprement appelée *convention de Cintra*. — Observations

sur l'affaire de Roriça, sur la bataille de Vimiero et sur la convention.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

Pages 344 à 375.

Comparaison entre le peuple portugais et le peuple espagnol.

— Fausse opinion de la faiblesse des Français, de la force et de l'énergie des Espagnols. — Politique étroite du cabinet anglais. — Rapport sur l'emploi des agens civils et militaires. — Plusieurs d'entre eux agissent sans jugement. — Opérations de l'armée espagnole après la bataille de Baylen. — L'armée de Murcie arrive à Madrid. — L'armée de Valence marche au secours de Saragosse. — Le général Verdier lève le siège. — Le général Castaños entre à Madrid. — Conduite opiniâtre de Galluzo. — Disputes entre Blake et Cuesta. — Conduite dilatoire des Espagnols. — Observation pleine de sagacité de Napoléon. — Insurrection à Bilbao. — Conseil de guerre tenu à Madrid. — Plan d'opérations. — Mauvaise conduite de la junte de Séville. — Vigoureuse conduite du major Cox. — Pénurie d'armes. — Projet extravagant pour s'en procurer.

CHAPITRE II.

Pages 375 à 405.

Affaires de politique intérieure. — Factions en Galice, dans les Asturies, à Léon et dans la Castille. — Conduite cri-

minelle de la junte de Séville. — M. Stuart s'efforce d'établir les cortès du nord. — Activité du conseil de Castille, qui propose un gouvernement suprême. — Les juntas locales excitent la haine générale. — Les cortès se réunissent à Lugo, et se déclarent pour un gouvernement suprême et central. — Nomination des députés. — Clameurs de la junte de Galice et de l'évêque d'Orense. — Influence croissante du conseil de Castille. — Caractère de Cuesta, etc. — Gouvernement suprême et central établi à Aranjuez sous la présidence de Florida-Blanca. — Viles intrigues des juntas locales. — Affaires étrangères. — M. Canning laisse M. Stuart pendant trois mois sans aucune instruction. — M. Freire nommé envoyé extraordinaire.

CHAPITRE III.

Pages 405 à 439.

Position politique de Napoléon. Il forme le projet d'écraser les Espagnols; son énergie et son activité; son allocution à l'armée française. — Conférence à Erfurt. — Négociations de paix. — Conduite de M. Canning. — Enrôlement de cent cinquante mille conscrits français. — Discours de Napoléon au sénat de France. — Puissance de cet empire. — Lenteurs du cabinet de Londres. — Sir John Moore envoyé pour commander une armée en Espagne. — La junte centrale aspire avec impatience après l'arrivée des Anglais. — Arrivée à Corogne de David Baird et du marquis de la Romana. — La junte centrale se décide à ne point nommer un généralissime. — Obscure situation des affaires.

CHAPITRE IV.

Pages 439 à 464.

Mouvement des généraux espagnols sur l'Èbre ; leur confiance absurde ; leur manque de système et d'harmonie. — L'opinion générale est que les Français sont faibles. — Force réelle du roi Joseph. — Le maréchal Ney et le général Jourdan rejoignent l'armée. — Erreurs militaires de Joseph, exposées par Napoléon, qui indique à son frère la manière de faire la guerre. — Joseph propose six plans d'opérations. — Réflexions à ce sujet.

CHAPITRE V.

Pages 464 à 495.

Situation et force respective des armées française et espagnole. — Blake fait un mouvement de la Reynosa sur le haut Èbre, et envoie une division à Bilbao. — Les Français se retirent de cette ville. — Ney quitte la position qu'il occupait près de Logroño, et reprend Bilbao. — Les armées du centre et de la droite s'approchent de l'Èbre et de l'Aragon. — Marches diverses. — Blake attend ; il prend Bilbao. — La tête de la grande armée française entre en Espagne. — Les Castillans joignent l'armée du centre ; les Asturiens celle de Blake. — Apathie de la junte centrale. — Castaños va rejoindre l'armée, et engage une conférence avec Palafox. — Position dangereuse de ces deux généraux. — Leur plan d'opérations. — Les Espagnols passent l'Èbre. — Le Roi ordonne une attaque générale. — Escarmouches de Sangnessa,

de Logroño et de Lerim. — Les Espagnols reculent jusque sur l'Èbre. — Prise de Logroño. — Le colonel Crux se rend à Lerim avec un bataillon espagnol. — Arrivée à Alfaro de François Palafox, député militaire. — Sa folle et ridicule présomption. — Il censure et insulte Castaños. — Les forces de l'armée française croissent d'heure en heure. — Leur composition et leur disposition. — Blake traverse la vallée de Durango. — Bataille de Zornosa. — Les Français reprennent Bilbao. — Combat à Valmaceda. — Observations.



~~118.575~~

65116



TOME SECOND.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

Pages 1 à 31.

Napoléon arrive à Bayonne. — Blake s'avance sur Bilbao. — Le comte de Belvédère entre dans Burgos. — Le premier et le quatrième corps se mettent en marche. — Combat de Guenès. — Retraite de Blake. — Napoléon à Vittoria ; son plan. — Soult prend le commandement du second corps. — Bataille de Gamonal. — Prise de Burgos. — Bataille d'Espinosa. — Fuite de Reynosa. — Soult envahit Montaña de Santander, et secourt Léon. — Napoléon fixe son quartier-général à Burgos. — Les maréchaux Lannes et Ney sont envoyés contre Castaños. — Folie de la junte centrale. — Le général Saint-Jean occupe la passe de la Somo-Sierra. — Bataille de Tudela.

CHAPITRE II.

Pages 31 à 55.

Napoléon marche contre Madrid, et force le passage de la Somo-Sierra. — Saint-Jean est assassiné par ses propres soldats. — Tumultes à Madrid. — Arrivée de l'armée française dans cette ville. — Madrid capitule. — Les restes de l'armée de Castaños sont forcés de passer le Tage. — Ils se retirent à Cuença. — Napoléon expose ses principes politiques aux

nobles, au clergé, aux tribunaux de Madrid; étendue de ses plans. — Sa force prodigieuse. — Situation critique de l'Espagne.

CHAPITRE III.

Pages 55 à 87.

Arrivée de sir John Moore à Salamanque. — Il apprend la bataille d'Espinosa. — Dangers de sa position. — Il découvre l'état réel des affaires. — Il médite une entreprise hardie. — On l'informe de la défaite de Tudela. — Il se résout à faire sa retraite. — Le général Hope. — Sa position dangereuse, et sa ferme conduite. — La junte centrale s'enfuit à Badajoz. — M. Freire, homme dépourvu de jugement, s'oppose à la retraite. — Son incapacité et sa légèreté. — Il insulte le général Hope. — Il envoie le colonel Charmilly à Salamanque. — Conduite vigoureuse de sir John Moore. — Plan savant d'opérations.

CHAPITRE IV.

Pages 87 à 118.

L'armée anglaise marche sur Burgos. — Les avant-postes français sont surpris à Rueda. — Lettre de Berthier à Soult interceptée. — La direction de la marche est changée. — M. Stuart et un membre de la junte arrivent au quartier-général. — Lettre arrogante et injurieuse de M. Freire. — Noble réponse de sir John Moore. — L'armée anglaise se réunit à Majorga; sa force et sa composition. — Conduite contradictoire de la Romana; caractère de ce général. — Position et forces de Soult; il concentre son armée à Car-

— Combat de cavalerie à Sahagun. — L'armée se retire à Benevente. — L'Empereur quitte Madrid, passe la Guadarama, arrive à Tordesillas, et attend pour couper la retraite des Anglais. — Le pont de Castro Gonzalos est détruit. — Combat de cavalerie à Benevente. — Le général Lefebvre est fait prisonnier. — Soult force le pont de Mansilla, et s'empare de Léon. — L'Empereur réunit son armée à Astorga, reçoit la nouvelle de la guerre en Autriche, ordonne au maréchal Soult de poursuivre l'armée anglaise, et retourne en France.

CHAPITRE V.

Pages 118 à 156.

Sir John Moore se retire sur Vigo, où il est secrètement poursuivi. — Scènes déplorables à Bembibre. — Désordres à Calcabellos. — Mort du général Colbert. — Marche sur Nogalès. — Changemens opérés à la ligne de retraite de Vigo à Corogne. — Habile passage du pont de Constantino. — Escarmouche à cet endroit. — L'armée fait halte à Lugo. — Sir John Moore offre bataille : on ne l'accepte point. — Il fait une marche forcée sur Betanzos, perd beaucoup de trainards, rallie son armée, et atteint Corogne. — L'armée prend position. — Explosion de deux caissons considérables chargés de poudre. — La flotte arrive dans le port, et l'armée commence à s'embarquer. — Bataille de Corogne. — Mort de sir John Moore. — Caractère de ce général.

CHAPITRE VI.

Pages 156 à 192.

Observations. — La conduite de Napoléon comparée avec celle du cabinet anglais. — Examen des dispositions militaires de l'Empereur. — Discussion sur l'opportunité des opérations de sir John Moore. — Tableau de la position relative des armées espagnole, française et anglaise. — Discussion à l'occasion de la retraite de sir John Moore. — Défense de ce général, indignement calomnié par des hommes de parti. — Son éloge par le maréchal Soult, par Napoléon et le duc de Wellington.

APPENDICE.

N ^{os} I. Observations sur les affaires d'Espagne par Napoléon.....	<i>Page</i> 195
II. <i>Notes</i>	202
III. <i>Ibid.</i>	215
IV. <i>Ibid.</i>	223
V. <i>Ibid.</i>	232
VI. Plan de campagne par le roi Joseph.....	238
VII. Cinq sections, contenant quatre lettres du maréchal Berthier au général Savary, et une du même au roi Joseph.....	245
VIII. Quatre lettres : la première, de M. Drummond à sir A. Ball; la deuxième, à sir Hew Dalrymple; la troisième, de sir Hew Dalrymple à lord Castlereagh; la quatrième, de lord Castlereagh à sir Hew Dalrymple.....	253

- IX. Deux lettres de sir Arthur Wellesley à sir Harry Burrard..... 257
- X. Articles de la convention pour l'évacuation du Portugal..... 266
- XI. Trois lettres du brigadier-général Von Decken à sir Hew Dalrymple..... 273
- XII. Deux lettres : une du général Leith à sir Hew Dalrymple; une de sir Hew Dalrymple au lieutenant général Hope..... 280
- XIII. Huit sections, contenant des extraits justificatifs de la correspondance de sir John Moore. — *Section première* : Besoin d'argent. — *Section deuxième* : Objets relatifs aux routes. — *Section troisième*, *id.* aux équipemens et aux munitions. — *Section quatrième*, *id.* au manque d'informations. — *Section cinquième*, *id.* à la conduite de la junte locale. — *Section sixième* : Junte centrale. — *Section septième* : Objets relatifs à l'état de souffrance de la nation. — *Section huitième* : Mélanges..... 283
- XIV. Extraits justificatifs de la correspondance de sir John Moore..... 311
- XV. Célérité du comte de Belvédère, relativement à la bataille de Gamonal..... 316
- XVI. Extrait d'une lettre du duc de Dalmatie à l'Auteur..... 318
- XVII. Lettres de M. Canning à M. Freire..... 319
- XVIII. Retour des troupes anglaises embarquées pour l'Espagne et le Portugal..... 328

XIX. Rapport sur les soldats tués de l'armée de sir Arthur Wellesley.....	329
XX. Ordre de bataille. — Rorica.....	330
XXI. Ordre de bataille. — Vimiero.....	331
XXII. Retour de l'armée de sir Hew Dalrymple.....	332
XXIII. Rapport sur l'embarcation des troupes françaises commandées par Junot.....	333
XXIV. Détail des troupes. — Extrait d'une minute du duc d'York.....	334
XXV. Ordre de bataille. — Armée de sir John Moore. — Rappel de ce général, le 19 décembre 1808.....	335
XXVI. Rapport particulier des pertes éprouvées durant la campagne de sir John Moore.....	337
XXVII. Situation des armées espagnoles.....	338
XXVIII. Cinq sections, contenant divers rapports sur les armées françaises en Espagne et en Portugal.....	340
XXIX. Trois lettres de lord Collingwood à sir Hew Dalrymple.....	347

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

NOTE.

Parmi les documens manuscrits qui ont été consultés pour cette histoire, il en est plusieurs marqués de la lettre initiale S : ces documens, l'auteur les doit à l'obligeance du maréchal Soult.

Quant aux notes dictées par Napoléon, et aux plans de campagne tracés par le roi Joseph, le colonel Napier en est redevable au duc de Wellington.

Les rapports de l'armée française ont été tirés des originaux des états de quinzaine présentés à l'Empereur par le maréchal Berthier.

Enfin, pour ce qui regarde les autres autorités, il suffit de dire que l'auteur a eu communication des pièces originales, à l'exception cependant des Mémoires de Dupont, dont il n'a pu obtenir qu'une copie.



CBW

28299

dubl. do sygn.